



L'appel de l'Amérique Latine Imaginaire(s), rêve(s) et représentation(s) de jeunes français

Dolma ALENSON-FOUCHER

Mémoire de 4e année

Séminaire : Identités et mobilisations

Sous la direction de : Jimena Obregon-Iturra

2016 - 2017

Remerciements

J'adresse mes remerciements aux personnes qui m'ont aidée dans la réalisation de ce travail de recherche et l'écriture de ce mémoire.

En premier lieu, je remercie toutes les personnes qui se sont prêtées au « jeu » de l'entretien, qui m'ont consacré du temps et qui m'ont permis de constituer un corpus de réflexions qui ont servi de base au travail. Le départ est proche pour beaucoup d'entre eux, je leur souhaite d'ailleurs un beau voyage en terres latino-américaines !

Ensuite, je remercie l'ensemble du séminaire pour l'ambiance de travail toujours positive, les conseils des uns et des autres qui ont permis de faire avancer la recherche ou même d'ouvrir la réflexion sur d'autres pistes.

Enfin, je suis très reconnaissante à mon entourage, notamment pour son soutien et ses remarques. À ce titre, Juan tient une place toute particulière dans l'écriture de ce mémoire et je le remercie pour sa présence, ainsi que pour avoir été une source d'inspiration au moment de définir les contours du sujet.

Sommaire

Introduction.....	5
Chapitre I.Naissance du désir d'Amérique Latine et « clés d'un contact » multiforme avec le continent.....	15
Chapitre II.Une Amérique Latine ancrée et mythifiée dans l'imaginaire collectif occidental	44
Chapitre III.La quête identitaire des jeunes français en Amérique Latine.....	70
Conclusion.....	94

Introduction

« *Continent des espoirs toujours différés, des merveilles et des horreurs, antique et toujours à naître, si toutes les époques historiques coexistent en lui, toutes les races du monde semblent aussi s'être donné le mot pour se mélanger sur son sol, imprégnant ses coutumes et ses mythes, sa musique et ses rites, et laisser une trace dans sa psychologie, ses audaces artistiques et ses folies politiques. L'Amérique Latine est aussi carrefour du monde entier* » écrit Mario Vargas Llosa dans son *Dictionnaire amoureux de l'Amérique Latine*¹, exprimant ainsi de façon très poétique la fascination que j'avais pu entrevoir en début d'année chez des étudiants en deuxième année d'IEP, réunis dans la salle de présentation du dit continent lors des forums de mobilité.

L'Autre, l'altérité est certes depuis toujours et en tous lieux source de fascination, et n'a cessé de susciter des mythes, de stimuler des imaginaires et d'inspirer des représentations très riches, mais la passion pour l'Amérique Latine me semblait être un cas particulièrement intéressant à étudier. Le constat est net à l'IEP et bien au-delà de ses murs : de nombreux jeunes français sont, comme parfois l'étaient leurs parents, plus qu'enthousiastes à l'idée de pouvoir partir en terres latino-américaines pour leur année d'expatriation. D'une part, c'est une destination « à la mode », et nous y reviendrons, mais au-delà, c'est bel et bien un continent qui a toujours excité les imaginaires des uns et des autres, peut-être plus encore que ce que l'Europe provoque chez les latino-américains. De ce constat est né mon intérêt pour la question du « latino-américanisme », pris au sens de fascination² et d'engouement³ pour l'Amérique Latine.

Ce mémoire est né de la rencontre entre ce questionnement et la découverte de la notion d'ethnophilie, qui est venue structurer les résultats de la recherche. Une phrase a provoqué le déclic : « *Un libraire haïtien « amoureux fou du Brésil* » ; un

1 Publié en 2005, Article « *Espagnol* », p.293

2 « Action de fasciner, fait d'être fasciné, hypnotisé » ou encore « Attrait irrésistible, prestige, séduction », Définitions du Larousse.fr

3 « État de quelqu'un qui se prend d'une admiration très vive pour quelqu'un ou quelque chose, emballement », Définition du Larousse.fr

enseignant thaï épris de culture savante espagnole ; une jeune Coréenne passionnée de culture afro-brésilienne ; un étudiant roumain qui veut devenir Bengali. Rien, ou si peu, dans les textes de sciences sociales et humaines n'apporte de schéma explicatif à ces êtres épris d'altérité (...) » (Belleau, 2015, p.11). C'est justement ce « vide sociologique », le fait que cette thématique ne soit que peu traitée par les sciences sociales, qui m'a encouragée à poursuivre la réflexion sur cet amour pour une autre culture, une autre terre. L'expression « *épris d'altérité* » me semblait d'emblée particulièrement adaptée pour évoquer ces jeunes français fascinés par le continent latino-américain.

À l'évocation de ce sujet de recherche, certains réagissaient en affirmant qu'il n'y avait pas grand chose à creuser au-delà du cliché « soleil, fête, foot » et des « révolutions » peut-être. D'emblée, j'étais partisane au contraire de la nécessité d'explorer les facettes sociologiques, historiques, anthropologiques et psychologiques de ce désir de départ, de voyage en Amérique du Sud. On ne peut réduire cela ni aux guides de voyages, ni aux clichés véhiculés, ni aux vitrines des voyagistes... Le projet était donc d'explorer la jungle des mythes et imaginaires, représentations et projets qui découlent de cet engouement et d'avancer dans la compréhension de cette « *carte du tendre* » des voyages possibles, leurs tendances, ou la *géographie complexe des désirs* »⁴ qui se dessinait progressivement au fil des entretiens et discussions informelles.

Je souhaitais essayer de faire émerger les imaginaires de ces jeunes qui rêvent de « partir en Amérique Latine », notamment ceux pour qui cela reste assez abstrait, afin de comprendre la formation assez difficilement explicitée d'un « rêve latino-américain ». Au fond, ce qui m'intéressait était la question du « comment » l'Amérique Latine vient aux jeunes français au fil de leur vie et de leur socialisation. Quels moments de leur vie les conduisent à rêver si fortement un départ vers des terres relativement méconnues d'eux ? Il me semblait important d'essayer de réfléchir à quel point ils connaissent et méconnaissent cette terre qui les fait rêver, et de chercher à comprendre leur curiosité (notamment culturelle) si forte pour un endroit

4 Urbain, J-D., « Pourquoi voyageons-nous ? », *Sciences Humaines*, n°240 (Août-Septembre 2012)

qu'ils n'ont jamais visité. L'interrogation centrale était alors *Pourquoi et comment peut-on aimer et désirer un continent inconnu d'une manière aussi forte ?* Cette interrogation est devenue hypothèse : il est possible, même avec peu d'informations, de connaissances, de « références » au sens strict du terme, de tendre de manière forte vers un continent, et cette appétence est, en grande mesure, désintéressée, au sens où la curiosité culturelle n'est pas assujettie à des intérêts stratégiques comme elle pouvait l'être dans des contextes coloniaux.

Dans ce projet de recherche, deux difficultés principales étaient à prendre en compte, à mon sens : la notion même d'Amérique Latine, on ne peut plus floue et polémique pour certains, et le traitement à apporter aux clichés, stéréotypes et représentations folklorisées que les entretiens révélaient.

L'Amérique Latine est en effet une notion aux contours brumeux et qui pose question. Travailler sur une aire géographique aussi vaste et diverse pouvait sembler manquer de cohérence. Néanmoins, vu d'ici, au travers d'un regard de jeune français, et même si en entretien il s'est avéré que très souvent une gêne était exprimée à l'idée de devoir généraliser sur le continent dans son ensemble, l'imaginaire lié à l'Amérique Latine présente une certaine cohérence intrinsèque. Les acceptions géographiques du terme sont variables, mais l'imaginaire européen semble souvent fonctionner en pensant conjointement l'Amérique du Sud, l'Amérique Centrale ainsi que les Caraïbes et le Mexique. Cette conception peut être reliée au concept géopolitique d'« Amérique Latine », qui est pensé dans son opposition à l'Amérique du Nord, et qui permet ainsi même d'inclure Cuba et les îles du Caraïbes. L'Amérique Latine sera ainsi considérée comme un tout, même si des nuances seront apportées au cours de l'analyse.

Cette assimilation ne va pas de soi, elle est même si complexe qu'Olivier Dabène en vient à intituler l'introduction de son ouvrage⁵ « *L'Amérique latine, ce faux ami* ». Mario Vargas Llosa dans ses écrits donnait en effet l'impression que les Français et les latinos partageaient une intimité particulière, due aux liens forts entre les deux continents du temps où l'Europe était réellement perçue comme une seconde patrie.

5 Dabène, O., *L'Amérique Latine, idées reçues* (2009), p.9

Cette familiarité est trompeuse selon Dabène, tout comme peut l'être une représentation contraire qui visualiserait l'Amérique Latine comme un continent en tous points distincts à l'Occident. On a tendance à soit imaginer une Amérique Latine très européanisée, soit à se représenter des terres exotiques et extravagantes, ce qui donne naissance à des stéréotypes en tous genres : « *L'Amérique Latine est, aux yeux de beaucoup, un continent peuplé d'Indiens vêtus d'un poncho et jouant El Condor pasa a la kena (flûte indienne des Andes), un continent où le football est la religion des Argentins et des Brésiliens, où la nourriture des Mexicains est exagérément piquante. Nombre d'entre nous se figurent que les femmes rivalisent de sensualité, et gagnent tous les ans le concours de miss Univers, quand elles ne s'exhibent pas au Carnaval de Rio ou ne se déhanchent pas sur l'air de la Macarena. Sur le plan politique, beaucoup imaginent ces pays encore gouvernés par des dictateurs violents, truculents et corrompus, toujours menacés par des guerilleros barbus et romantiques* ». (Dabène, 2009, p.10). Ces images ne sont peut-être pas totalement infondées, et c'est aussi quelque chose qui m'a intéressée dans ce mémoire que d'en chercher les origines, mais elles comportent une dimension dérangeante au sens où elles peuvent rapidement se transformer en des allégories figées et folklorisantes qui glissent éventuellement vers le racisme.

Poser la question de l'imaginaire et des représentations liées à l'Amérique Latine, c'était donc d'emblée se questionner sur le traitement à accorder aux stéréotypes et clichés en tous genre. J'ai de prime abord ressenti comme une gêne à les évoquer sans leur accorder un traitement particulier. Il s'avère intéressant de les confronter s'ils sont contradictoires, d'identifier s'ils divergent en fonction des personnes interrogées, en fonction de quoi ils peuvent potentiellement varier... Dans ce travail, la question du dénigrement, qui peut être une question fondamentale, s'avère marginale puisqu'il s'agit d'une étude ayant trait à la fascination, à l'émerveillement, à la passion. Un travail approfondi sur les représentations est complexe, et une fois posé le constat il reste difficile d'aller réellement plus loin.

C'est pour cela qu'au delà de recenser ces représentations, j'ai davantage cherché à approfondir les canaux de transmission d'un « imaginaire latino-américain » en France. Pour dépasser ces clichés, j'ai voulu explorer en quoi cette fascination

s'exprime réellement comme un amour d'altérité. Ceci a rendu les notions d'exotisme et de nouvel orientalisme — que j'avais initialement considérées comme centrales dans le traitement du mémoire — un peu caduques, et m'a poussée à considérer le concept d'ethnophilie comme plus approprié.

Le premier ouvrage qui m'avait permis d'amorcer la réflexion et les pistes de questions à poser en entretien était un livre de R. Christin, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique* (2000). Le point de départ de cet ouvrage est le constat d'un « désir nomade » croissant dans nos sociétés occidentales. Rodolphe Christin se pose donc comme objectif d'analyser l'imaginaire anthropologique qui permet le renouvellement constant de cette notion d'« exotisme » et qui explique, de façon très concrète, pourquoi l'Ailleurs et l'Autre nous fascinent. Cet ouvrage m'a permis de replacer le « cas latino-américain » dans un contexte de représentations sociales plus largement liées au voyage. La réflexion de Christin m'a initialement portée à considérer de façon centrale les notions d'orientalisme et de nouvel orientalisme. En effet, dans l'ouvrage, Christin cite Arthur Rimbaud, habité par le désir de l'ailleurs qui pour lui devait se matérialiser en Orient.

Rimbaud disait toujours « *la vraie vie est ailleurs* »⁶. Il était mécontent de son époque, et posait le problème du temps conjointement à celui de l'espace, une analyse très féconde en ce qui concerne l'Amérique Latine, au vu de sa temporalité, de son historicité et de ses espaces. Rimbaud disait rêver rejoindre les « *climats perdus* » sous lesquels avaient vécu « *ces chers ancêtres autour des feux* ». Ainsi, les notions d'orientalisme et d'exotisme me semblaient fondamentales, notamment parce que c'est cette fascination pour le lointain qui prédispose à la fabrique d'un imaginaire.

Néanmoins subsistait une certaine gêne, à cause des consonances néo coloniales contenues dans les termes. Le concept d'ethnophilie sous-tend lui une « *remise en cause d'une approche qui tend à faire du pouvoir, du fonctionnalisme et de l'instrumentalité le paradigme de mode de relation à l'altérité culturelle* » (Belleau, 2015, p.14), et qui privilégie « *une identification à un autrui culturel qui [est] à la fois au-delà du calcul et habité par l'affectif* ». Loin de la stratégie et dans une

6 Rimbaud, A., *Une saison en enfer*, 1873

optique affective bien plus qu'impérieuse, ce concept d'ethnophilie a réellement inspiré ma réflexion. Malgré le fait que dans l'acception de l'auteur il concerne une ethnie, il m'a semblé cohérent de réinvestir le concept à l'échelle d'un continent, malgré sa multiethnicité.

Dans un article dédié au même sujet, Jean-Philippe Belleau poursuit : *“Si les diverses formes de rejet des altérités culturelles, xénophobies, racismes, hiérarchies, sont connues et documentées, leur valorisation l'est moins, ou alors sous un vocable dépréciatif (l'exotisme, l'Orientalisme) qui ne prend en considération que les projets rusés de subjugation coloniale: valoriser éventuellement l'autre pour le séduire, pour se l'approprier, pour l'instrumentaliser”*⁷. L'ouvrage repose sur la conviction de l'auteur qu'il existe une forme de fascination et d'engouement qui ne se base pas sur une relation asymétrique (Occident/reste du monde), qu'il appelle ethnophilie et définit concrètement comme suit: *« valorisation ontologique d'une altérité culturelle: une affinité pour la chose ethnique, une identification à une identité culturelle autre, le désir de s'en approprier tout ou partie, le projet de la conserver en l'état »*. Elle passe par la valorisation, l'appréciation, l'empathie, l'amour, la passion, mais aussi par des actions, des comportements et une pensée qui ira parfois jusqu'à s'approprier l'identité culturelle de l'autre pour qui elle éprouve de la fascination. Ce concept d'“ethnophilie” me semble ainsi particulièrement fécond pour penser le cas des “passionnés” d'Amérique Latine.

Mon objectif est d'analyser le contenu concret du “rêve” de ces jeunes français, de le décrire dans sa diversité de manifestations. Dans une certaine mesure et en généralisant de façon quelque peu grossière, c'est souvent un rêve ambivalent, tourné en partie vers le “passé”⁸ mais également vers le “futur”⁹. C'est un rêve en partie intemporel, au sens où depuis la conquête de l'Amérique le continent n'a cessé de fasciner, notamment au cours du turbulent XXe. C'est un rêve atemporel et qui, en même temps, révèle beaucoup sur notre époque et notre culture actuelles.

7 « L'amour des autres cultures est-elle un tabou ? », Belleau, J-P., article paru sur Le Monde.fr, 23-06-2015

8 Rêve séculaire de l'ailleurs, images mythifiées des cultures précolombiennes

9 Désir de « rupture », images utopiques d'une société alternative

Il s'agit en somme de s'intéresser au « pourquoi » de cet éblouissement, de cette séduction, de cette valorisation, en se demandant quelles images sont arrivées jusqu'à nous et comment, et en mettant l'accent justement sur ces images fantasmées qui, souvent bien plus que les connaissances et références, motivent un départ en terres latino-américaines. Le voyageur Nicolas Bouvier disait qu'il avait pris la décision de partir car sa représentation mentale du monde contenait trop de « *blancs géographiques* »¹⁰, ce qui faisait inévitablement naître sa curiosité. C'est l'idée fréquemment développée d'aller chercher « ses universités sur les routes ». L'idée de « blancs géographiques » m'inspire beaucoup, et m'a poussée à m'intéresser en entretien à ce degré de connaissance/méconnaissance pour le continent. Je souhaitais travailler véritablement sur la naissance de leur engouement, qui peut-être est indépendant de connaissances à proprement parler, au sens des systèmes politiques, de l'histoire des pays, de leurs populations... ce qui impliquait donc une focalisation maximale sur les images (fantasmées, rêvées, mythifiées) habitant ces jeunes.

J'ai donc décidé de me centrer sur les « jeunes » français, tous dans leur vingtaine. Je ne souhaitais pas limiter mon échantillon d'étude à des sciences pistes, même si au final ils représentent une part importante du panel pour des questions de praticité. Au moment de choisir qui interroger, s'est posée aussi la question de savoir si je souhaitais m'entretenir seulement avec des gens sur le départ ou bien si je privilégiais le critère de la fascination, au risque de devoir mêler les témoignages de ces gens sur le départ à ceux qui revenaient d'Amérique Latine. Mon critère a évolué au fil de l'enquête.

Au delà des imaginaires personnels, ce qui me pose question est la fabrique sociale de l'imaginaire en question. L'idée était d'accéder à terme à des représentations assez impersonnelles, pour pouvoir décortiquer des images pré fabriquées et d'où elles viennent. Pour cette raison, j'avais initialement fait le choix de me focaliser uniquement sur des jeunes n'ayant encore pas du tout voyagé en Amérique du Sud. « Celui qui part » étant porteur de clichés, « celui qui revient » raconte une expérience unique, singulière de voyage et livre un type de discours bien distinct. Néanmoins, au fil de la recherche, il est apparu intéressant, notamment dans

10 Expression qu'il emploie dans son ouvrage *L'usage du monde* (1963)

mon dernier chapitre, de laisser une place à ceux qui « connaissaient », qui avaient, ne serait-ce qu'une fois, confronté leurs images mentales à une réalité. Même s'il est nécessaire de clairement distinguer les témoignages, ces deux types de personnes apportent une certaine complémentarité à l'analyse.

En plus des douze entretiens semi directifs menés, j'ai échangé avec deux autres personnes par messagerie instantanée, et ceci ayant donné des matériaux parfois intéressants, il me semble utile de les intégrer à l'analyse tout en leur accordant un statut bien évidemment distinct. Il s'agissait de personnes motivées par le sujet avec qui je ne suis pas parvenue à coordonner un entretien mais qui voulaient néanmoins témoigner.

Pour résumer le questionnement portant le mémoire en quelques mots, je me pose donc comme objectif de comprendre en quoi consiste cet « appel latino-américain », sur quelles images il se fonde, comment ces dernières sont arrivées jusqu'à nous, dans quels schèmes de pensée elles font sens et dans quel optique elles sont envisagées. Il me semble important d'essayer de rattacher cette fascination à un modèle théorique, en le considérant dans sa dimension « exotique » mais également « ethnophile ».

De façon concrète, les grandes thématiques que j'ai sélectionnées comme axes directeurs dans ma grille d'entretien portent sur leur trajectoire biographique et sociale, les situations qui les auraient éventuellement conduits au « rêve latino-américain », leurs sensibilités politiques et leur intérêt éventuel pour des mobilisations propres à l'Amérique du Sud, la place de l'aspect naturel et/ou écologique dans leur vie, leurs connaissances et références historiques et/ou culturelles et enfin de leur vision et de leur discours sur l'Occident. Cette thématique de « l'Occident » et particulièrement des États-Unis va a priori à l'encontre de l'approche de Belleau, pour qui l'ethnophilie relègue le binaire Orient/Occident au second plan, mais il me semble que dans le cas de l'Amérique Latine l'opposition des modèles restait intéressante à explorer, ne serait-ce que brièvement.

La démarche que j'ai adoptée est au final assez proche de celle de Belleau, qui

affirme avoir voulu s'entretenir avec des individus « dans le projet » de ce qu'ils vont/sont en train de faire. Ils décrivent souvent davantage leurs sentiments dans l'instant que leur trajectoire en tant que telle. Ceci justifie la présence de nombreux extraits d'entretiens, puisque l'idée est de mettre à jour cette sensibilité et la dimension affective qui y est liée, notamment dans le chapitre III. Belleau écrit à propos de son travail : « *Cet ouvrage n'analyse pas des relations sociales ou une communauté mais une sensibilité : l'expression des personnes est donc essentielle* » (Belleau, 2015, p.24), et c'est cette considération qui m'a poussée à retranscrire de nombreux passages d'entretiens qui me semblaient bien plus évocateurs que leur analyse théorisée. Cette approche, en laissant une belle place à la parole des acteurs, permet de ne pas laisser de côté les origines sociales différenciées, de penser ces jeunes avant tout dans un contexte et de ne pas « lisser » les profils.

Ma première partie est destinée à étudier point par point les différents canaux de transmission par lesquels les images fantasmées, mythifiées d'Amérique Latine arrivent jusqu'à nous. Dans un deuxième et troisième temps, il s'agit d'explorer davantage pourquoi ces images résonnent en nous, et chez quel type de personnes elles font sens en décortiquant les portraits sociaux et trajectoires biographiques. Très schématiquement, les trois parties correspondent à trois grands axes des entretiens et trois questionnements : Comment l'Amérique Latine est-elle venue à toi ? (I) Sous quels traits se présente t-elle, dans quelles images se matérialise t-elle ? (II) Qui es-tu, que cherches-tu et quelles influences identitaires a eu ton éventuel départ ? (III) Ce dernier temps, peut-être plus complexe, se focalise sur l'identité des gens qui partent et comment ils s'y projettent, sur les buts de leur « quête latino-américaine ». En somme, les deux premiers temps s'inscrivent dans une optique plus « collective » et cherchent à mettre à jour les mécanismes sociaux à l'œuvre dans le processus de fascination, tandis que le dernier temps fait belle place à l'intime et à l'identitaire, en offrant également un espace spécifique d'expression pour ceux sur le retour.

Chapitre I. NAISSANCE DU DÉSIR D'AMÉRIQUE LATINE ET « CLÉS D'UN CONTACT »¹¹ MULTIFORME AVEC LE CONTINENT

« Les grands voyages ont ceci de merveilleux que leur enchantement commence avant le départ même. On ouvre les atlas, on rêve sur les cartes. On répète les noms magnifiques des villes inconnues ».

Joseph Kessel¹²

Afin d'appréhender les raisons de cet « appel de l'Amérique Latine », il faut commencer par recenser les « canaux de transmission » de cet engouement, qui font naître le rêve et le consolident en nourrissant l'imaginaire. L'approche adoptée a fortement évolué au fil de la recherche, puisque initialement la focale était dirigée sur les pratiques culturelles des jeunes en question, avant d'être élargie à d'autres « canaux » peut-être plus pertinents en l'occurrence : famille, amis, école (...), qui sont responsables de la production d'images et de clichés qui sédimentent au cours du processus de socialisation et font naître la fascination. Très souvent, les connaissances et références au sens propre du terme étaient faibles, ou du moins limitées et peu revendiquées, en comparaison à toutes les images fantasmées qui étaient nées de « petits riens » au sein des différents cercles de socialisation. *Comment naissent ces images fantasmées d'Amérique Latine qui mènent au départ ?*

A. Socialisation(s) propice(s) au latino-américanisme

Le premier élément qu'il convenait d'examiner avec soin était le rôle joué par la famille et les cercles de socialisation secondaire, en deux temps. Rappelons d'abord la division théorique de cette socialisation en deux étapes singulières. Berger et Luckmann (1966) distinguent les processus de socialisation primaire et secondaire en les définissant ainsi : alors que la socialisation primaire concerne l'enfant qui absorbe

¹¹ Expression utilisée par Belleau (p. 10), au sens des moments et situations conduisant à une « friction interethnique », un contact dynamique entre deux cultures

¹² Joseph Elie Kessel (1898-1979) : aventurier, journaliste, reporter, aviateur, résistant et romancier français, membre de l'Académie française (source : Wikipédia)

le monde social dans lequel il vit, « *non pas comme un univers possible parmi d'autres, mais comme le seul monde existant et concevable, le monde tout court* », la socialisation secondaire opère quant à elle au cours des interactions dans le système scolaire, le monde professionnel et avec les médias notamment.

1. Un contexte familial opportun

Le contexte familial des jeunes que j'ai rencontrés favorisait souvent, d'une manière ou d'une autre, une appétence prématurée pour l'Amérique Latine. En raisonnant dans une logique d'intensité croissante, trois éléments distincts ont pu contribuer à la naissance et au renforcement d'un imaginaire foisonnant et valorisant : les familles ayant un fort penchant pour le voyage en général, les parents eux mêmes fascinés par ces terres, ou encore les liens familiaux et biographiques directs avec le continent.

a. Familles voyageuses, « globe-trotter », nomades

Même si ce n'était pas le cas dans la majorité des entretiens, ils sont plusieurs à être venus au monde dans des familles ayant la disposition, le temps et les moyens pour leur faire prendre goût au voyage, généralement quelque peu alternatif ou « sortant des sentiers battus ». C'est le cas de Juliette, pour qui les prédispositions familiales au voyage ont très clairement eu une grande influence sur sa conception de la mobilité et de la découverte de pays tiers :

« Quand j'étais petite les amis de mes parents nous appelaient la famille globe trotteuse. Mes parents ont assez tôt voulu nous emmener à l'étranger. Bien qu'on ait fait quelques voyages organisés, ce n'était pas trop leur genre. Ils aiment assez sortir des sentiers ordinaires. J'ai eu l'occasion de voyager avec eux dans pas mal de coins de la planète (Europe, Égypte, Chine, Inde, Indonésie...) mais jamais l'Amérique. En grandissant j'ai continué à voyager seule ou avec des amies. Je suis donc partie à Madagascar, plusieurs fois en Europe et trois mois et demi au Togo pour mon stage de fin de licence ».

Pour Alexandre, ces voyages familiaux n'ont laissé qu'un continent « vierge » à explorer, et lui ont apporté le goût du « lointain » et des projets d'expéditions :

« Il y a tout un imaginaire autour de l'Amérique du Sud qui fait que... ben déjà c'était super loin... et puis j'ai toujours voyagé, même quand j'étais gamin, avec mes parents tout ça... et quand j'ai regardé à peu près le seul continent sur lequel j'étais pas encore allé c'était celui là, donc je me suis dit que ce serait sympa de le faire ».

« La Patagonie, le grand Sud... ça fait rêver ! Jusqu'au cap Horn... je fais beaucoup de bateau comme mes parents habitent toujours à Brest. Et c'est vrai que depuis gamin, quand on suit le Vendée Globe etc, le cap Horn, le grand Sud, c'est quelque chose d'assez fou... même si je le vois d'après la terre, ce sera quand même quelque chose d'assez fou à faire ».

b. Des histoires d' « amour familial » pour le continent

Si le contexte familial n'a pas toujours permis une mobilité voyageuse accrue dès le plus jeune âge pour diverses raisons, il est souvent apparu au détour de l'entretien qu'un rêve latino-américain était déjà présent chez les parents. L'appel de l'Amérique Latine et l'éventuel départ apparaît alors comme une forme de concrétisation d'un « rêve familial », puisque bien souvent les parents en question n'y sont jamais allés et portent en eux tout un imaginaire fantasmé et enrichi d'images au fil du temps. Entre clichés et éléments culturels glanés au cours d'une vie, le père de Zoé est la cause première de sa fascination :

« La première fois que j'ai pris conscience du continent latino, c'était par mon père. Donc mon père est musicien, et donc il a une collection de flûtes de pan des Andes, il est à fond là dessus... Je sais pas si tu connais Los Calchakis, c'est un groupe chilien de musique engagée traditionnelle qui ben... voilà, c'est la musique qui m'a bercée toute mon enfance et encore maintenant. Donc déjà découvrir la culture là-bas de par ce groupe de musique... les flûtes, le Machu Picchu, tout ça ça m'a toujours émerveillée depuis que j'étais gamine ».

« Il [son père] est jamais allé en Amérique du Sud, mais c'est sa passion. C'est sa destination de prédilection... il y est jamais allé mais il a toujours adoré les cultures de là-bas... depuis que je suis gamine il nous montre qu'il adore ça mais il y est jamais allé quoi. Et mon père, y'a aucune autre culture qui l'intéresse vraiment... bon l'Espagne et l'Amérique du Sud quoi ».

Parfois, même s'il y a un important imaginaire en fond, c'est simultanément à l'engouement de leur enfant que les parents se découvrent une forme de passion pour le continent. Lisa raconte :

« Ben en fait déjà, j'étais venue aux portes ouvertes en terminale avec mon papa. Donc on avait eu la présentation, tout ça... et le premier truc que mon père me dit en sortant, c'est « tu peux aller au Chili ! ». Et c'était un peu LE Chili, alors que moi je voyais aussi que je pouvais aller ailleurs... mais là j'y ai repensé l'autre jour en me disant qu'en fait mon père l'avait prévu (rires) ».

Lisa m'explique aussi, amusée, qu'une fois son choix de destination fait et ses billets pour le Chili réservés, toute sa famille a commencé à se prendre au jeu : *« Maintenant que je sais que je pars là bas, ils ont tous acheté le guide du Routard... je pensais pas que ça allait être un aussi grand engouement (rires). Toute ma famille a vraiment prévu de venir me voir ! ».*

c. Des biographies familiales intimement liées au continent

De façon encore plus fondamentale, intime et enracinée, l'appel de l'Amérique Latine trouve parfois ses origines dans des biographies familiales, et répond à un besoin de reconnexion avec quelque chose d'important pour les parents. De nombreux français ont une histoire liée d'une manière ou d'une autre au continent, que ce soit pour des raisons heureuses ou plus sombres. Dans les deux exemples les plus éloquents parmi les entretiens réalisés, la présence d'une partie de leur famille sur le continent a toujours été source de curiosité, et progressivement d'émerveillement. Manon livre ainsi son lien de sang avec l'Amérique Latine :

« En fait j'ai de la famille au Venezuela et en Argentine. En fait mon père il est espagnol, et dans les années 60 une partie de sa famille est partie au Venezuela, en Argentine et en France, parce que c'était un peu difficile économiquement. Et donc du coup, c'est de la famille que je ne connaissais pas, et quand j'avais douze-treize ans, un cousin de mon père est venu nous voir, et donc euh... ça m'a intriguée. Je me suis dit mince, fin le Venezuela c'est où... c'est quoi... j'ai commencé à m'intéresser après ».

Camille décrit une intrigue semblable et évoque ce « charisme différent » de ses cousins péruviens qui a été un facteur déclencheur de son intérêt pour le continent latino américain :

« Alors moi c'est particulier en fait... pourquoi particulier ? Tout simplement parce que mon

oncle est parti en Amérique Latine il y a trente ans, quand il avait 21 ans. Il est parti vivre en Amérique Latine et il est jamais revenu vivre en France [...] donc voilà dans ma tête c'était un peu un bout de ma famille qui était à l'autre bout du monde. Et en fait en gros il s'est marié avec une péruvienne [...] et ils ont eu deux enfants, qui sont mes cousins du coup. Ils sont franco-péruviens mais ils ont un fort contact avec la France ».

« C'étaient mes cousins un peu fantasmés tu vois, mes cousins de loin. Et puis physiquement ils ont... enfin ils sont beaux quoi ! Ils ont une particularité, ils sont franco-péruviens. Ils ont un peu des gènes de mon grand père qui est hyper grand. Donc c'est assez bizarre parce que des péruviens grand euh (rires). Ils dégagent un charisme différent tu vois, et du coup le contact passait... et puis différents, donc une culture... on parlait de trucs dont je parlais pas forcément avec mes autres cousins, et c'était toujours cool de les voir ».

Ainsi, il apparaît que cette recontextualisation familiale est fondamentale dans la compréhension d'un contact progressif avec l'Amérique Latine. Il est essentiel de prendre en compte le milieu familial d'origine, et les ressorts de la passion sont toujours à penser dans un contexte biographique donné. Au-delà de ce cercle de socialisation fondamentale, primaire, il importe aussi de s'intéresser au processus de socialisation secondaire, et notamment à celui qui a lieu dans le système universitaire en général et à l'IEP en particulier.

2. Socialisation secondaire et rôle des pairs « latino-américanistes »

Le rôle de la socialisation secondaire est majeur dans la naissance de « l'enthousiasme latino-américain ». Dans le cas précis de la fascination pour une destination, l'exemple de Sciences Po est à considérer à part puisque les mécanismes d'engouement sont spécifiques dans le cas d'une école de ce type, ou c'est, du moins, ce que laissent à penser les entretiens.

a. Une relation passionnelle à l'Amérique Latine qui se transmet

A Sciences Po, le discours du type « tout le monde veut y aller, ça doit valoir le coup » est très répandu et se comprend facilement quand on observe l'enthousiasme des étudiants de quatrième année fraîchement rentrés et comment il se transmet aux

étudiants de deuxième année avides de découvertes lors des forums de mobilité. L'imitation et les effets de mode jouent très certainement une part importante dans le choix de la destination. Grégoire affirme que son choix s'est fait : *« Parce qu'aussi j'ai des très bons amis qui sont partis en Amérique Latine, enfin des gens qui sont en 3A maintenant. De ce qu'ils me disent, c'est pas forcément dépayçant mais ça leur apporte énormément »*. Lisa confirme cela en expliquant : *« Aussi j'ai suivi l'engouement. Tout le monde veut partir en Amérique Latine donc il y a forcément une raison »*.

Arthur étend ce constat au delà de Sciences Po, ce qui laisse à penser que de manière plus globale, les amis et les réseaux d'inter connaissances jouent un rôle fondamental :

« Je pense que la part de fantasme est énorme, et je pense qu'elle est nourrie aussi avec vos expériences à vous. Le fait qu'on discute avec des 4A... ou même au delà du cercle de Sciences Po, des gens que tu as connu de ta famille qui sont partis là-bas... moi personnellement je connais aucune personne qui est allée en Amérique du Sud et qui est revenue en disant « c'était horrible quoi, j'ai pas aimé », et je pense que ça participe du truc. »

Au final, Maxime en conclut que la part d'attirance initiale est moindre en comparaison au poids qu'ont eu les discours des « anciens ».

« C'est vrai que c'est pas forcément une attirance... enfin je sais pas comment dire. Genre... comme je t'ai dit, au premier abord, c'était pas non plus... il y avait pas de pays spécifique où je voulais aller [...] Mais après c'est vrai que... enfin j'ai toujours voulu aller en Amérique Latine, c'est sûr. Mais... mon envie c'est peut-être plus à cause des clichés que par pure connaissance. Je pense qu'au-delà des références, c'est plus des idées reçues, et puis peut-être les expériences des anciens. Je sais que quand j'ai lu en fait... parce qu'au départ je savais vraiment pas trop quoi faire. J'ai lu les expériences des anciens étudiants et puis quand ils décrivaient leur vie là-bas, je me disais ouais j'ai trop envie d'aller là-bas. J'ai envie de voir comment c'est etc... »

Ce mimétisme peut possiblement être analysé comme un processus de socialisation anticipatrice au sens de Merton (1957), c'est à dire que l'individu ne se socialise pas seulement par rapport à son groupe d'appartenance, mais aussi par

rapport à son groupe de référence, qui en l'occurrence serait celui des étudiants « revenant d'Amérique Latine ».

b. Destination « fashion » et « ethnophilie stratégique »

De ces quelques extraits d'entretiens et en considérant qu'on peut, dans une certaine mesure, étendre le constat au delà des murs de l'IEP, il est certain que le discours des pairs joue un rôle essentiel dans la décision de partir. Le regard des autres et la reconnaissance sociale apportée par le choix de l'Amérique Latine peut ainsi être un facteur explicatif de l'engouement. Tout comme le Népal (et plus particulièrement Katmandou) fut la destination « hippie » à la mode dans les années 1970¹³, le continent latino américain est désormais perçu comme un choix de voyage « cool ». Le désir de distinction, qui conduit à considérer le voyage comme une sorte de moyen de reconnaissance sociale et d'ostentation, d'intégration voire de domination, peut jouer une part non négligeable dans le choix de partir. C'est une dimension qu'il faut considérer, dans une certaine mesure, pour expliquer l'engouement croissant autour de l'Amérique Latine.

Un des cinq types d'ethnophilie définis par Belleau apparaît alors comme particulièrement pertinent à ce stade de l'analyse, celui d' « ethnophilie stratégique », défini comme suit : « *On acquiert, consomme, propose ou représente de l'altérité pour acquérir une reconnaissance sociale, un bénéfice politique ou économique voire, dans certains cas, une satisfaction narcissique* » (Belleau, 2015, p.13). Dans le cas de la fascination pour l'altérité latino-américaine, le terme de « reconnaissance sociale » peut sans doute être réinvesti ; les autres termes semblent excessifs dans ce cas mais peuvent être un élément éclairant en ce qui concerne les choix de destination de certains voyageurs ou touristes.

C'est la caractéristique même de la posture exotique, et nous y reviendrons dans

13 « L'expression « La route des hippies » (*Hippie trail en anglais*) désigne les périples de la génération hippie au travers de plusieurs continents. Ces voyages se faisaient fréquemment par bus ou en auto-stop, les étapes obligées étant Amsterdam, Londres, Istanbul ainsi que Goa (Inde), Katmandou (Népal), la Turquie, l'Iran et l'Afghanistan. Un des objectifs déclarés de ces voyages était la « quête de soi » ou « la recherche de Dieu » et, plus simplement, la recherche de toutes expériences nouvelles » — Extrait de « Le mouvement « Hippie »...(1960-1980) », article publié par Médias Citoyens Diois (association 1901)

le chapitre II, au moment d'analyser si le latino-américanisme relève plutôt de l'exotisme ou de l'ethnophilie. Cette « ethnophilie stratégique » est une sorte de stratégie sociale qui peut être rapprochée selon Belleau de la notion de différenciation chez Georg Simmel (1950), d'ostentation selon Thronstein Veblen (1903) ou de distinction selon Bourdieu (1979) et Bernard Lahire (2004). C'est l'idée selon laquelle le fait de montrer son goût, son affinité pour une altérité, permettrait de se distinguer et d'acquérir un certain capital symbolique, afin d'apparaître publiquement comme ouvert, cosmopolite, éduqué, moderne...

C'est un aspect qui n'est pas forcément ressorti des entretiens, parce que c'est quelque chose qui ne s'avoue pas et qui serait difficile à diagnostiquer sans observer sur la durée et analyser de nombreux discours. C'est un aspect certainement présent en fond, puisque les pairs ont toute leur importance, mais ce n'est pas un critère à privilégier dans cette étude. L'Amérique Latine est bien au-delà d'une simple vitrine destinée à afficher de façon ostentatoire une « ouverture d'esprit », c'est quelque chose qui est présent en chacune des personnes interrogées, puisqu'elle a habité leur quotidien depuis leurs plus jeunes années.

B. L'Amérique Latine à l'école... et au quotidien

Au-delà des cercles de socialisation familiaux et amicaux, le système scolaire est une autre institution puissante quand il s'agit de produire des imaginaires et représentations, tout comme le sont la presse ou certaines associations et institutions promouvant le latino-américanisme en France. En somme, les Français fascinés par l'Amérique Latine ont été très tôt plongés dans un bain propice à la stimulation de leur imaginaire, et souvent la rencontre avec des latino-américains a été un élément central, déclencheur parfois, de l'envie de partir aussi loin à la rencontre de l'altérité latino-américaine.

1. L'Amérique Latine dans le système scolaire et universitaire français

a. « J'aime les mots de l'espagnol »¹⁴

L'Amérique Latine est souvent abordée, dès les premiers mots de l'entretien, sous le prisme de l'espagnol. La langue est souvent avancée comme un argument ayant motivé le départ, que ce soit parce que sa bonne maîtrise rassure ou parce que c'est une occasion de combler des lacunes. C'est un élément important, puisqu'au-delà des considérations purement scolaires, la linguistique participe fortement d'une certaine image du continent.

Yves Bonnefoy explicite le lien entre sonorités et imaginaire dans son discours en hommage à la langue espagnole et à la poésie¹⁵ : « *Qu'est-ce que je dois à l'espagnol ? [...] D'emblée ce qui m'a frappé dans votre langue, c'est la beauté des grands vocables, la piedra, el viento, el fuego, la sierra, ou soledad, ou dolor [...] Je ressens comme la poésie même ces mots qui semblent faire corps avec la terre et le ciel. J'aime les mots de l'espagnol* ». Il va même jusqu'à lier les sonorités chantantes de l'espagnol à un modèle de société et des conceptions politiques qu'il admire : « *Ces poètes de votre pays [le Mexique] n'ont pas cessé de mettre vos grands mots de langue espagnole au service de cette terre sur tous les plans qu'il faut pour cela, mais en particulier ceux de la justice sociale et de la sauvegarde de l'environnement planétaire. Me confirmant ainsi dans la pensée qu'invention poétique et souci de la société, c'est même chose. Un enseignement de votre civilisation on ne peut plus méritable partout au monde* ».

Grégoire confie ainsi les raisons de son goût pour l'espagnol, qui sont tout autant linguistiques que familiales : « *Du coup bon je suis pas très bon en espagnol mais c'est clairement... enfin ce qui m'attire vraiment c'est le côté déjà « facile », et ensuite le côté très chantant, très lyrique. Et puis aussi le côté... ma sœur était partie en Erasmus en Espagne, et du coup c'était un peu ancré dans la famille qu'il fallait faire espagnol* ». Le cas de Zoé, même si unique dans les entretiens menés, est particulièrement intéressant parce qu'il souligne l'importance de la linguistique dans le parcours qui l'a menée à rêver l'Amérique Latine :

14 Extrait d'un discours du poète français Yves Bonnefoy, prononcé à l'occasion de la réception du Premio FIL 2013 de littérature en langues romanes à Guadalajara, au Mexique

15 *Ibid.*

« En fait j'étais au lycée VHB, Victor Hélène Basch, un des cinq établissements français qui ont le label des langues, dont quatre universités, donc c'est le seul lycée français qui a le label des langues... et moi j'étais acceptée en international là-bas, donc au dessus d'européenne... après je me suis fait virer hein (rires). Donc j'étais en européenne, et puis voilà du coup on avait pas mal de profs de la fac déjà, des profs de langues ».

Un amour de la langue peut très certainement, par effet domino, générer un amour de la culture dans son ensemble. Même si le cas de l'Amérique Latine est particulier, et que l'espagnol (et le portugais) restent des langues apportées par les colonisateurs occidentaux, une fascination d'ordre esthétique pour une langue, parfois à la limite de la sensualité, permet d'amorcer un *« processus mental de mise en identité culturelle de formes littéraires et linguistiques, passées et présentes, liées ensuite à la société contemporaine »* (Belleau, 2015, p.84) dans son ensemble.

Si Claude Hagège disait que *« les amoureux des langues sont des êtres épris d'altérité »*¹⁶, c'est aussi parce que la langue est les productions intellectuelles de ceux qui la parlent ne sont généralement pas dissociées. Une fois « épris » d'une langue, on en vient très rapidement à la littérature du pays ou de l'aire géographique, à ses productions universitaires, scientifiques... L'Amérique Latine devient un « tout » que l'on se prend à rêver et désirer.

b. L'Amérique Latine dans les travaux scolaires et universitaires

Au-delà du rôle important joué par l'apprentissage de l'espagnol, l'Amérique Latine s'imisce souvent de façon bien plus concrète dans le parcours des jeunes en question. Le système scolaire joue un rôle essentiel au sens où il représente bien souvent, si la famille n'a aucun lien particulier avec le continent, le « premier contact avec l'Amérique Latine », comme pour Grégoire : *« Un de mes premiers contacts avec l'Amérique Latine, c'était quand j'étais au collège, j'avais dû faire un exposé sur le Yucatán... et du coup en fait on avait dû organiser un faux voyage, et avec mon pote on avait fait sur les civilisations précolombiennes, et c'était peut-être une des seules fois où je me suis vraiment intéressé à tout ça ».*

16 Hagège C., *l'Homme de paroles*, 1986

Camille se souvient quant à elle des références qu'elle a acquises il y a des années, lors de ses deux premières années universitaires :

« Alors en fait le truc c'était que quand j'étais en prépa j'avais option espagnol. Du coup j'ai traduit des textes, genre Mario Vargas Llosa, Márquez, et puis plein d'autres auteurs. Ils donnent déjà un imaginaire je pense. J'avais lu aussi des contes d'Isabel Allende... Cuentos de la luna je crois que ça s'appelle, j'adore. En première année du coup c'était trad et en deuxième année civilisation, journalisme. Et du coup la prof était partie elle je crois au Mexique, ou en Colombie... donc c'était plutôt axé Amérique Latine aussi, et elle nous faisait lire des textes, des trucs assez historiques... et du coup c'est vrai que j'avais un bagage historique assez important ».

Parmi les personnes rencontrées lors des entretiens, plusieurs ont consacré un travail de recherche à une thématique touchant au voyage ou bien directement à l'Amérique Latine. Que ce soit encouragé par le système scolaire ou bien par choix personnel, cela reste un élément important dans l'analyse d'une fascination. Cela permet de comprendre comment le goût pour le continent et ses problématiques se consolide au sein du système.

Alexandre évoque ses travaux pratiques encadrés (TPE) de classe de première :

« Ah et dans Sur la route de Kerouac... j'avais fait mon TPE là dessus en première, j'avais déjà un délire de voyages, et donc ils font un assez long passage au Mexique et j'aime bien le moment du livre où ils sont au Mexique, enfin directement il y a un changement d'ambiance entre l'Amérique du Nord, les États-Unis et l'Amérique Centrale ».

Zoé revient sur son choix de thème au moment de réaliser son dossier de baccalauréat d'espagnol, qui traduit d'emblée un intérêt pour les problématiques des ressources naturelles et de la défense des droits des communautés indigènes :

« Pour notre dossier de bac, il y avait quatre thèmes, « Mythes et héros », « Idées de progrès »... et du coup il y avait También la lluvia comme élément pour appuyer sur la thématique du pouvoir... bon ça rentrait dans tous les thèmes en fait. Je devais faire une présentation avec des documents en lien et qui rentraient dans la problématique. Du coup moi j'ai demandé à ma prof si je pouvais faire Calle 13, Latinoamérica... et elle m'a fait oui bien sûr, elle connaissait pas. Elle voulait nous mettre une vieille chanson de Ska-P... du coup elle me dit « ah ouais c'est quoi cette chanson ? » et elle m'a demandé de la chanter devant la classe. Et du coup pour le bac j'ai lié También la lluvia et Latinoamérica, parce que « tu no

puedes comprar el sol, la lluvia, el viento »¹⁷... c'est le même engagement que dans le film. Donc j'ai fait mon dossier là-dessus ».

Manon a même choisi de consacrer son mémoire à une maladie qui représente un véritable problème de santé publique au Mexique. Elle explicite son travail :

« Sur la maladie de Chagas, je ne sais pas si tu connais... c'est une maladie vectorielle, c'est à dire que t'as des puces, qu'on retrouve plutôt dans tout ce qui est maisons précaires, maisons en briques, en terre, dans les quartiers pauvres, autant en ville qu'à la campagne. Du coup c'est une maladie qui touche principalement les populations les plus pauvres [...] Et le problème c'est qu'on a du mal à l'éradiquer, pourquoi ? Déjà, il y a un manque d'informations de la population cible... deuxièmement rien n'est fait au niveau développement urbain. Il faudrait détruire les maisons, en construire en d'autres matériaux que de la terre et de la paille. Donc c'est un problème social, qui est un peu aussi politique. C'est un problème de santé qui implique plein d'autres acteurs ».

On voit dès à présent que ces images d'Amérique Latine ne sont en rien idéalisées. Bien au contraire, c'est un goût pour les problématiques (historiques, sociales, culturelles) d'Amérique Latine qui est souvent à l'origine d'une fascination qui n'est en rien aveugle, mais bien au contraire éveillée et curieuse.

c. La presse

Cette fascination puise aussi des images fantasmées dans la presse. Son rôle a notamment été l'objet d'un mémoire intitulé « *Quel regard sur l'Amérique Latine ? Analyse du traitement médiatique français de l'actualité latino-américaine* », écrit par Domitille Piron (2015).

Selon elle, de manière générale à travers les représentations médiatiques (qu'elles soient journalistiques ou entendues dans un sens plus global) les latino-américains apparaissent, si l'on grossit un peu les traits, tantôt comme des guerilleros (les figures mythiques de Guevara et Castro), des joueurs de guitare (un cliché explicité par Gabriel García Márquez¹⁸), des indigènes (des descriptions de Claude Lévi-Strauss à la figure d'Almir Narayamoga Surui¹⁹ en passant par les personnages de Tintin en

17 « *Tu ne peux pas acheter le soleil, la pluie, le vent...* » (traduction littérale)

18 « *Para los europeos América del Sur es un hombre de bigotes, con una guitarra y con un revólver.* », *Personne n'écrit au colonel* (1961)

19 Leader emblématique des Surui, peuple de 1 400 habitants vivant dans un territoire très reculé

Amérique), des footballeurs (les mythiques Pelé, Maradona, Messi...) ou des dictateurs de gauche, élément sur lequel nous reviendrons en évoquant les utopies révolutionnaires et leur traitement par les médias dans le chapitre II.

Cet ensemble de clichés peut amuser ou provoquer l'agacement de par sa simplification à l'extrême, mais c'est un élément qui participe certainement de la curiosité de certains. Néanmoins, le rôle des médias est souvent remis en cause au cours des entretiens par les étudiants eux-mêmes. Mathilde est la plus catégorique et la plus claire sur ce thème, quand elle affirme :

« C'est pas forcément ça qui m'a donné envie de partir et comme je te disais on a un peu une vision de l'histoire et des médias, quand on lit des articles de journaux, bon est-ce que c'est forcément euh... est-ce que c'est pas un peu réducteur ? Comme si nous on réduisait la France aux présidentielles, bon c'est un peu déprimant, ça donne pas envie d'aller en France... bon en plus y'a eu les attaques, les attentats, ou tu vois les quartiers chauds... Mais bon, non, Paris c'est pas les Champs Élysées ou Porte de la Chapelle, la France c'est pas Sarcelles, c'est pas non plus des bleds paumés, c'est pas que Paris. Donc effectivement la connaissance euh... moi je dirais que je connais pas les pays. Je connais ce que j'ai peut-être pu en entendre, ce qu'on a pu en dire, par certains canaux qui sont quand même très spécifiques. C'est pas possible de dire « ah oui je connais l'Amérique Latine, j'ai un peu lu des articles du País » ».

En ce sens, le contact direct avec les latino américains est davantage mis en avant par les étudiants comme un médium qui leur a permis de « connaître » ou d'appréhender un peu plus la réalité qui les fascine.

2. Le contact direct avec les latino-américains

C'est notamment via le système scolaire en lui-même que les Français ont pu être en contact direct avec des latino-américains, bien souvent des professeurs ou assistants, comme dans les cas de Manon et Camille :

« A 13-14 ans, quand j'ai commencé l'espagnol, on avait des assistants. J'ai eu une assistante de Colombie, une assistante du Nicaragua... du coup ils venaient, ils parlaient de leur pays, et

de l'État brésilien du Rondônia, et qui se bat contre la déforestation de l'Amazonie (voir l'article « Ce chef indien qui combat la déforestation de l'Amazonie au prix de sa vie », LeMonde.fr, 20-03-2015)

moi tout de suite j'ai senti... je sais pas, c'est bizarre en vrai. Tout de suite ça m'a attirée. Mes parents ont jamais compris, car mon père a beau avoir de la famille il connaît pas, il s'y est pas intéressé, je sais pas, étrange... mystère... je pourrais pas dire (rires). » (Manon)

« Ah et oui, j'ai oublié de te dire ! Quand j'ai appris l'espagnol, ma prof était bolivienne, quand j'étais en quatrième. Elle était vraiment trop trop ouf. Et puis physiquement c'était vraiment Bolivie. Limite le cliché de la Bolivie... bon elle était pas avec ses couettes et son chapeau, mais pas loin quoi ! Le courant était super bien passé et comme j'adore les langues... c'était cool. » (Camille)

A Sciences Po tout particulièrement, le contact avec les étudiants latino-américains est quotidien pour certains. C'est notamment le cas de Céline, membre de l'association Zéphyr²⁰, qui affirme que c'est le contact avec les gens de là-bas qui a été le facteur principal de son envie d'y partir. Elle a au cours de l'entretien insisté sur « leur manière d'être », et sur cette anecdote : « En soirée tous les européens parlent dans un coin et les latinos dansent, sont naturels et incluent très rapidement ».

Sciences Po, dans ses dimensions institutionnelles et associatives, fomenté réellement le désir de partir, que ce soit au travers de Zéphyr mais également par le prisme de la revue publiée par l'association Les Décloîtrés²¹ ou de l'organisation du Forum des Voyageurs²².

3. Institutions et associations de l'Amérique Latine en France

Dans une perspective plus formelle et institutionnelle, il importe aussi de considérer les « organes » de l'Amérique Latine qui, disséminés sur le territoire français, contribuent à promouvoir une certaine image et à forger des imaginaires.

20 Association d'accueil des étudiants étrangers de Sciences Po Rennes, qui a pour but de faciliter leur intégration

21 « Les Décloîtrés, dont le numéro 1 est sorti le 30 octobre 2009, est la revue des élèves de troisième année de Sciences Po Rennes. Rassemblant des articles écrits de ces étudiants dont le quotidien est l'expatriation (la troisième année se passe obligatoirement à l'étranger), elle a pour but de faire partager les expériences et les rencontres de voyage, et d'apporter un point de vue original sur l'actualité dans le monde » (Source : site des Décloîtrés)

22 Événement qui fut organisé par les Décloîtrés le 27-04-2017 à Rennes

a. Le rapprochement par la diplomatie : la Maison de l'Amérique Latine

La Maison de l'Amérique Latine, inaugurée le 18 octobre 1946, est née d'une initiative gouvernementale, avec entre autres l'influence du Général De Gaulle, qui se sentait, comme nombre de Français, « *instinctivement* » attiré par ces « *sociétés ardentes* »²³ de l'autre bord de l'Atlantique. Sur une de ses dernières publications de la Maison²⁴, à l'occasion de ses 70 ans d'existence, l'institution est ainsi décrite : « *Le cœur de l'Amérique Latine bat dans ce morceau de faubourg Saint-Germain où la diplomatie, la culture, l'économie et la politique forment un cocktail magique* ».

Cette institution, pour y être allée au cours de l'enquête, cherche à donner une certaine image de l'Amérique Latine et son fonctionnement est régi par un certain nombre de considérations diplomatiques, ce qui fait dire à Patrice Claude²⁵ : « *Ici, c'est la planète latino officielle, haut de gamme, avec des rencontres diplomatiques une fois par mois, des expositions, des conférences débats. Passionnant, sans doute. Mais pas le genre de rendez-vous où les « psy » émigrés de Buenos Aires, les avocats originaires de Santiago du Chili iront froter leurs élégances aux jeans élimés des maçons du Pérou ou des baby-sitters de Colombie...* »²⁶. Néanmoins, au-delà de l'aspect purement diplomatique et élitiste, cette Maison de l'Amérique Latine reste un élément institutionnel important, qui par ses publications et les événements qu'elle organise, contribue à créer à climat propice au « latino-américanisme » en France. Cette idée est également omniprésente sur la page officielle de France Diplomatie dédiée à l'Amérique Latine, qui énonce littéralement que « *La France et l'Amérique latine entretiennent une relation ancienne et privilégiée fondée sur une forte convergence de leurs valeurs et de leurs références philosophiques, politiques et culturelles et une préférence pour une organisation multipolaire du monde* ».

b. Le rapprochement par la solidarité : l'association FAL

L'appel du continent latino-américain peut aussi naître initialement et se

23 Gaulle C. (de), *Lettres, notes et carnets*, juin 1940 - juillet 1941, Paris, Plon, 1981, p.46.

24 *L'Amérique Latine de A à Z*, Publication réalisée en collaboration avec Le Monde (2016)

25 Auteur de *L'autre Amérique*, supplément au *Monde*, 12 Septembre 2003

26 *L'Amérique Latine de A à Z*, article « Réfugiés », Patrice Claude

développer autour d'un sentiment de solidarité et via l'activisme associatif par exemple. Pour ne citer qu'un cas parmi d'autres, l'Association « France-Amérique Latine » s'attache à faire connaître l'histoire, la culture, les mobilisations et revendications des peuples d'Amérique Latine et de la Caraïbe, par des conférences débats, des colloques, des rencontres avec des militants latino-américains, des expositions et des projections. Leur prospectus²⁷ regorge d'images évocatrices et d'informations axées sur la solidarité internationale et le tourisme responsable. Ils défendent, en leurs propres termes, « *l'amitié entre les peuples* », « *la solidarité internationale* », « *la découverte* » et « *le voyage* », en affirmant que « *Pour être membre de FAL, il suffit de vouloir connaître, faire connaître et soutenir les peuples d'Amérique Latine et de la Caraïbe* ». Ils s'inscrivent dans une perspective alter mondialiste et prônent « *qu'un autre voyage est possible* » en promouvant les voyages solidaires, responsables et les chantiers entre autres.

Ces associations et ONG sont nombreuses, et l'un des entretiens a été l'occasion d'échanger sur la solidarité comme facteur d'intérêt, parmi bien d'autres, pour l'Amérique Latine. Même si Manon est déjà partie en Amérique du Sud, son engagement dans une association est pour elle l'occasion d'approfondir et de renouveler un goût pour les problématiques latino-américaines :

« Je suis aussi traductrice pour une ONG franco-équatorienne. C'est comme un réseau d'associations en Équateur dont des assos de santé, prévention et santé sexuelle chez les jeunes, et c'est super intéressant. Je suis traductrice interne entre le CA en France et le CA en Équateur, parce qu'il y a deux CA. Par exemple ici on l'appelle Une option de plus, là bas c'est Una opción más. Donc c'est vraiment deux CA, et c'est super intéressant. Je traduis entre eux et aussi le rapport d'activités, des fois des prospectus pour là bas, des annonces pour ici... c'est cool, ça prend du temps des fois mais après ce qui est cool c'est que j'ai des contacts avec les assos sur place et comme il y en a une qui travaille sur la prévention et la promotion ça m'intéresse beaucoup. Du coup je leur demande ce qu'ils font, leurs projets... du coup c'est aussi une manière de rentrer dans l'asso ».

Ces éléments institutionnels contribuent fortement à créer une atmosphère

27 Prospectus collecté en Janvier 2017 au cours du travail de recherche, document de 8 pages évoquant les mobilisations latino américaines, la nécessité d'une solidarité internationale, le travail de sensibilisation réalisé par l'association et enfin la promotion d'un voyage de type alternatif

favorable au latino-américanisme en France, et même si on ne retrouve pas systématiquement ces éléments dans les discours individuels, il n'en reste pas moins qu'ils forment le terreau de la fascination, conjointement à des éléments culturels latino-américains ayant pu parvenir jusqu'aux français en question.

C. Un bain culturel latino américain ?

1. Des références et connaissances... peu nombreuses ?

Au premier abord, les références des jeunes de l'enquête se révélaient peu nombreuses, et les étudiants répondaient souvent à cette question par un discours du type « je ne demande qu'à découvrir ». Dans une des discussions menées en parallèle des entretiens, l'énumération de références traduit d'ailleurs une confusion entre éléments culturels et passé dictatorial du Chili : « *Je possède certaines références « basiques », Pablo Neruda, Pinochet, Gabriel García Márquez* » (Nicolas).

Ceci permet d'affirmer que souvent, la fascination naît d'une alliance entre émerveillement et méconnaissance, méconnaissance qui participe directement de l'envie de partir. Le niveau de « connaissances » est très variable d'une personne à l'autre, mais dans tous les cas le rapport à l'altérité latino-américaine est marqué par « *une soif de savoir qui place l'anthropologisation des connaissances en aval chronologique de la philia* » (Belleau, 2015).

2. Des références latino-américaines communes

Malgré tout, en approfondissant davantage la thématique, émergent des références qui sont souvent assez « standard » dans le sens où partagées par la génération dans sa grande majorité.

a. Le cinéma latino-américain plébiscité pour son « engagement »

En ce qui concerne le cinéma latino-américain, il faut souligner qu'il participe activement de la création d'un imaginaire avant tout géopolitique qui transparaît dans certains des entretiens. Ceci est mis en évidence par Rejane Cristina de Araujo

Rodrigues, qui étudie la production cinématographique ayant trait aux dictatures militaires en Amérique Latine entre les années 1960 et 1980 pour en conclure que « *L'imaginaire géopolitique de résistance identifié dans ces films s'oppose à l'imaginaire géopolitique hégémonique qui domine dans les films produits à Hollywood à la même époque* ». Ceci transparait très clairement dans deux des entretiens :

« Après j'ai toujours été branché plus ciné... le cinéma de Walter Salles, le réalisateur brésilien. Sinon Pablo Larrain, le réalisateur chilien aussi, il est vraiment cool. Une réalisatrice argentine, je me rappelle plus comment elle s'appelle. Enfin j'aime bien tout le cinéma sudaméricain parce qu'il est souvent assez engagé, et il se pose dans un contexte qui est souvent assez actuel, on parle des enjeux politiques, sociaux, environnementaux autour ou au centre même de l'histoire, du film, et je trouve ça pas mal ». (Alexandre)

« Tout ce qui est mouvements sociaux, 68... J'ai Tlatelolco, verano del 68, après j'ai Rojo amanecer, celui là il est vraiment dur... en fait tous les films que je regarde latino, y'en a pas un, je crois, où je ne finis pas avec les larmes en fait. Mais j'aime bien, je sais pas... c'est touchant, c'est poignant, des choses qui me marquent moi, donc j'aime bien. Garage Olimpo aussi, je te l'avais déjà cité... [...] C'est tellement révélateur et poignant... il y a ça, j'ai un film colombien aussi, mais par contre il est dur à comprendre. C'est sur la réalité sociale aussi, les enfants de la rue. Comment ils vivent, comment ils font leur mini société... c'est pas misérabiliste hein, ils essaient juste de montrer comment est-ce qu'ils fonctionnent, comment ils se font leur petite société, leurs petits commerces, leurs petites combines... c'est intéressant, c'est triste aussi mais c'est intéressant. [...] Après il y a des films mexicains qui sont drôles, mais c'est de l'humour noir, donc super intéressant sur tout ce qui est le gouvernement de Peña Nieto et autres, la dictature parfaite... ». (Manon)

Dans ces deux entretiens, une idée majeure qui est ressortie est celle du décalage entre film français ou film occidental et film latino américain, effectivement vanté pour l'engagement et la façon dont les réalités (politiques, sociales) y sont décrites. Manon conclut : « *Vraiment ils sont limites crus sur certains points. Tu as des films que vraiment, jamais tu verrais en France* ». Ce qui ressort également du discours de Manon, c'est que le goût pour le cinéma latino américain ne se limite pas à cette esthétique géopolitique de l'engagement, mais que la dimension engagée reste omniprésente, même quand elle fait référence à des films plus humoristiques mais qui traitent de réalités sociales posant problème.

b. La littérature latino-américaine dans les rayons de nos librairies

En ce qui concerne le champ littéraire, peu de références semblent être étudiées ou connues, même vaguement, par les personnes rencontrées. Le seul courant qui est (ne serait-ce que très vaguement) évocateur est bien souvent le réalisme magique. La focalisation des Français sur un seul courant est si prononcée qu'Olivier Dabène en vient à intituler un des chapitres de son ouvrage sur les idées reçues « *Gabriel García Márquez est le principal écrivain d'Amérique Latine* » afin d'explorer les raisons de cet engouement réducteur. Après le boom littéraire qu'a connu l'Amérique Latine dans les années 1970, c'est pratiquement le seul écrivain latino américain qui a continué à connaître un certain succès. Selon Dabène, ceci est dû à « *l'utilisation de « l'exotisme » du continent, associé à un côté humoristique et à un langage journalistique* » (Dabène, 2009, p.60). L'œuvre que presque tous citent immédiatement quand vient la question de la littérature est donc *Cent ans de solitude*²⁸, considéré comme son chef d'œuvre et comme l'archétype du réalisme magique, un courant qui mêle le rationnel au superstitieux. Nous reviendrons plus avant sur les représentations fantasmées et mythifiées que ces lectures génèrent, mais à ce stade il est intéressant de noter l'importance du courant chez les Français et le rôle éventuel qu'il joue en ce qui concerne la consolidation d'un « rêve latino-américain ». C'est ainsi que Zoé décrit son goût pour ce type de littérature :

« J'ai lu une nouvelle du courant du réalisme magique, c'était La continuidad de los parques²⁹, de Julio Cortázar. Cette nouvelle je l'ai lue pour la première fois en français, j'étais en sixième ou en cinquième je crois. Et rien qu'en français déjà elle m'avait donné froid dans le dos, j'avais adoré. J'avais jamais vu une manière telle d'écrire une histoire. [Raconte l'histoire]. C'est génial, et du coup au lycée on a dû la ré étudier en littérature espagnole, et du coup j'ai présenté mon projet de bac là dessus, j'ai fait une réécriture de ce truc là et ça m'a passionnée. De tous les courants littéraires qu'il peut y avoir c'est vraiment celui qui peut être le plus surprenant et... tu vis ta lecture quoi. Et je me rends compte de plus en plus que c'est ce que je préfère dans les films, les séries... le réalisme magique. Le lien entre tout ce qui te paraît vrai

28 *Cent ans de solitude* (1967) : « Le livre raconte l'histoire de la ville de Macondo et de la famille qui l'a fondée, les Buendia. Le lecteur découvre une collectivité guidée par les croyances et les fantaisies mais également confrontée à une vague de progrès technique qui envahit le continent depuis le début du XXe siècle. Le roman peut être interprété comme une reconstruction de l'histoire colombienne et Macondo a parfois été considéré comme une métaphore de l'Amérique Latine » (Source : Olivier Dabène, p. 60)

29 *Continuidad de los parques*, Julio Cortázar, conte de 1956

et... là y'a un putain de truc magique qui apparaît ».

Les autres romans qui sont parvenus jusqu'au lectorat européen et français nourrissent bien souvent les mêmes clichés. C'est le cas de *L'Automne du patriarche* (1982) de García Márquez ou bien de *La Fête au bouc* (2002) de Mario Vargas Llosa.

Au-delà de ces quelques ouvrages emblématiques et porteurs d'images assez stéréotypées, la littérature latino-américaine reste immensément riche et certains des plus passionnés auront eu accès avant leur départ à des ouvrages qui connaissent un succès immense outre Atlantique et qui ont un certain retentissement en Europe. La Chilienne Isabel Allende et sa *Maison aux esprits*, héritière en de nombreux points du réalisme magique tout en s'en distinguant, a connu un succès important en Europe. Selon Olivier Dabène, des femmes cubaines – qui abordent en particulier le thème de la sexualité féminine – ont aussi été projetées sur le devant de la scène littéraire européenne. Par exemple, *L'Île des amours éternelles* (2006), de Daína Chaviano, est, selon l'éditeur français Buchet-Castel, le roman cubain le plus traduit au monde. Dabène conclut : « *La littérature latino-américaine est actuellement très présente dans les rayons de nos librairies, sans que nous en soyons toujours conscients. Les œuvres du Brésilien Paulo Coelho existent dans plus d'une centaine de langues. En dépit d'un style peu recherché, elle figurent au rang des meilleures ventes internationales. Coelho possède une manière fluide d'aborder le thème de la spiritualité qui lui a permis de toucher un vaste lectorat.* » (Dabène, 2009, p.62)

c. La musique et la danse latino américaines... « tout un univers »³⁰

La musique, bien plus que la littérature, était souvent source d'un grand enthousiasme pour les personnes interrogées. Alexandre, par exemple, évoque ses goûts musicaux ainsi : « *Il y a quelques petits groupes de musique, notamment du reggae brésilien, un petit peu de rap aussi. J'aime bien en fait la manière dont c'est chanté tout ça, et des fois j'aime bien juste me perdre sur YouTube et chercher « rap sudaméricain » ou rock. Même la cumbia tout ça, il y a des groupes que j'adore* ».

Le cas de Manon est à considérer séparément puisqu'elle a déjà eu l'occasion de

³⁰ Expression utilisée par Mathilde lors de l'entretien

passer du temps en Argentine et au Mexique, mais ses références sont nombreuses et traduisent directement sa passion sans cesse ravivée pour le continent :

« J'écoute que de la musique latino, et quand mes amis colombiens ici me disent de leur faire écouter un peu de musique française, euh... « désolée mais ma playlist elle est latino » (rires). J'aime beaucoup Victor Jara... Mercedes Sosa, j'adore aussi. Violeta Para aussi... ça c'est ma playlist un peu engagée. Après j'écoute aussi de la salsa, beaucoup de salsa [...] De la musique cubaine aussi. Buena Vista Social Club, j'aime bien, c'est tranquille. Café Tacvba, je sais pas si tu connais... Un groupe mexicain, vraiment sympa aussi. Après, une artiste mexicaine qui est super engagée, qui est super aussi, que moi j'adore, c'est Lila Downs, elle chante souvent en nawak, en langue... indienne [...] Donc voilà, Lila Downs qui chante des musiques vraiment sympas, après dans le Nord de l'Argentine j'ai Tonolec qui chante aussi en guaraní. Vraiment, c'est actuel, c'est génial... dès que je déprime un peu je me mets mes petites musiques latinos en indien ».

La musique peut même aller jusqu'à être à l'origine d'une curiosité intellectuelle forte, comme c'est le cas pour Grégoire qui s'intéresse à l'entremêlement des musiques latino américaines et occidentales :

« Littérature je ne connais absolument rien, cinéma non plus, mais c'est plutôt sur le côté musical... dans le sens où ce qui m'a donné envie de jouer de la percussion, avant de jouer de la batterie, c'était le film Buena vista social club, sur Cuba. Donc après j'ai fait de la percussion cubaine, et un de mes grands rêves ce serait d'aller à Cuba quoi. Et aussi après du coup je me suis intéressé à tout ce qui est percussions brésiliennes [...] et du coup avec le côté percussions brésiliennes, musique brésilienne, et après moi ce qui m'intéresse c'est comment... à partir du bossa nova, et même toute la musique cubaine, comment elle s'est propagée dans toutes les musiques européennes et occidentales, dans le jazz, dans le rock et tout ».

Il faut souligner que ces sons d'Amérique Latine, comme par exemple la typique « flûte indienne » que cite Zoé en entretien, répondent souvent davantage à une logique d'adaptation au contexte européen qu'à la véritable idée de proposer une musique authentique, identique à celle jouée par les Amérindiens. C'est ce qu'explique Gérard Borrás dans son article « La « musique des Andes » en France : « l'Indianité » ou comment la récupérer ». Il décrit un important processus de folklorisation et cette production d'« une musique adaptée, propre à satisfaire le goût de l'exotisme du public local » (Borrás, 1992, p.1). Par exemple, il explique que

certains instruments sont substitués par d'autres qui semblent, d'un point de vue européen, « plus exotiques ». Soulignons que ceci n'affecte pas la plupart des groupes cités lors des entretiens, qui sont des groupes latino-américains et non des artistes cherchant le succès en terres françaises.

La musique est donc une des portes d'entrée primordiales vers le continent latino-américain. Dans son prolongement, le rapport à la danse peut également contribuer à faire naître un goût pour la culture et les « valeurs » qui y sont associées. Mathilde raconte :

« Cette année j'ai commencé les danses latines, salsa et tango. Et là je me suis dit c'est vrai que l'Amérique Latine c'est ça aussi, ce n'est pas que les problèmes économiques, les favelas à Buenos Aires, le Venezuela ou Cuba enfin les régimes un peu dictatures ou fermes, c'est pas que la violence, les trafics de drogue, c'est aussi des cultures et surtout, de la même façon qu'en Italie l'opéra c'est vraiment transculturel, tout le monde va à l'opéra, c'est vraiment très populaire, il y a le festival d'opéra de Vérone, chacun va dans les arènes anciennes voir l'opéra... Ben j'ai l'impression que la danse là-bas c'est aussi un peu pareil. Tu peux danser le tango mais tu as mille tangos. Bon c'est à Buenos Aires après, mais tu as différentes façons d'aborder ça et du coup moi c'est un peu par cette entrée festive. Mais c'est pas seulement faire la fête, c'est toutes les valeurs véhiculées, toute une posture, toute une culture ».

« Dans les deux cours de danse latine il y a vraiment l'idée de beaucoup de respect, une ambiance aussi très légère, dans le sens les gens sont sympas, ils débutent, on se marche pas sur les pieds, au début c'est quand même un truc où t'es dans le contact donc t'as un peu ton espace personnel, et tu dois apprendre pas l'intrusion mais l'accueil de l'autre dans cette proximité. En tango parfois on est carrément collés, mais il n'y a aucune ambiguïté, tu peux aimer, on n'est pas du tout dans une sensualité sexualisée, tu vois c'est quelque chose que l'on associe au caliente mais ce n'est pas du tout ça, en tous cas quand on le vit. Parfois on peut te charrier un peu sur ça mais en fait pas du tout, tu peux adorer danser avec quelqu'un et pas forcément avoir une attirance physique, c'est vraiment quelque chose de l'ordre de la complicité. C'est curiosité, complicité et ensuite maintenant c'est tout un univers, maintenant on sort en bars à tango, et c'est marrant. Dans ceux où on est allés c'était pas forcément des jeunes, mais t'as tout un univers en fait. Après tu as tous les rituels, quand tu vas en milonga tu danses quatre danses et puis après tu as la petite danse interlude où tu changes de partenaire, après tu as différents orchestres de tango, le tango valse, tango milonga, et puis le tango électrique donc ça c'est celui qu'on connaît, le tango de Roxane, celui qu'on aime bien danser ».

Il est intéressant de lire dans ce témoignage la volonté bien présente de remettre en question les clichés fréquemment associés au tango argentin, et de le présenter en des termes subtils comme l'apprentissage de « *l'accueil de l'autre dans cette proximité* ». De plus, une des expressions qu'elle utilise semble particulièrement intéressante pour comprendre l'engouement progressif pour la culture, celui de « *tout un univers* ». On comprend qu'elle se prend rapidement au jeu, qu'elle apprécie les « *rituels* » et que cela explique une fascination grandissante pour l'Argentine.

d. Le foot comme vecteur d'une passion latino-américaine

Dans le même ordre d'idées, même si cela peut sembler incongru, il est aussi intéressant de s'arrêter brièvement sur le foot, notamment brésilien, et de voir comment il peut devenir un vecteur de transmission d'une passion plus accomplie pour le continent latino-américain. En effet, Vargas Llosa écrit : « *Les peuples choisissent des moyens d'expression inattendus et dissemblables. La créativité des Péruviens, par exemple, s'est tournée, extraordinairement, vers la cuisine [...]. Ce qui se passe au Pérou avec la gastronomie, nous le retrouvons au Brésil avec le football. Dans ce sport s'exprime de façon privilégiée la faculté créatrice de ce peuple, sa joie, sa malice, son rythme, sa sensualité et sa grâce – vertus déjà tellement vivantes et agissantes dans sa musique. J'ai toujours été un admirateur fervent du football brésilien, parce que c'est un football qui tient autant du spectacle et du rite, de la fête et de la danse, que du sport* »³¹.

Son parallèle entre le foot et la musique et la danse est particulièrement pertinent et c'est pourquoi nous évoquerons ici même cet élément qu'il n'était pas possible de passer sous silence. Le football latino américain est regardé et admiré par des millions d'européens, et les Français n'échappent pas à cette règle. Ce football est perçu d'une part comme un ascenseur social, mais c'est aussi un important vecteur d'identification, d'espoir, de passion et de croyance. Dabène le résume ainsi : « *Le football est, en Amérique Latine, un symbole dont l'influence dépasse presque celle de la musique folklorique, comme la samba au Brésil et tout l'imaginaire qui lui est associé. Le Brésil, c'est le « foot » et la samba* » (Dabène, 2009, p.53). On retrouve

31 *Dictionnaire amoureux de l'Amérique Latine*, 2005, Article « Brésil », p.126

ce goût pour le sport en lui même mais également pour ses anecdotes chez Maxime notamment :

« Je fais du foot. C'est un de mes sports préférés en fait. Je suis déjà allé au Costa Rica en fait. En fait, je suis déjà parti aux États-Unis, et du coup avec ma famille d'accueil on a voyagé un peu, on est restés dix jours là-bas, et je me rappelle avoir fait un foot avec les gens de là-bas. Et puis même, par rapport au Brésil, je sais que ça fait partie de la culture. En Colombie aussi, le foot c'est le sport national. Et je me rappelle aussi d'une histoire avec... c'était un joueur colombien, je crois qu'il s'appelait Escobar, il avait loupé un penalty lors d'une Coupe du monde, et il s'était fait tué par des Narcos après (rires)³² ».

Cette valorisation du foot est souvent en premier lieu esthétique, c'est le style de jeu qui est admiré, et qui va susciter l'enthousiasme et représenter la beauté même. Le spectacle populaire qu'il représente est ainsi transfiguré en une esthétique et devient une « *chorégraphie accessible à tous* » (Belleau, 2015, p.91). Au-delà du football, qui peut faire naître une attirance pour l'Amérique Latine et notamment le Brésil, l'affinité s'étend généralement rapidement à la culture dans son ensemble, et c'est plus spécifiquement le rapport aux autres qui est valorisé. « *Le regard, se faisant anthropologue, lit une culture qui se dévoile dans le jeu, dans sa créativité, dans les rapports anodins et brefs entre joueurs, dans la façon de célébrer une victoire [...] Ce que l'anthropologie du supporter voit, à tort ou à raison, c'est une culture de fraternité, d'informalité et d'allégresse* » (Belleau, 2015, p.93).

D. Images d'Amérique Latine...

Les différents cercles de socialisation, l'école, le champ culturel sont donc des éléments clé pour comprendre la formation progressive d'un imaginaire structuré autour du continent latino-américain. Néanmoins, il semble à ce stade qu'une des données les plus fondamentales, une des plus omniprésentes dans toutes ces différentes sphères, à laquelle on ne pense pas nécessairement justement parce qu'elle est quotidienne et fondamentale, est l'image. Nous lui accorderons un traitement à part, car elle est présente dans tous ces cercles qui ont déjà été évoqués, la famille,

³² L'anecdote prend une dimension ironiquement et tragiquement amusante quand on pense à Pablo Emilio Escobar Gaviria, le plus célèbre narcotrafiquant colombien de cocaïne, et à la série télévisée *Narcos* (2015) qui retrace sa vie.

les amis, l'école, mais c'est elle qui sédimente peut-être le plus discrètement tout en produisant les imaginaires les plus puissants.

1. Cartographie, images et reportages d'un continent fantasmé

Tintin est l'une des premières références à laquelle on pense quand il s'agit d'images en provenance d'Amérique Latine. En effet, cet immense continent est le plus visité par ce fameux personnage ayant bercé l'enfance de nombreux jeunes. Dans quatre tomes, que sont *L'Oreille cassée* (1937), *Le Temple du Soleil* (1949), *Tintin et les Picaros* (1976), mais aussi *Le Trésor de Rackham le Rouge* (date de 1944 et se déroule très probablement sur une île des Caraïbes), il parcourt les terres latino-américaines et sillonne une diversité de paysages qui stimule l'imaginaire, depuis les Andes jusqu'aux moiteurs des forêts équatoriales. Hergé, dans les années 1940-50, était d'ailleurs tellement fasciné par ces terres et les civilisations qui y avaient vécu que dans un moment de mal-être et de doutes, il avait sérieusement songé à aller s'établir en Amérique Latine, plus précisément en Argentine.

Si ce n'est dans les albums de Tintin, beaucoup ont vu des photos, vu circuler des images, et cela forge en grande partie leur imaginaire. Certains ont eu accès à des clichés au sein même du cercle familial, et c'est notamment l'un des premiers éléments avancés par Camille pour expliquer sa fascination :

« Depuis toute petite je voyais des photos du continent ! Mon oncle bougeait de pays tout le temps donc... comme il revenait très peu souvent en France il envoyait des photos. Et chez mes grands parents il y a plein de photos du Pérou. Donc en fait oui assez vite j'ai vu des images. Réalistes quoi... pas des cadres, des vraies images ».

Les reportages en tous genres ont en ce sens joué un rôle fondamental dans de nombreuses « socialisations latino-américanistes ». Arthur en parle en mettant l'accent sur leur importance face au « peu » de références au sens purement culturel ou historique. C'est l'élément qui pour lui a réellement « sédimenté » dans sa tête et provoqué l'envie de partir en Amérique Latine :

« Je me souvenais d'un reportage que j'avais vu, truc tout con, mais chez mes grand-parents... »

mon grand père est fanatique des reportages à la télé sur les paysages, j'en avais regardé un avec lui un jour sur l'Amérique du Sud. C'est des trucs tout bêtes, mais je me souviens genre de Thalassa ou d'émissions comme ça sur cette aire géographique, et je pense c'est des trucs en fait que tu... qui sédimentent un peu dans ta tête, et c'est ça qui au moment où tu dois choisir t'oriente vers telle ou telle aire géographique, et en l'occurrence pour moi c'était l'Amérique du Sud ».

Ce sont ces images qui restent en effet l'élément le plus prégnant au moment où les personnes interrogées se lancent dans une auto analyse des raisons de leur choix d'Amérique Latine. Au moment de poser la première question lors de l'entretien, celle des « dix mots ou images »³³ qui leur venaient à l'esprit à l'évocation du continent, les réponses étaient souvent immédiates et foisonnantes, comme celle de Mathilde :

« Ben les danses, que ça soit la salsa ou le tango. J'ai regardé la cuenca aussi... donc les danses, et après les montagnes. C'est vrai qu'on a beaucoup d'images je pense surtout des montagnes avec soit la Cordillère des Andes, soit euh... les Incas. Enfin vraiment l'altitude, enfin monter en altitude. Aussi la végétation, la forêt, on a quand même tout ce qui est forêt tropicale, Amazonie donc euh... du vert partout. Ça fait trois images. Euh... la mer aussi, le rivage, l'idée que ça... l'Amérique Latine c'est la mer, l'océan. Après ben c'est plutôt le rire aussi, tu sais dans les images de, comment dire... même dans les films, et récemment j'ai revu, alors c'est peut-être plutôt l'Amérique Centrale, j'ai revu Les orgueilleux, avec Michèle Morgan et Gérard Philippe et souvent en bande son t'as un rire, la musique, quelque chose de très dynamique en fait qu'il y a dans ce film alors qu'on peut avoir des... des grands espaces tu sais, c'est un peu le paradoxe en fait. Des grands espaces, avec de la montagne, des déserts, enfin une pluralité, une diversité, un aspect un peu sauvage, et pourtant, dans ce qui est d'humain, quelque chose de très - que ce soit le Carnaval de Rio, la musique - de très dynamique, parfois un peu un rythme saccadé, notamment dans cette bande son, une musique du rire un peu. Ça m'avait marqué, bon c'est sur le Mexique hein, mais c'était la dessus. Donc oui, un continent très sauvage avec en même temps une présence humaine très particulière et qui a ses spécificités ».

Pour analyser ces images, il convient de les replacer dans leur contexte de production afin de comprendre en quoi consiste réellement ce « canal de transmission » de l'imaginaire.

33 Voir annexe 3 sur « Le jeu des « mots et images » d'Amérique Latine »

2. Comment agissent ces « images latino américanisantes ? »

Les « images d'Amérique Latine », outre les reportages, films, ouvrages que l'on a déjà pu évoquer, se transmettent de façon croissante par deux types de médiums : les guides/forums de voyage et les réseaux sociaux. Leur impact est amplifié par le travail réalisé par les pays d'Amérique Latine eux-mêmes, c'est-à-dire la construction d'une image de marque par ce qu'on appelle communément le « marketing urbain ». Ceci participe de l'élaboration d'une image idéalisée, mythifiée, fantasmée de chaque pays et donc du continent. C'est une image de vitrine qui est en quelque sorte « vendue » aux européens, avec des pages sur les réseaux sociaux telles que celles de Chile Travel, Visit Peru³⁴... Ces entreprises axent leur campagne publicitaire bien souvent sur la promotion de tourisms considérés comme « alternatifs », tels que le tourisme dit « vert » ou le tourisme chamanique. Ceci contribue bien évidemment, peut-être plus encore que le bain culturel dans lequel ont baigné les Français en question, à la création et à la construction d'un imaginaire tourné vers l'Amérique Latine.

Les guides et forums de voyage sont également une source intarissable d'images fantasmées. Le choix des mots est particulièrement révélateur des images qui « parlent » aux « fantômes » des Français. En prenant exemple sur le site d'une agence de voyages³⁵, on peut recenser différentes catégories de mots et d'expressions : ceux qui font référence à la beauté des espaces, à leur grandeur et à leur tranquillité (« *grands espaces* », « *nature* », « *paysages grandioses* », « *sanctuaire écologique* », « *étonnante beauté* », « *perdue au bout du monde* »), ceux qui ont trait à un riche passé historique (« *richesses archéologiques, historiques, artistiques* », « *trésors coloniaux* », « *sur les traces des civilisations Incas* », « *villes impériales* », « *le charme des villes coloniales* »), et ceux qui font allusion au mystère et à la découverte (« *le voyageur sera sans cesse surpris* », « *le merveilleux spectacle* », « *percez le mystère* », « *emblématique et mystique* », « *vous envoûtera* », « *vous surprendra* »), le tout dans le cadre d'un « *tourisme authentique et sécurisé* ».

Dans l'ouvrage *50 itinéraires de rêve*, la présentation du Pérou donne à voir une

34 Deux exemples de « marques pays » destinées à promouvoir, notamment sur leur site internet et via les réseaux sociaux, les lieux d'intérêt et la culture du pays pour encourager le tourisme

35 Selectour – Destination Amériques, une marque du groupe Bleu Voyages

image complètement mythifiée et folklorisante du pays : *« Berceau de la civilisation inca, le Pérou ne cesse de fasciner par ses impressionnants sites précolombiens. Impossible de rester insensible devant les magnifiques ruines archéologiques de la Vallée Sacrée et, surtout, de la splendide cité oubliée du Machu Picchu. Mais, ce grand tour du pays vous propose également des étapes plus récentes, en vous amenant à la rencontre de la population péruvienne au travers des visites dans de petits villages, sans oublier les nombreuses merveilles naturelles à découvrir, entre la côté Pacifique et l'Amazonie ».*

On pourrait avancer que ces guides touristiques ne sont peut-être pas le médium qui touche le plus les jeunes, mais il n'en reste pas moins qu'ils sont nombreux à les consulter et, malgré une certaine prise de distance avec l'image pittoresque qu'ils donnent à voir, ils contribuent à l'engouement. Camille avoue : *« Moi ce que je trouvais fascinant avant de partir au Chili... j'ai passé je ne sais combien de temps à lire Le Routard en fait, enfin le Lonely Planet plutôt. Ce que je trouvais dingue c'est la diversité en fait ».*

Les réseaux sociaux sont un autre élément majeur à prendre en considération dans le processus de formation du rêve. Ils sont à relier au mimétisme déjà évoqué précédemment, au désir de distinction, à une publicisation de plus en plus grande (et parfois ostentatoire) des occupations et voyages de chacun. Les images qu'on en retient se ressemblent toutes, et en se sédimentant dans les esprits, nourrissent un imaginaire très standardisé. Mathilde décrit ce mimétisme et l'importance de cette circulation permanente d'images en ces termes :

« Pour le Pérou, le Machu Picchu, un truc qui m'a marquée aussi, c'est que toutes les personnes qui y vont prennent la même photo, tu sais tu surplombes, et tu vois le Macchu en contrebas... ben en fait, pourquoi tous se prennent comme ça ? Ben parce que tu as vu sur le net... c'est une preuve du coup. C'est pas simplement par calque, c'est que tu as besoin d'associer aussi ça. Et peut-être que si j'y vais j'aurais envie aussi de le faire, c'est pas simplement... tu sais c'est comme prendre la Tour de Pise comme ça (mime le geste), des images qui sont convoquées quand même. Maintenant tu as quand même plein de pubs sur internet, même si tu vas pas en agence de voyages... des pages Facebook... Les gens « aiment » des beaux paysages, pourquoi ? »

En s'arrêtant sur la socialisation familiale, le rôle des pairs et du mimétisme, l'école, les références culturelles, les diverses institutions du monde latino-américain et les réseaux sociaux, nous sommes parvenus à recenser assez grossièrement les sources principales de production de l'imaginaire des jeunes français interrogés. À l'issue de ce travail sur les « canaux de transmission », un certain imaginaire mythique et mythifié se dessine à gros traits. C'est le contenu même de cet imaginaire qu'il convient maintenant d'explorer.

L'attraction pour les cultures précolombiennes apparaît parfois dès les premiers mots de l'entretien, tout comme, et certainement plus encore, la dimension politique de la fascination. Le voyage de Sartre et Beauvoir à Cuba est resté dans les esprits comme emblématique du « tourisme révolutionnaire » qui a pu exister et persiste en Amérique du Sud, territoire perçu bien souvent comme un véritable « laboratoire politique ». Des figures emblématiques d'hier et d'aujourd'hui le prouvent : Che Guevara, Salvador Allende, Hugo Chavez, Evo Morales... La notion d'utopie est indissociable de cette dimension politique de la « fascination » pour l'Amérique Latine, même si elle reste à redéfinir. Ainsi, de la naissance du désir d'Amérique Latine nous glisserons lentement vers le contenu même du « rêve latino-américain ».

Dans les esprits des jeunes Français, que deviennent ces images dont nous venons de commencer l'étude ? Pourquoi sont-elles le fondement d'une attirance, allant parfois jusqu'à la passion, si l'on en croit le champ sémantique de l'amour souvent utilisé pour décrire l'engouement en question ?

Chapitre II. UNE AMÉRIQUE LATINE ANCRÉE ET MYTHIFIÉE DANS L'IMAGINAIRE COLLECTIF OCCIDENTAL

« Car le Nouveau Monde, c'est à la fois le miroir des mythes anciens et le laboratoire de leur transformation ».

Jorge Magasich-Airola et Jean-Marc de Bee³⁶

Ayant conclu l'étude des sources du flots d'images et de discours responsables d'une grande part de la fascination des personnes interrogées, venons-en aux représentations en elles-mêmes dans leur multiples temporalités et leur complexité. En effet, même si elles prennent racine dans les « mythes anciens », elles sont très fortement liées à nos questionnements contemporains et aux vellétés de « transformation » de la société contemporaine. Vient donc le moment d'explicitier plus concrètement tout l'imaginaire recensé, sa matérialisation dans des projets substantiels, et sous quel prisme il est évoqué. *Sous quelle forme ces images d'Amérique Latine se concrétisent t-elles ?* Elles érigent en quelque sorte un modèle sociétal considéré comme enviable, d'abord en réaction à un modèle fortement critiqué, mais aussi dans une optique de construction d'une forme d'ordre nouveau. Elles esquissent une sorte de « paradis promis » dans lequel on pourrait matérialiser les expectatives et aspirations à niveau personnel (ce à quoi nous reviendrons dans un dernier temps), social et dans certains cas politique. *Pourquoi l'Amérique Latine est-elle un espace sociopolitique et culturel qui attire ?*

A. Rejet du « rêve américain » et des carcans occidentaux

Une approche en termes d'ethnophilie, comme explicitée dans l'introduction, récuse une approche trop binaire opposant l'Occident au reste du monde, mais dans ce cas précis il semble intéressant de l'adopter partiellement. En effet, la notion d'Amérique Latine telle que définie dans ce travail de recherche a été construite justement en opposition à l'Amérique du Nord. Explorons donc le contenu des

³⁶ *América Magica : Quand l'Europe de la Renaissance croyait conquérir le Paradis* (1994)

discours relatifs à l'Occident en général et aux États-Unis en particulier.

1. Le discours « anti USA »

Pour comprendre la fascination pour un certain modèle, il semble judicieux de questionner les personnes interrogées sur leur rapport au « modèle étasunien » ou même occidental si tant est qu'il n'y en a qu'un³⁷. Lisa résume en peu de mots ce qui a été la réponse dans la majorité des cas : « *Quitte à voyager et à découvrir autre chose, autant vraiment découvrir autre chose quoi, pas seulement les États-Unis. Et puis ça m'énerve aussi tout ce mythe autour des États-Unis... en fait ou on est ébahi ou on rejette, il y a pas trop d'entre-deux en mode « pourquoi pas »...* ».

Manon, peut-être parce qu'elle a déjà été en Amérique Latine et qu'elle en maîtrise relativement bien les problématiques grâce à son année d'études à l'IHEAL³⁸, explicite ainsi l'utilisation du terme « *gringolandia* » sur lequel je lui demande de revenir quand elle l'utilise dans l'entretien en abordant de sa propre initiative la thématique des États-Unis :

« Alors gringolandia, pourquoi ? Parce que... parce que si tu regardes, depuis des années et des années, enfin je veux dire c'est pas récent, c'est pas avec Trump... c'est déjà depuis des centaines d'années que le problème il est là au niveau des dictatures... moi je peux pas oublier le rôle qu'ils ont eu les États-Unis dans tout ce qui est dictatures d'extrême droite en Amérique Latine... euh... en termes d'économie aussi, enfin la main mise qu'ils ont sur l'Amérique Latine en termes d'économie ».

Quand je la questionne sur le modèle plus culturel, sociétal qui prédomine, elle répond dans la même optique :

« Ben le problème c'est que la culture nord-américaine elle est liée à tout ce qui est politique et tout ce qui est main-mise sur l'Amérique Latine. Quand tu vois que Coca-Cola, euh... c'est quand même un des éléments culturels aux États-Unis hein. Quand tu vois les dégâts qu'ils font dans le Sud du Mexique, et les campagnes publicitaires qu'ils font... je sais pas si tu as lu l'année dernière, ils ont fait une campagne publicitaire pour Noël, où en gros c'était les États-Unis qui arrivaient dans le petit village des petits indiens là, incultes, pour leur montrer

37 Voir l'annexe 2 présentant la grille d'entretien

38 Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine, Sorbonne Paris 3

regardez ce que c'est Noël... et il y a cet arbre de Noël avec des bouteilles de Coca. Moi ça m'agace. Donc c'est que des choses comme ça. Enfin, faut pas être radical à ce point là, mais moi je le suis (rires) ».

Pour ne pas s'arrêter à des images très figées, il me semblait important de contrebalancer ce discours avec d'autres témoignages de ceux qui connaissaient la réalité étasunienne. C'est le cas d'Alexandre, Hélène et Maxime, qui livrent des impressions comparables :

« J'ai réalisé que ce que j'ai préféré aux États-Unis, c'est ce à quoi les Américains n'avaient pas touché. Parce que New York évidemment c'est sympa, il y a des musées qui sont impressionnants, tu vis dans un décor de film, des références absolues, mais ça reste une fourmilière, c'était l'été, il faisait chaud, du monde partout... en fait c'est fatigant d'être là-bas. On a passé juste six jours à New York et c'était épuisant de vivre là-bas pendant six jours. Et le retour à la réalité après les grands parcs, il s'est fait par deux jours à Vegas et là honnêtement le choc était assez violent aussi. Tu passes de grands grands espaces où tu croises une personne tous les trois jours à Vegas, c'est dur. C'est pour ça, quand on parle de « rêve américain », ça me fait marrer. Parce qu'il s'est construit quand même sur un génocide. Et aujourd'hui il est vraiment idéalisé d'une manière complètement fausse. » (Alexandre)

« Pour avoir été deux fois aux États-Unis, j'aurais envie de dire que je n'ai pas vraiment accroché avec la culture américaine, les paysages sont superbes et les villes sont gigantesques, mais je ne crois pas que mon esprit colle avec celui des américains, je ne veux pas généraliser loin de là, mais de ceux que j'ai vu là-bas, cet esprit patriotique pour leur pays, ce désir d'avoir des grosses voitures, des grosses maisons et d'en être fier, m'a un peu rebutée. Je crois que c'est ce que je leur reproche de toujours voir trop grand et ce rapport à la religion comme moyen de justification pour tout ce qui leur arrive. » (Hélène)

« C'est des gens qui sont hyper accueillants, les américains en général... mais je trouve qu'ils sont hyper superficiels. C'est vraiment mon ressenti par rapport à ça. Et puis très fermés sur eux-mêmes au final. Ils sont ouverts parce qu'ils t'accueillent, mais fermés au niveau de leurs connaissances, de leur point de vue. Enfin il y en a, ils pensaient qu'on parlait espagnol en France quoi. » (Maxime)

Ces discours m'ont semblé révéler quelque chose sur le type de personnes motivées par l'Amérique Latine. Ces mots traduisent tous globalement un rejet, mais de quoi exactement ? Nous y reviendrons aussi dans un dernier temps consacré

d'avantage aux latino-américanistes en eux-mêmes, mais c'est, à grands traits, le dégoût pour cette idée du mythe, du rêve américain, de la société consumériste, de la fermeture d'esprit, de carcans en somme.

Cette dénonciation est présente dans le discours, et il convient de prendre des précautions en considérant ces mots pour ce qu'ils sont. Néanmoins, il semble intéressant d'essayer de mettre en relation l'attrait croissant pour le « modèle sud-américain » avec l'essoufflement voire le rejet du modèle nord-américain, de l'*american way of life* et tout ce que cet univers évoque.

La question du rapport à l'Occident ne se limite pas au rejet d'un modèle. Dans l'ouvrage de R. Christin qui m'a semblé très fécond pour penser le rapport à l'Occident dans le désir de voyage, il est davantage question d'un éloge de l'altérité, mais bien pour elle-même et indépendamment de cet épuisement du « modèle occidental ». Christin fait référence à Victor Segalen, qui fait en effet un éloge de l'altérité radicale, en décrivant « *L'Exote* » comme un être qui à chacun de ses pas « *actualise une distance maximale entre lui et l'univers* » (Christin, 2000, p.78). Cet exote serait en quelque sorte un antidote à l'uniformisation du monde ; il se donne comme objectif d'apprécier l'autre en tant qu'autre et repousse donc tout type d'universalisme qu'il perçoit comme réducteur de la diversité. Selon Segalen, tout ce qui brise l'exotisme brise la vie, et on en revient à une critique en filigrane de l'Occident et à un éloge du « *hors la loi* » qui lui échappe. Ceci permet logiquement de penser le lien entre fascination pour le continent latino américain et rejet d'un certain type d'Occident.

2. Rêve d'Amérique Latine et éloge du « hors la loi »³⁹

« *Les européens ont vu en Amérique Latine ce que le rationalisme occidental a réprimé, les plaisirs sans culpabilité, les relations fluides avec la nature que l'intensive urbanisation européenne a suffoqué, l'exubérance de la nature qui enveloppe l'histoire et nourrit le courant de la vie* » écrit Garcia Canclini⁴⁰, dans un extrait cité par Marcela Castro Garrido dans son mémoire sur l'imaginaire des

³⁹ Expression utilisée par R. Christin dans *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique* (2000)

⁴⁰ Néstor García Canclini est un anthropologue argentin spécialisé sur les études culturelles

Français ayant passé du temps au Chili. Cette phrase est particulièrement féconde pour penser le rejet du modèle occidental et la valorisation d'une altérité considérée comme ayant pris un meilleur chemin, ou ayant encore des potentialités de transformation plus prometteuses.

a. Sortir du « rationalisme occidental » ?

« Sortir de quoi ? De la pesanteur du discours socio-moral, des idéologies bien-pensantes, de la médiocrité érigée en modèle, d'une pensée linéaire, d'une psychologie trop étroite, de tous les culs-de-sac de la culture » écrit K. White⁴¹. La fascination pour l'Amérique Latine semble en effet bien souvent naître en réaction à des éléments du système occidental qui sont décriés. Le désir voyageur, ou autrement dit la recherche d'altérité, est sans nul doute révélateur d'une certaine fermeture homogénéisante de l'Occident.

R. Christin évoque ainsi dans son ouvrage un espace mondial qu'il considère comme trop uniforme, et va jusqu'à parler d'un ethnocide de l'Occident. C'est un monde « aplani », « privé de sa diversité » et « désacralisé par la science qui intellectualise la vie sociale » (Christin, 2000, p.12). L'Occident serait dans une forme d'impasse, et c'est cela même qui expliquerait pertinemment pourquoi la tentation exotique (ou en l'occurrence ethnophile) est si forte. Les parties consacrées à l'Occident dans son ouvrage font d'emblée penser aux thèses de Max Weber sur la rationalisation de l'Occident et le désenchantement du monde.

L'auteur cite notamment Michel Le Bris⁴², qui évoque le « monde » (l'Ailleurs) comme un espace situé hors des impasses de la politique et de ses idées toutes faites et usagées. Aller « voir ailleurs », partir serait alors bien en quelque sorte un enjeu de renaissance, de régénération. Le départ serait le fruit d'un regard critique porté sur la culture occidentale contemporaine, et l'objectif principal serait de trouver les fondements d'un nouvel élan.

41 *La figure du dehors*, Éditions Grasset, 1982 (cité par R. Christin)

42 Écrivain français né en 1944

Il reste à souligner que de manière générale, ces rêves d'exotisme et notamment d'Amérique Latine sont aussi plus simplement le fruit de l'ennui et de la curiosité. Il naissent sans doute d'un désir d'authenticité du vécu. Christin écrit : « *Le voyageur recherche l'immédiateté conférée par l'exotisme, une présence de l'espace affirmée par la rupture d'avec cet ordinaire où l'on ne remarque plus rien, tant il se donne à travers le filtre des représentations acquises et du déjà vu* » (Christin, 2000, p.26). Il s'agit en quelque sorte d'une quête de rupture avec l'ordinaire, pour pouvoir voir et vivre à nouveau.

b. Un rejet de la société de départ... qui rend « marginal » ?

Zoé, dont l'entretien est intégralement retranscrit en annexe⁴³, est celle qui rejette peut-être le plus clairement un certain nombre d'éléments considérés comme « typiquement occidentaux ». Elle commence par évoquer son rapport au système éducatif français :

« Bon c'est un peu compliqué aussi l'éducation chez moi... je me suis vachement retournée contre ça quoi... et du coup c'est un exploit que je sois à la fac ! Je voulais pas aller à la fac moi, je disais toujours jamais j'irais dans ce système à la con quoi... donc une grosse contradiction chez moi. Et j'essaie de trouver l'intérêt et les valeurs qui sont là dedans. Parce qu'au final, c'est quand même un peu dur, ça me dépasse... Mais il faut rentrer dans le système, avoir une place et là tu peux changer les choses au niveau de l'éducation ».

Elle évoque également la médecine « *parallèle* » au cours de l'entretien, et affirme qu'elle rejette le système de santé et « *l'économie du médicament* » tels qu'ils existent, et que le lien entre médecine classique et « *parallèle* » l'intéresse très fortement.

Ceci sera à relier à une étude plus approfondie des profils identitaires des personnes interrogées dans le chapitre III, mais s'esquisse déjà l'idée d'un voyage en Amérique Latine comme « anti-voyage », au sens de voyage allant à l'encontre du tourisme de masse, à l'encontre de valeurs traditionnellement associées à l'Occident. Souhaiter partir en Amérique Latine va par exemple, me semble t-il, à l'encontre

43 Voir annexe 4

d'une vision désormais consensuelle de ce qu'est un voyage pour un occidental. Avant, « on partait à l'aventure », avec un certain goût de l'imprévu, et désormais la majorité des européens souhaitent partir avec un ensemble d'informations, de prévisions, de réservations et d'assurances. C'est notamment ce qu'explique Urbain quand il affirme que « Ne pas perdre son temps » est devenu un mot d'ordre au quotidien comme en voyage, dans une « *société malade du temps* »⁴⁴. Le voyage en Amérique Latine me semble ainsi vouloir aller à l'encontre de cela et renouer avec ce qu'était originellement le voyage, une « aventure ».

Ce désir d'aventure et cette soif d'altérité et de renouvellement dans les modèles s'inscrit à la croisée de deux temporalités, entre mythes séculaires et utopies qui semblent ne jamais mourir.

B. Du mythe...

La part de mythe et de fantasme est immense dans les représentations que nous nous faisons d'Amérique Latine. Les images mystiques et mythifiées sont le fruit d'une fascination séculaire, qui peut être appréhendée via le concept d' « ethnophilie culturelle »⁴⁵, définie par Belleau comme un « *phénomène collectif à l'intérieur d'une société ou d'une communauté qui valorise dans la longue durée (qui peut être relative) une altérité culturelle spécifique* » (Belleau, 2015, p.13). Le pays ou le territoire sujet de cette ethnophilie est alors perçu comme un « ami », un modèle ou un allié.

Néanmoins, au vu de la folklorisation des représentations et des métaphores romantiques quelquefois utilisées pour traduire un « amour » du continent, la notion d' « ethnophilie de patrimoine »⁴⁶ me semble plus judicieuse, car elle correspond à « *la valorisation d'une identité culturelle située par le sujet dans un passé révolu et regretté, valorisation subsumée dans une relation de filiation personnelle sans pour autant correspondre à une forme de patriotisme ou de régionalisme* » (Belleau, 2015, p.13). Revenons en donc à quelques-uns des éléments fondateurs d'une fascination

44 Aubert, N., *Le Culte de l'urgence. La société malade du temps*, Flammarion, 2003

45 Ethnophilie culturelle aussi dite vernaculaire, structurelle, constituante ou latente

46 Ethnophilie de patrimoine aussi dite d'héritage

séculaire pour le continent.

1. « Je suis convaincu que le paradis terrestre se trouve là »

C'est en ces termes que Christophe Colomb a décrit la terre qu'il foulait pour la première fois et qui allait devenir l'Amérique Latine. Depuis cette « découverte », le continent est rentré dans l'imaginaire collectif comme une terre « vierge », de « grands espaces » à perte de vue et riche de par sa biodiversité. Vargas Llosa décrit ainsi l'Amazonie comme « *un monde d'exubérance et de forces prodigieuses, où quelqu'un venu de la ville découvrirait la nature à l'état sauvage et pur, le superbe spectacle des grands fleuves impétueux et des forêts vierges, avec des animaux qui semblaient sortis de légendes, des hommes et des femmes à la vie dangereuse, mais suprêmement libres, semblable à celle des protagonistes de romans d'aventures qui avaient fait le bonheur de mon enfance* »⁴⁷. Ces images et ces discours sur les « grands espaces » et le potentiel de liberté et d'évasion qu'ils représentent reviennent dans tous les entretiens, et notamment dans ceux de Grégoire, Lisa et Mathilde :

« J'avais pas envie d'être oppressé. Bon c'est toujours une histoire d'images mais... j'imagine plutôt l'Amérique Latine comme une histoire de grands espaces et une notion d'évasion qui est assez accessible, par rapport à des pays asiatiques... Chine, Japon, Corée... ou les États-Unis, ou le Canada qui ont l'air très très oppressants. Et comme je viens d'une campagne profonde, j'aime bien quand même respirer quoi. » (Grégoire)

« Par exemple tout ce qui est autour de Temuco, j'avais un peu regardé... les grandes étendues, les lacs, c'est vert, il y a des montagnes... j'aime bien les endroits où on se sent tout petit. Tu es tout seul, t'es toi, mais en fait t'es rien... (rires). » (Lisa)

« Enfin, dans les images qu'on voit à chaque fois tu vois une personne et il y a un grand paysage face à elle et il y a pas forcément de villes... des espaces où tu peux te retrouver seul si tu as envie, donc de liberté... Enfin ça convoque tout cet espèce d'horizon de déploiement infini que tu as l'impression d'avoir. » (Mathilde)

Souvent, cet imaginaire qui se développe autour d'horizons infinis et d'une nature luxuriante se mêle à des images fantasmées des cultures précolombiennes et des

⁴⁷ Dictionnaire amoureux de l'Amérique Latine, Article « Amazonie », p.30

vestiges de leur passage. Ce que Vargas Llosa écrit sur les Andes me semble à ce titre révélateur : « *Si je pense aux Andes, les yeux fermés, la première image qui me vient à l'esprit est celle d'un paysage sans âmes et sans hommes : cordillère aux abruptes cimes enneigées, aux abîmes vertigineux, aux vastes solitudes sur lesquelles plane parfois un condor solitaire, profondes vallées [...]. Et la seconde, celle d'un territoire historique, préhispanique, dominé par les ruines de civilisations et de cultures défuntes, dont il faut tenter de reconstruire en imagination les temples, forteresses, chemins, villes et dieux, à partir des restes archéologiques ayant résisté à l'usure du temps* »⁴⁸.

Nous avons donc bien à faire à un imaginaire « naturel » qui se prolonge par des considérations d'ordre historique et archéologique, et qui en vient donc tout naturellement à se doubler d'images fantasmées des cultures précolombiennes.

2. Rêves et fantasmes de civilisations précolombiennes

En ce qui concerne l'attrait pour les cultures précolombiennes, je ne savais pas réellement à quoi m'attendre de la part des étudiants avec qui j'ai pu échanger, mais il s'est avéré que même si les connaissances à proprement parler étaient peu nombreuses, la fascination et l'intérêt étaient presque toujours présents, malgré ou peut-être grâce à l'importante part de mystère que la thématique comportait pour eux. Les entretiens avec Grégoire et Lisa ont permis de mettre à jour une même passion enfantine pour ces mondes antiques. Grégoire raconte : « *Quand j'étais petit, j'aimais vraiment beaucoup ça parce qu'on me présentait ça un peu comme le monde merveilleux, les incas, tous les C'est pas sorcier, c'était un peu un espèce de fantasme* ». Lisa, de façon similaire, affirme : « *Quand j'étais petite, j'ai des souvenirs de quand j'étais vraiment toute petite, j'étais fascinée par les mayas, j'arrêtais pas de dessiner les pyramides [...] J'avais fait un super dessin, j'étais trop fière de moi (rires), en A3 la pyramide comme ça. La jungle autour... j'y avais passé du temps, des mois sur ce dessin ! C'était un peu le fantasme...* » .

Deux autres entretiens témoignent de connaissances plus amples sur le sujet, et

⁴⁸ Dictionnaire amoureux de l'Amérique Latine, Article « Andes », p.39

d'un intérêt vif pour le sujet. Manon l'exprime ainsi : « *Je trouve que c'est super intéressant de voir leur manière de voir le monde, de considérer le calendrier... leurs produits, les cactus hallucinogènes qui sont utilisés... c'est juste incroyable ! Et le Peyotl, le San Pedro... c'est hyper intéressant...* ». Quant à Mathilde, le mystère et l'impossibilité de « renouer » avec ces cultures est en lui même un élément de fascination :

« La culture maya, les cités d'or, effectivement ces grandes cultures... c'est plutôt l'idée de quelque chose qui sera toujours un mystère. Comme si il y avait quelque chose avec lequel on pourra jamais vraiment renouer, mais effectivement c'est des grandes terrasses, les grandes civilisations urbaines, l'idée qu'il y avait une grande administration, même si y'a le côté un peu sacrifice humain tout ça... qu'on véhicule un peu. Mais oui c'est ça, la culture du soleil, de l'or, tout ça ».

Cet imaginaire qui se construit autour des idées d'opulences, de rites, de cérémonies, est également fortement lié aux images fantasmées qu'ont les européens du carnaval et des festivités en Amérique Latine.

3. Le carnaval comme « royaume utopique de l'universalité, de la liberté, de l'égalité et de l'abondance »⁴⁹

Quand je demande à Maxime ce qu'il souhaite voir à tout prix lors de son voyage, la réponse fuse : « *Faire le Carnaval de Rio. En plus, il y a les Brésiliens là à Sciences Po et du coup je pense qu'ils pourront nous accueillir, c'est l'occasion de le faire...* ». Le carnaval et l'image mythifiée qui y est associée évoque beaucoup de choses pour un européen, et notamment pour un Français, au point parfois de laisser croire, peut-être non sans raison, que la fête se trouve au centre de la société latino-américaine. « *Les soirées latinos, la musique et la danse latine accompagnées de leurs fameux latin lovers évoquent la joie de vivre, la sensualité, la sociabilité et ont de plus en plus de succès en Europe* » écrit Dabène (2009, p. 65). De plus, la fête en Amérique Latine, et particulièrement le carnaval, est bien plus qu'un moment de divertissement et de mises entre parenthèses de la vie quotidienne. C'est aussi et avant tout une expression de culture et d'histoire, qui permet la transmission d'un

⁴⁹ La fête selon Bakhtine (1970) : « *une seconde vie du peuple qui pénètre temporairement dans le royaume utopique de l'universalité, de la liberté, de l'égalité et de l'abondance* ».

passé commun de génération en génération. Dans le carnaval, « *le passé est non seulement revécu, mais aussi renouvelé et soumis à une rupture. Particulièrement présent sur le continent latino-américain, il est donc l'articulation dynamique de l'éphémère et de la pérennité* » (Ibid.). Pour un européen, cette mise en scène du passé est source de curiosité, et s'ajoute à cette envie d'expérimenter une légèreté, une joie de vivre, une sensualité qui s'expriment beaucoup plus facilement.

Les carnivals sont fascinants aussi pour leur beauté, dont les photos ne rendent compte que partiellement. Vargas Llosa écrit : « *Le carnaval d'Oruro, en Bolivie, est le plus beau du monde. Non seulement parce que, lors de ces célébrations, on prend du bon temps à danser, jouer, chanter, se déguiser, boire et manger, mais aussi, et surtout, parce qu'on vit comme si le mensonge du bonheur était une vérité. Ce mensonge nous dit que nous sommes tous égaux, libres, prospères et bien dans notre peau, car la vie n'a été faite que pour la jouissance. Voilà ce qu'est le carnaval, à Oruro : un rêve éveillé, le sentiment, quelques jours durant, que la vie est devenue songe et le songe réalité* »⁵⁰. L'opulence est une des caractéristiques fondamentales de ces festivités et une des raisons qui en font un objet de fascination de l'autre côté de l'Atlantique. En Bolivie par exemple, les danseurs urbains de *morenada*⁵¹ élaborent collectivement et individuellement un esthétisme qui est dite « esthétisme de l'opulence »⁵². Au travers de leurs gestes, leurs imposants costumes et leurs ornements somptueux (masques...), ils mettent au centre de leur chorégraphie l'idée de surcharge matérielle et cet art devient un moyen de mettre en scène leur conception de la richesse et des pratiques dévotionnelles. On comprend aisément que ce soit quelque chose qui puisse plaire à un regard européen, en attisant sa curiosité et en le plongeant dans une sorte de rêve exotique d'abondance.

Bien loin de considérations si festives, une analyse du « mythe latino-américain » ne peut faire l'impasse de considérations relatives à des personnages mythifiés tel le Che, qui nous permettra de faire le lien avec des considérations davantage liées à des

50 *Dictionnaire amoureux de l'Amérique Latine*, Article « Oruro », p.495

51 « La morenada est la danse de la dévotion à la Virgen del Socavón. Ses danseurs incarnent le dur travail du mineur, avec des costumes similaires à ceux qu'ils portaient les esclaves originaires d'Afrique amenés en Bolivie pour travailler dans les mines » (Source : Site web de l'agence de voyages « Bolivia Excepción »)

52 Laura Fléty, « Corps, musique et danse : sociétés andines et des basses terres de l'Amérique »

projections utopiques et des projets de société qui fascinent les Français interrogés.

4. Entre mythe(s) et utopie(s) : les « héros révolutionnaires »

Dans la conclusion de son ouvrage sur les Révolutions d'Amérique Latine, Vayssière décrit la révolution comme un « *point de fracture entre le monde ancien et le monde nouveau* » (Vayssière, 1991, p.367), et argue que le désir révolutionnaire se situe à équidistance de deux pôles de l'imaginaire, « *l'un qui renvoie au mythe d'origine propre à chaque société* », l'autre qui se conçoit dans un « *âge d'or renvoyé au bout de l'histoire* », citant ainsi Albert Camus.

Nous traiterons cette partie surtout en nous appuyant sur l'exemple de la figure du « Che ». Une phrase d'Olivier Dabène résume assez bien quelle est l'image de ce mythique personnage aujourd'hui : « *Romantique ou révolutionnaire, c'est par son engagement total que le Che s'est érigé en héros universel et intemporel. La récupération du mythe, commerciale ou politique, semble renforcer son aura. La symbolique l'emporte sur la polémique : au-delà des massacres et pillages qui en ont fait l'histoire, le Che reste l'allégorie des aspirations de justice sociale de l'Amérique Latine* » (Dabène, 2009, p. 36). On connaît l'admiration sans bornes que Sartre vouait au Che⁵³, notamment parce qu'il considérait qu'il représentait l'allégorie parfaite de la fusion de l'intellect et du combat, de la parole et des actes. Deux facettes du personnage en font une figure mythique, charismatique et une icône universelle, il est à la fois figure révolutionnaire et héros romantique. La figure est présente dans la vie politique française, par exemple chez Olivier Besancenot avec « *Che Guevara : une braise qui brûle encore* »⁵⁴. Il est resté un symbole de quête de liberté dans toute l'Amérique Latine⁵⁵ mais aussi en Europe.

Ces quatre thématiques qui auront pu sembler quelque peu hétéroclites tirent leur cohérence interne de ce qu'elles sont sous-tendues par des images assez figées et

53 « *Che Guevara est l'homme le plus complet de notre temps* », Sartre dans une interview publiée dans les années 1970

54 Besancenot, O. et Löwy, M., *Che Guevara : Une braise qui brûle encore*, Éditions 1001 Nuits, 2007

55 En Amérique Latine, la sensibilité guévarienne reste perceptible dans les luttes émancipatrices, notamment dans le Mouvement des sans-terre au Brésil, chez les zapatistes mexicains ou les *Piqueteros* argentins (Source : Dabène)

inscrites dans l'imaginaire collectif sans qu'elles n'impliquent ou ne convoquent d'idéaux personnels, si ce n'est la dernière qui est à la croisée des deux. L'idée, en évoquant « l'utopie », est de voir ce que concrètement les jeunes Français avec qui j'ai pu échanger matérialisent dans ces pays là, les projets, actuels et en mouvement, qui les fascinent et les processus dont ils voudraient éventuellement faire partie, en approfondissant bien évidemment cela dans le dernier chapitre.

C. ... à l'utopie ?

L'utopie est une notion qui condense un imaginaire, qui lui peut être appréhendé via le prisme culturel, politique, du mode de vie... Mais il s'avère néanmoins intéressant de l'employer, au sens des projets portés au sein du continent, de « fantasmes » à caractère politique. Laplantine⁵⁶ interprète cette tension transatlantique, cette fascination ainsi : « *On veut parvenir là bas à réaliser ce qui a échoué mais qu'on avait pensé ici* », dans une forme de nostalgie révolutionnaire et utopique. Il y a quelques décennies, cette dimension était évidente, prépondérante. « *Les années 60 furent exaltantes. L'Amérique Latine se retrouva au centre de l'actualité grâce à la Révolution Cubaine, à la guérilla et aux mythes ou fictions qu'elles suscitèrent. Beaucoup d'Européens, de Nord-Américains, d'Africains et d'Asiatiques voyaient surgir sur notre continent – celui des coups de force militaires et des caudillos – un espoir politique de changement radical, la renaissance de l'utopie socialiste et un nouveau romantisme révolutionnaire* » écrit ainsi Mario Vargas Llosa⁵⁷. Mais qu'en est-il aujourd'hui de ces espoirs et rêves de « révolutions » ? Est-ce encore un facteur déterminant dans le rêve d'Amérique Latine et éventuellement le départ ?

1. Un « laboratoire » au « potentiel politique » fort ?

Si pour les parents de la génération concernée par ce travail de recherche, les espoirs politiques pouvaient réellement être tournés vers l'Amérique Latine, cette fascination semblait à priori moins évidente chez les jeunes dont il est question.

⁵⁶ François Laplantine est un anthropologue français né en 1943, dont les domaines d'études principaux sont l'ethnopsychiatrie (parfois dite ethnopsychanalyse) et le Brésil.

⁵⁷ *Dictionnaire amoureux de l'Amérique Latine*, Avant-propos, p.7

L'Amérique Latine connaît actuellement un certain « revirement à droite »⁵⁸, et plusieurs pays suivent un dogme néo-libéral qui n'inspire plus tellement. Néanmoins, il est ressorti des entretiens menés que l'Amérique Latine représente toujours une terre où il y a « *plus de possibilités d'insurrection* »⁵⁹, un « *réveil des pensées* »⁶⁰ plus important, une « *force sociale* »⁶¹ présente avec bien plus d'acuité qu'en Europe. Alexandre, sans idéaliser le contexte latino américain, s'explique :

« Ils ont expérimenté énormément de choses en matière sociale, en matière environnementale. Il y avait toute une idéologie d'émancipation par rapport à l'Occident qui forcément m'a toujours plu [...] À partir du moment où dans presque tous les pays il y a eu une dictature et un soulèvement contre... il y a forcément eu des tentatives de projets sociaux hyper intéressantes ».

« C'est vrai que tous les endroits que les occidentaux ont de manière générale colonisé à des fins « civilisatrices », au final ça s'est plutôt mal terminé... ou alors le résultat est très moyennement satisfaisant. Et aujourd'hui quand on voit ce qui se passe en Amérique Latine de manière générale, ils ont suivi une espèce de dogme néo-libéral occidental, et ça foire au bout d'un moment... ça foire parce que déjà il y a les problèmes de corruption etc, et il y a pas uniquement ça... de la corruption il y en a ici aussi. C'est un système qui est pas fiable à long terme... on fait plus ou moins du palliatif en Occident je trouve à ce niveau là. Et il y a encore un peu cette colère, cette motivation supplémentaire en Amérique du Sud parce que justement... parce qu'au départ c'est pas... ils l'ont pas choisi d'eux-mêmes la situation économique et politique vraiment. Du coup oui je pense qu'il y a plus de possibilités d'insurrections, de révolutions là-bas qu'ici ».

Camille, sur le retour, livre une vision de son vécu personnel à Valparaíso, au Chili. « *Moi, ce que je vois c'est juste qu'il y a une force sociale qui est dix fois plus présente là-bas qu'ici. Et les gens quand ils veulent se battre pour leurs droits ils se battent pour leurs droits* ». Elle décrit plus en détail l'arrivée récente, au cours de son séjour, d'un nouveau maire dans la ville⁶² :

58 En attestent les nombreux articles tels que « Revers en série pour la gauche en Amérique Latine » (Le Monde, 02-09-2016), « Le reflux des gauches en Amérique du Sud » (Blog du Monde dédié à l'« Amérique Latine », 11-12-2016) ou encore « Pourquoi l'Amérique Latine vire-t-elle à droite ? » (Espaces Latinos, 15-12-2015).

59 Expression employée par Alexandre lors de son entretien

60 Expression employée par Zoé lors de son entretien

61 Expression employée par Camille lors de son entretien

62 Jorge Sharp, pour plus de détails voir l'article « Des mouvements étudiants à la mairie, découvrez celui qui promet un « Valparaíso aux citoyens » », crossworlds.fr, 21-12-2016

« Par exemple à Valparaíso, c'est tout le temps le bordel, et il y a vraiment une prise de conscience ! Et le maire qui ils ont voté, c'est un espèce de... enfin en France on pourrait jamais avoir ça. Il est peut-être communiste un peu sur les bords, mais hormis ça il est surtout l'antithèse du maire qu'ils avaient avant, et il prend en main vraiment toute la société. Du plus bas, du truc le plus classique genre nettoyer les rues et sensibiliser les gens au traitement des déchets, au truc le plus ouf de valoriser les travailleurs sociaux de la ville ».

Au final, elle explique cette effervescence sociale par l'histoire tumultueuse des pays et les nombreuses dictatures qu'a connues l'Amérique Latine : *« Simplement les gens prennent juste en main leur destin. Ils ont été opprimés pendant longtemps, ont eu des dictatures pendant longtemps, et on peut pas comprendre ce que ça fait... un espèce de bouillonnement social en fait, c'est ça que je dirais, pas laboratoire. Je dis ça quand je parle du Chili, c'est vraiment un bouillonnement social, social et politique »*. Il n'est pas forcément aisé de comprendre pourquoi ce « bouillonnement social » attire autant. Cet intérêt marque t-il une recherche de déstabilisation sociale ? Nous nous pencherons sur quelques exemples mentionnés par les étudiants afin de montrer qu'au-delà de la déstabilisation, c'est peut-être bel et bien la recherche de nouveaux modèles qui pousse ces personnes à faire le choix de l'Amérique Latine.

2. Un(des) modèle(s) sociétal(taux) enviable(s) ?

a. Un « laboratoire d'expériences urbaines »

Un des cas les plus connus en ce qui concerne les initiatives et expériences politiques est sans doute le budget participatif de la ville de Porto Alegre, qui a connu un succès planétaire grâce à une médiatisation importante via le Forum social mondial. Au Brésil surtout, d'autres initiatives intéressantes comme le téléphérique urbain, le premier ramassage d'ordures contre ticket et le système de transports de Curitiba⁶³ se sont propagées très rapidement à d'autres continents, puisqu'elles s'inscrivent, au delà de leur caractère innovant, dans une logique de durabilité.

D'autres exemples, moins connus, ont retenu l'attention de deux des étudiantes

⁶³ « Dans les années 70, des urbanistes audacieux lancent à Curitiba, dans le sud du Brésil, un modèle "vert et social" fondé sur des projets à échelle humaine. Ils veulent inventer "une autre manière de vivre ensemble" », extrait de l'article « Curitiba, "une ville faite pour les gens, pas pour les voitures" », Télérama.fr, 20-12-2008

interrogées, et leur cursus universitaire lié à l'urbanisme explique qu'elles aient plus facilement eu accès à ces informations. Mathilde et Juliette, toutes deux intéressées par le Chili, expliquent :

« J'ai découvert que tu as tout un tas de mmm... que l'Amérique Latine c'était une sorte de laboratoire d'expériences urbaines qui était assez inédit... on a eu le budget participatif de Montevideo mais aussi de... ah, je ne me souviens plus, mais enfin bon les budgets participatifs dans les grandes villes. Et tout un tas d'expériences, on a une ville un peu utopique ou les gens se sont dit, bon ben là, c'est le désert mais là, ça va être chez nous. Et en fait du coup c'est devenu une création qui au début était informelle. Pas forcément des favelas, même pas juste à côté d'une grande ville, c'était vraiment rien et ils se sont appropriés le territoire et maintenant c'est une vraie ville, qui a eu ses soucis, mais du coup c'est tout un tas de choses, notamment en termes urbains. Et moi j'ai eu l'impression qu'en termes de participation, le fait qu'il y ait eu des dictatures, qu'il y ait eu peut-être des manières de limiter un peu les libertés d'expression, et ben l'expression s'est un peu reportée sur les démarches d'urbanisme participatif. C'est-à-dire que chez nous, une réunion de PLU, si ça touche pas ta maison tu te sens pas vraiment concerné et tu y vas pas forcément, alors que là-bas c'est, comment dire, une culture vraiment. Je trouvais ça très intéressant, je ne connaissais pas du tout, j'avais pas du tout cette vision là [...] même la vie dans les villes, la qualité des services urbains, la façon dont on a des moyens, des systèmes D pour pallier soit aux inégalités de service public, des raccordements, mais en même temps il y a des choses qui se font par tel moyen et tout... »
(Mathilde)

« Je ne connais pas assez pour dire que c'est un modèle sociétal enviable. En revanche, après avoir étudié quelques exemples en cours, oui je pense que ça forme un laboratoire intéressant, notamment pour la participation qui est une thématique d'urbanisme à laquelle je suis sensible. Mon mémoire porte sur les processus de participation dans la reconstruction suite à l'incendie de 2014 dans les quebradas de Valparaíso. On veut notamment voir le rôle du cadre néolibéral sur ces processus de participation et voir aussi si le changement de mairie change quelque chose sur le traitement de la reconstruction (auparavant la mairie était à droite et à présent le maire est plutôt à tendance communiste). » (Juliette)

Les notions mises en valeur sont, dans les deux entretiens, celles de participation, de solidarité, de communauté, et ce sont des notions que l'on retrouve dans d'autres domaines que nous évoquons à continuation.

b. Écologie, respect de la nature et initiatives communautaires

Les thématiques relatives à l'écologie font réagir tous les enquêtés presque de la même façon, même si elles prennent plus d'importance chez certains qui envisagent de s'impliquer professionnellement dans le développement durable. Pour certains, c'est simplement la présence de terres encore relativement « vierges », de « grands espaces », qui rassure. C'est par exemple le cas d'Alexandre :

« Ouais, l'environnement ouais. De manière générale s'il y a bien un truc qui me tient à cœur, pour lequel je serais capable de me battre plus que pour les mouvements sociaux de l'année dernière par exemple, ce serait ça. Malgré le fait que j'imagine bien qu'on a déjà atteint un point de non retour et que ça va être compliqué quand même de rattraper toutes les conneries qu'on a faites, j'ose encore croire... et c'est aussi pour ça que j'ai envie de partir. Ça me fait du bien quand je bouge et je vois des grands espaces et je me dis c'est bon on a pas encore tout massacré. Il en reste encore un peu, et juste ça... j'ai besoin de ça pour me rassurer ».

Le cas du Costa Rica est cité à de multiples reprises, avec un regard généralement critique, bien loin d'une idéalisation aveugle du « modèle » en lequel il est souvent érigé. Le Costa Rica est en effet régulièrement cité comme pionnier dans de nombreux domaines, qui touchent à l'éducation, la démilitarisation, l'environnement. Lisa, en pleine préparation d'un exposé sur cette thématique, explique :

« Dans l'exposé que je vais faire, je questionne... en gros je dis dis que oui c'est bien parce que l'éducation... c'est un des meilleurs systèmes éducatifs. Ils ont un gros taux d'alphabétisation, peu de chômage, tout ça... et puis la santé c'est cool aussi, parce que tous les soins sont gratuits. Il y a même du tourisme médical... après en économie ils sont... bons, ils font des zones franches et tout ça. Et en écologie ils préservent. Mais par contre il y a toujours des inégalités, et de plus en plus. Les riches deviennent de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres. En économie en fait ils sont super dépendants des États-Unis, et en écologie ben... dès qu'on peut faire de l'argent au final on se préoccupe pas trop de l'écologie. Du coup c'est super intéressant. Ça fait un peu laboratoire là ».

Finalement, ce qui est intéressant dans les entretiens est de constater qu'ils sont plusieurs à relever que même si les politiques publiques ne sont pas forcément très avancées en ce qui concerne le développement durable, mis à part peut-être le cas du Costa Rica, il existe un foisonnement d'initiatives locales, communautaires,

alternatives qui pilotent des projets originaux, et c'est justement cela qui attire de nombreux Français sur le départ. Arthur affirme :

« Je me dis le développement durable c'est pas forcément un truc qui est hyper développé là-bas, enfin sauf sous le prisme comme je te disais... au gré de mes recherches j'ai découvert plein de petites ONG, de petits trucs qui faisaient des... vachement d'initiatives de voisinage, communautaires, du style réappropriation... typiquement au Chili j'ai trouvé plein d'associations où ils font de la réappropriation d'espaces publics. Par exemple avec du recyclage de... une asso à Valparaíso où ils recyclent du verre et ils font des mosaïques dans des rues, sur des escaliers dans la ville pour... à la fois ça implique que les gens se réapproprient un peu leur ville, en même temps tu sensibilises avec le recyclage, ça implique plein de trucs. Mais du coup, niveau politiques publiques c'est vachement moins développé que typiquement les pays scandinaves quoi. Au début ça me faisait un peu peur de pas trouver, je me disais que c'était un peu paradoxal d'aller faire un stage dans le développement durable dans un pays où c'était pas forcément hyper développé. Et en fait je me suis rendu compte qu'au final, au contraire ça apporte un petit plus. De me dire que justement s'il y a peu de choses qui se font, c'est peut être un peu pédant mais apporter un peu une pierre à l'édifice tu vois, travailler sur des trucs qui fassent vraiment bouger les choses... ».

c. Les mouvements sociaux... qui « inspirent l'Europe pour son propre renouvellement »⁶⁴ ?

Le continent latino américain est perçu comme une terre d'expérimentations, de mises en œuvre de politiques publiques novatrices, en particulier sur le plan social et environnemental, ce que nous avons déjà entrevu. Ce sont des pays bien souvent en pleine effervescence, qui peuvent potentiellement se présenter comme une source d'inspiration pour une Europe qui cherche les clés de son renouvellement. Ce sont notamment les manifestations et mouvements sociaux en tous genres qui impressionnent, puisque les exemples du Brésil et du Chili en 2013 témoignent de la capacité de la population à faire entendre des revendications de façon forte même si ce sont des pays démocratiques et non des régimes autoritaires comme cela était le cas pour le « printemps arabe » (Couffignal, 2013, p.12).

Pour cette raison, l'Amérique Latine attire, puisque comme l'écrit Georges

64 Georges Couffignal, *La Nouvelle Amérique Latine. Laboratoire politique de l'Occident*, 2013

Couffignal⁶⁵, « *ces pays sont perçus comme des terres du possible, de l'expérimentation, comme des espaces d'ouverture, quand tant d'autres dans le monde se ferment* » (Couffignal, 2013, p.12). Il souligne l'ampleur des exploits accomplis outre atlantique : « *En moins de trois décennies, ils sont passés d'économies fermées à des économies mondialisées, de l'autoritarisme à la démocratie, de la dépendance à l'autonomie, de la passivité à la créativité* ». L'Amérique Latine se présente comme une source d'inspiration majeure, que ce soit au travers de l'exemple de la « *démocratie participative* » brésilienne, des « *transferts monétaires conditionnels* » ou encore du multiculturalisme et de la « *démocratie consociative* »⁶⁶ qui caractérise la Bolivie aujourd'hui.

Les problématiques auxquelles font face le continent sont certes très différentes des nôtres, mais ce qui attise très souvent la curiosité des européens, c'est l'originalité des solutions apportées, quel que soit le problème à l'origine. C'est, comme nous l'écrivions plus haut, ce potentiel politique fort, cette volonté d'œuvrer dans une logique de changement. Le cas de Manon est particulier puisqu'elle connaît certaines des problématiques latino-américaines de près pour les avoir vécues, mais son intérêt poussé pour le « 68 mexicain » reste révélateur de façon plus générale d'une curiosité présente dans tous les entretiens d'en savoir plus sur ces mouvements sociaux, leur cause, déclenchement et déroulement. Les premiers mots que Manon cite en entretien pour parler d'Amérique Latine sont liés à la vision très politisée qu'elle en a : « *mouvements sociaux, droits de l'Homme, étudiants, 68* » égrène t-elle. Elle explicite cela :

« Les droits étudiants, c'est depuis... en 68 Tlatelolco à la base ça a été ça. En Argentine pareil la Noche de los Lapices, c'était les étudiants. Il y a un film sur ça, et je sais pas si tu connais la musique de Mercedes Sosa, Que vivan los estudiantes. En gros elle le dit, les étudiants en Amérique Latine, c'est une institution presque. C'est eux qui lancent les mouvements sociaux, c'est eux qui œuvrent le plus pour le changement... ».

65 Georges Couffignal est un professeur émérite de science politique, qui enseigne à la Sorbonne et dont les champs de recherche sont les systèmes politiques d'Amérique latine (institutions, partis et forces politiques, transformations des États) ainsi que l'Amérique latine dans l'ordre international (Source : Site web de l'IHEAL)

66 Aussi appelé consociativisme ou sociocratie, c'est un régime qui parvient à répartir le pouvoir en dépassant les clivages religieux, linguistiques, ethniques (dans le cas de la Bolivie, on se réfère surtout à la présence de nombreuses ethnies)

On comprend ainsi que la conflictualité en Amérique Latine est inspirante face à l'affaiblissement du militantisme en Occident, ou du moins de celui qui suppose une participation intensive et une forte intériorisation des valeurs collectives, comme le souligne J. Ion dans *La fin des militants ?* (1997). Il décrit en effet le renouvellement de la manière de militer dû au processus d'individualisation : mobilisation ponctuelle, objectifs limités, refus des formes d'organisation traditionnelles, refus d'un engagement total et donc « mise à disposition de soi résiliable ». Ce passage du « militant affilié » au « bénévole affranchi » traduit une crise des identités collectives, et peut expliquer pourquoi l'Amérique Latine apparaît alors comme un espoir pour un Occident en perte de repères.

d. Les terres du possible... les femmes latino américaines sur la scène politique

Bien loin de l'image du latino « macho » que l'on pourrait croire prépondérante en Europe, les étudiants avec qui j'ai échangé semblent au contraire retenir l'image d'une résistance féminine face à lui et à la valoriser franchement. L'accent est même mis sur le fait qu'il semble y avoir plus de femmes en politique qu'en France ou même en Europe, et la présence de femmes sur la scène politique est un élément essentiel de lutte contre le machisme. La participation des femmes en politique est croissante en Amérique Latine depuis 1991 et le début des quotas en Argentine, idée adoptée en 1996 par le Costa Rica et le Paraguay, en 1997 par la Bolivie, le Brésil, l'Équateur, le Mexique, le Panama, le Pérou, la République Dominicaine et le Venezuela, et en 2000 par l'Uruguay. Ces lois ont permis une certaine intégration des femmes à la sphère politique, et les présidences de Cristina Fernández de Kirchner en Argentine ou celle de Michelle Bachelet au Chili (également élue présidente de l'UNASUR) ne passent pas inaperçues en Europe. Dabène s'enthousiasme de ce phénomène : « Ces élections n'ont pas encore permis d'éradiquer le machisme, mais elles marquent probablement le début d'une nouvelle ère où la femme, ayant enfin accès au pouvoir, pourra commencer à se défendre contre la domination masculine » (Dabène, 2009, p.58).

Grégoire et Mathilde, au moment d'évoquer les thématiques à caractère plus

politique, ont mis l'accent sur cet aspect, en l'étendant de façon plus générale à des « *projets de société* » non conventionnels ou au président « *qui vient d'une ethnie indigène* »⁶⁷ et qui semble être l'allégorie d'un « *petit* » qui est parvenu à se hisser au pouvoir :

« Enfin par exemple la place des femmes en politique, même si c'est souvent des femmes de présidents qui se présentent, j'ai l'impression que y'a plus de place pour les femmes dans la politique dans ces pays là. Et aussi... laboratoire je sais pas, mais y'a une alternance qui est assez intéressante, et toutes les tentatives aussi... enfin je connais plus le cas brésilien... tout ce qui est tentatives avec Kubitschek, les projets dans les années 60 avec Brasilia, ville nouvelle... je trouvais ça vraiment intéressant de tenter de faire des projets de société. » (Grégoire)

« Après moi ce qui m'a marquée c'est que tu as quand même deux femmes au pouvoir [...] et tu as aussi le président qui vient d'un ethnie indigène... tu as quand même l'idée qu'il y a des gens au pouvoir, qui arrivent au pouvoir. Alors que nous ça c'est encore jamais fait alors que pourtant ça fait un siècle que... pourquoi eux ils y sont arrivés? Est-ce qu'il n'y a pas une inégalité ? Ils sont plus ouverts mais ils ont aussi les moyens parce que nous... pourquoi on a pas beaucoup de femmes en politiques? Peut-être parce qu'elles n'ont pas l'envie de l'accès... ça m'interpelle, c'est peut-être des pays... on a peut-être quelques femmes en politique mais spontanément celles qui me viennent ce sont celles d'Amérique Latine. » (Mathilde)

Entre mythes et utopies, c'est au final une fascination qui se situe au carrefour de plusieurs temporalités, un entrelacement évoqué par Vargas Llosa en ces termes : « *Il y a plusieurs raisons pour qu'un Espagnol visite le Mexique, le Pérou, le Paraguay ou n'importe quel coin de ce vaste territoire appelé Nouveau Monde – qui, en réalité, est des plus anciens – et la principale est sans doute que, ici, l'histoire n'est pas figée dans les livres des historiens, mais vivante, mêlant toutes ses époques comme dans un kaléidoscope, se faisant sous nos yeux dans toute sa splendeur, mais aussi sa violence et sa misère. Dans les forêts d'Amérique centrale et du Sud, il y a des hommes qui vivent encore comme nos ancêtres les plus lointains : redoutant le tonnerre et les éclairs, adorant l'arbre et le fleuve et, allant à moitié nus dans des bois que n'a pas encore foulés la modernité dévastatrice. Cependant, à faible distance de ce monde magique et élémentaire à l'aube de l'humanité, grouillent et s'agitent de gigantesques métropoles comme São Paulo, Mexico et Buenos Aires.*

⁶⁷ Allusion à Evo Morales : président de l'État plurinational de Bolivie depuis 2006, le premier à être élu en s'affirmant ouvertement d'ascendance amérindienne

Entre l'âge de pierre et la postmodernité représentés par ces extrêmes, on trouve aussi, défiant le temps, les grandes civilisations précolombiennes qui ont émerveillé les colonisateurs »⁶⁸.

Ainsi, si les « importations » d'Amérique Latine se limitaient autrefois bien souvent au champ culturel (littérature, musique), c'est désormais à une échelle bien plus grande qu'il faut penser la fascination des jeunes d'aujourd'hui pour le continent. Loin de n'être qu'un modèle culturel folklorisé, l'Amérique Latine apparaît comme une forme de « laboratoire politique » pour l'Occident, même si l'emploi de ce terme a pu gêner certaines des personnes interrogées.

D. Entre clichés et confrontation à la réalité

1. Un néo exotisme ?

« On ne peut comprendre l'Amérique Latine sans sortir d'elle et l'observer avec recul, en tenant compte aussi des mythes et des stéréotypes élaborés sur elle à l'étranger ; cette dimension mythique est, en effet, inséparable de la réalité historique d'une communauté, sans compter que l'Amérique Latine a fait siens beaucoup de ces mythes et stéréotypes en les assimilant ; au point de vouloir être ce que, pour des raisons idéologiques ou folkloriques, beaucoup d'Européens et de Nord-Américains disaient qu'elle était et voulaient qu'elle fût, à commencer par le chroniqueur colonial León Pinelo qui « démontra » que le paradis terrestre se trouve en Amazonie »⁶⁹ écrit Vargas Llosa et il est certain que très souvent, les premiers mots des entretiens donnent à voir une image de carte postale du continent, une image bel et bien « cliché ». C'est notamment le cas des entretiens d'Hélène et de Lisa, qui commencent leur description imagée du continent en ces termes :

« D'une manière générale quand je pense à l'Amérique Latine, il me vient directement le mot couleur, c'est exactement ça, j'imagine de grandes étendues arides et des villes aux mille couleurs. Dans mon esprit, les gens ont le soleil dans le cœur, ils ne sont que gaieté et sympathie ! » (Hélène)

68 *Dictionnaire amoureux de l'Amérique Latine*, Article « Espagnol », p.291

69 *Dictionnaire amoureux de l'Amérique Latine*, Avant-propos, p.15

« Vivant, coloré, euh... passionné en fait, plus dans la démonstration, des sentiments forts... je vois des teintes chaudes, rouge, orange, jaune... et puis vaste, parce qu'en fait c'est pas du tout les mêmes échelles que chez nous. C'est immense! Et puis sinon chantant, musical » (Lisa)

Ces quelques mots tendent à nous faire penser que l'appel de l'Amérique Latine s'insère très naturellement dans le domaine dit de « l'exotisme ». Ce terme, selon les explications d'Anaïs Fléchet dans son article « *L'exotisme comme objet d'histoire* », vient du grec *exōticos* et signifie ce qui est étranger ou extérieur au sujet. C'est un terme qui émerge dans le contexte de la découverte de l'Amérique et des grandes expéditions maritimes occidentales. D'abord utilisé pour qualifier les productions du sol étranger, il s'est progressivement étendu aux mœurs, aux objets d'art... « *L'exotique éveille alors tous les sens : la vue avec les décors ou les paysages exotiques, le goût avec les mets exotiques ; l'adjectif renvoyant à un étranger lointain, le plus souvent en provenance de régions chaudes et peu connues* » (Fléchet, 2008, p.19). C'est au XIXe siècle qu'apparaît la notion d'exotisme, qui peut signifier « ce qui est exotique » ou « le goût pour ce qui est exotique », et c'est là que le terme prend parfois une connotation négative, en devenant synonyme d'artificialité, de tromperie. C'est un mot fortement critiqué dans les années 1970 par les guides touristiques (type Lonely Planet et Routard), qui engagent les lecteurs à une « vraie » rencontre avec les habitants, avec un accent mis sur la notion d'« authenticité ».

Le latino-américanisme est-il exotisme ? Dans les écrits de Belleau, l'exotisme est réduit à un « *constructivisme identitaire* », à une « *altérité instrumentalisée pour produire du soi* » (Belleau, 2015, p.34). Selon lui, l'exotisme serait alors une mise en spectacle de l'altérité, et pas une valorisation ontologique. Au vu des clichés que nous avons mis en évidence, il est tentant de réduire la fascination des enquêtés à un exotisme méconnaissant la réalité latino-américaine et cherchant avant tout à travailler leurs propres traits identitaires face à l'altérité.

Néanmoins, un des cas les plus connus d'exotisme nous pousse à repenser le latino-américanisme. L'orientalisme⁷⁰, fascination qui a touché avec force la France,

70 Dénomination datant de 1826

et a culminé à l'époque romantique, s'est matérialisé dans un ensemble d'œuvres poétiques, picturales et littéraires. Il fut défini par Edward Saïd comme une pratique scientifique, un rapport de domination politique et une rêverie exotique (Fléchet, 2008, p.26). Si nous pouvions envisager originellement le latino-américanisme comme un nouvel orientalisme, il apparaît alors rapidement que cette notion n'est que partiellement satisfaisante. En effet, la distance critique aux clichés, et la typique gêne à l'idée d'être perçu comme un européen « condescendant », signalés dans la grande majorité des entretiens, nous poussent à reconsidérer cette fascination.

2. Une prise de distance avec les idées reçues

a. Un regard auto-critique sur le « rêve latino-américain »

Très rapidement après avoir égrené des images considérées par les étudiants eux-mêmes comme « clichés » (« soleil », « passion », etc.), de façon quasi unanime les jeunes citent un ou des terme(s) à caractère plus « social » ou « politique » au sens où faisant référence à des difficultés que traverse le continent⁷¹. Il y a toujours une volonté affichée de s'écarter d'une vision trop idéalisée ou stéréotypée, notamment à la suite de lectures comme c'est le cas d'Alexandre :

« On avait dû lire un bouquin en début d'année avec un prof, c'était Idées reçues sur l'Amérique Latine, et en fait c'est pour ça... l'impression que c'est un grand ensemble plus ou moins homogène bon euh... tu te rends compte quand tu lis le bouquin que faut vraiment s'y plonger pour découvrir que c'est pas juste un grand ensemble de gens qui parlent espagnol. Sur un territoire aussi grand, il y a forcément des différences, ils ont pas la même histoire, pas la même mentalité... ».

Manon porte quant à elle un regard critique spécifiquement sur les images vendues au monde par les agences de marketing urbain précédemment évoquées⁷² :

« Ah mais oui [les images], ça vend du rêve quand même. Les vidéos ça vend du rêve. Après ils te montrent bien les Mazatecos, tu sais les femmes super bien habillées avec les couleurs partout... c'est magnifique hein, mais c'est une vision du Mexique parmi mille autres. Oui, ça doit parler aux profanes c'est sûr, mais... les gens qui ont jamais été, ouais ça leur parle. « La

71 Pour la liste des mots donnés par les personnes interrogés, voir l'annexe numéro 3

72 ChileTravel, VisitPeru, mentionnées Chapitre I Partie D) Paragraphe 2

richesse culturelle de ces pays », wow... après pour des gens qui y sont déjà allés, qui ont déjà une conscience et savent plus ou moins la réalité du pays, c'est beau, c'est intéressant, c'est cool mais pas super représentatif du pays. Mais clairement dans leurs vidéos, moi je m'amuse à les regarder, ils te montrent ben... les différentes régions du Mexique, avec les baleines à Puerto Vallarta, les indiens avec tous leurs rites et tout... après les indiens ils le font ça, c'est pas faux. Mais ça reste une vitrine du pays ».

Nous voilà donc face à une Amérique Latine qui, peut-être plus encore que d'autres continents, est difficile à objectiver en dénonçant tous les clichés qui lui sont associés. La conclusion de l'ouvrage d'Olivier Dabène sur les idées reçues s'attache à présenter le continent comme une « *palette d'infinies nuances* ». Il conclut : « *On peut ne voir dans les grandes villes latino-américaines que des enfants hébétés par les vapeurs d'alcool dormant dans la rue, ou des demeures luxueuses protégées par des barbelés et des agents de sécurité privés. On peut ne voir dans la politique que des personnages corrompus monopolisant les positions de pouvoir ou que des mouvements sociaux réinventant l'après-capitalisme. On peut n'écouter dans les rues que du tango, de la samba et de la salsa, etc. Cependant, un œil averti saura voir que l'Amérique Latine est toute dans la nuance, la diversité et le métissage* » (Dabène, 2009, p.118).

b. La gêne « d'être européen »

Sans nous étendre très longtemps sur cette idée, il paraît néanmoins essentiel de souligner que la plupart des étudiants interrogés expriment eux-mêmes une gêne à l'idée d'être perçus comme des européens voulant « apporter leur pierre à l'édifice » là-bas alors qu'ils n'estiment eux-mêmes pas avoir cette légitimité. Ceci tend à nous éloigner d'une analyse en termes exotiques, pour nous rapprocher du concept d'ethnophilie que nous examinerons à continuation.

Par exemple, Céline affirme qu'elle porte beaucoup d'intérêt au continent parce qu'elle imagine et conçoit une « *économie intelligente à construire* », et voit son voyage comme quelque chose d'intéressant en ce sens, mais elle poursuit en décrivant sa gêne à l'idée d'être vue comme quelqu'un cherchant à « *apporter quelque chose en tant qu'occidentale* ».

3. Au-delà des clichés, réhabiliter l'ethnophilie

Le concept d'ethnophilie se présente réellement comme un moyen de sortir de cette impasse qui consiste à se demander si la fascination pour l'Amérique Latine répond aux schémas de l'exotisme. Le terme d'exotisme manque au final d'opérativité puisqu'il peut désigner, comme l'explicite Belleau, une chose et son contraire : le mépris pour une différence culturelle ou bien une valorisation et une identification à l'altérité, à la différence.

La notion d'orientalisme a quant à elle réellement pris une connotation négative avec Said, comme le signale Belleau : elle est ainsi devenue progressivement « *le signalement des stéréotypes, de la collaboration active des savants et des artistes au projet impérial, de l'arme intellectuelle du pouvoir* » (Belleau, 2015, p. 39).

Pour cette raison, et parce que cette recherche s'intéresse surtout à des histoires personnelles, des complexités et des contradictions dans la fascination, il nous semble judicieux de privilégier la notion d'ethnophilie, notamment pour le recours que beaucoup ont à la métaphore du discours amoureux, du coup de foudre amoureux. C'est notamment le cas de ceux qui sont « de retour » et éprouvent vraiment, comme c'est le cas de Camille, un « amour-passion » pour le continent, ce que nous explorerons dans un dernier temps.

Cet examen détaillé de l'imaginaire collectif français nous donne bel et bien à voir une Amérique Latine mythifiée. Même si ce n'est pas toujours le cas, elle est très souvent perçue dans une opposition avec l'Occident, dans l'optique de faire l'éloge d'une société conçue comme moins rationnelle, moins urbanisée, moins prisonnière de carcans en tous genres. Entre mythe(s) et utopie(s), le continent est perçu comme un paradis perdu dans lequel sont matérialisées des aspirations qui sont considérées comme impossibles à concrétiser en Europe.

Entre clichés et confrontation à la réalité, néo-exotisme et ethnophilie, le rêve latino américain se dessine comme complexe, multiforme, posant question aux

jeunes eux-mêmes qui ne savent parfois pas quelle position adopter face à une altérité fascinante mais souvent folklorisée et mythifiée.

L'objectif de la dernière partie est de prolonger cette étude de la fascination pour le modèle latinotaméricain décrit, mais en axant l'étude davantage sur l'intimité, le spirituel, et des considérations à caractère davantage identitaire.

Chapitre III. LA QUÊTE IDENTITAIRE DES JEUNES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE LATINE

« Les pays ne sont que ce qu'il est. Ils varient avec ceux qui les parcourent. »
André Suarès⁷³

Le départ en Amérique Latine serait-il seulement un fait social lié à notre époque ou bien aussi et surtout une expérience individuelle de l'ordre de la sensation ? Après nous être arrêtés sur l'aspect plus « social », il est temps de faire une place aux rêves individuels, aux profils identitaires de ceux qui partent et à ce qu'ils projettent en Amérique Latine. En partant en voyage, tout être emporte aussi avec lui ses rêves et ses raisons, ce sont même symboliquement les premiers bagages qu'il emporte d'après Jean-Didier Urbain dans son article « Pourquoi voyageons-nous ? ». Il est important d'intégrer à l'analyse une étude des identités, des quêtes personnelles mais aussi l'avis de ceux de retour en France, afin de comprendre, entre autres, les situations qui conduisent au départ. Selon Marcela Castro Garrido, dans son mémoire sur l'imaginaire des Français partis au Chili, en partant dans un pays considéré comme moins développé, les Français sont à la recherche d'un repos dans leur vie épuisante mais aussi d'une nouvelle expérience pour enrichir leur quotidien. On pourrait même faire l'hypothèse que c'est une quête dont le sens est plus profond encore. Les mots de Zoé sont à ce titre très évocateurs :

« Je sens que là-bas il y a vraiment quelque chose qui peut m'être apporté. Mon complément est là-bas quoi, je sais où je dois aller pour me trouver vraiment. Je le vois vraiment comme un objectif, une quête et un point de départ aussi. C'est un objectif et un point de départ en même temps. C'est ça qui rend le truc magique et vraiment riche quoi... ».

A. Les traits identitaires des latino-américanistes

Il est sûrement vain de tenter de faire un profil sociologique type de « celui qui part en Amérique Latine », d'autant qu'il serait très facile de glisser vers une image caricaturale. D'un autre côté, il est important de ne pas entrer dans l'impasse de

⁷³ Poète et écrivain français (1868-1948)

prendre ces gens en dehors de leur contexte, de leur origine sociale, il est donc nécessaire d'en revenir à des considérations sur leurs profils en eux-mêmes. Dans un premier temps, on peut revenir sur leur relation au « politique » et leurs traits identitaires de façon globale, avant d'évoquer leur rapport à « l'aventure » qui en dit long sur eux.

1. L'Amérique Latine, une promesse d'épanouissement pour des « révolutionnaires » au mode de vie alternatif ?

Sur les profils sociologiques à proprement parler des étudiants interrogés, mes questions n'ont pas forcément permis de faire émerger des conclusions exploitables. Derrière ce titre quelque peu provocateur, il paraît sincèrement difficile de typologiser les gens et de les faire rentrer dans des catégories. Certains sont vegans, pas tous, la plupart se disent écologistes mais avec visiblement des degrés d'implications dans le discours variables, ils ont des aspirations de vie différentes et surtout proviennent de milieux sociaux distincts. Ce n'est bien évidemment pas une question qui a été posée en tant que telle, mais il est apparu au détour des entretiens que certains étaient boursiers, et donc que l'aspect financier avait réellement été un élément important dans le choix de destination, tandis que d'autres, ayant grandi dans un milieu plutôt aisé, avaient déjà eu l'occasion de voyager beaucoup. Alexandre était apparu un peu comme l'archétype de l'étudiant à la recherche d'un mode de vie alternatif et d'un voyage différent. Son mode de vie, son véganisme et sa lecture du moment, une biographie du Che, apparaissait alors comme évocateurs d'un profil « typique » de « latino-américaniste » français.

Sur la « politisation » des jeunes en question, un aspect qui m'intéressait particulièrement, aucun ne s'est vraiment présenté de lui-même comme très engagé, tous semblaient tenir à peu près ce discours de « je suis de gauche mais pas militant fervent ». Les profils étaient légèrement variables, mais globalement les thématiques politiques n'ont pas fait réagir outre mesure au cours des entretiens, comme nous pouvons le voir avec Lisa et Juliette :

« Je suis pas... enfin j'ai des idées politiques, mais je suis pas engagée, enfin revendiquée,

même en France... par exemple les mobilisations l'année dernière, j'y ai participé une fois sur quatre mois... J'appuie ou je n'appuie pas, c'est à dire que j'ai mes idées, mais je ne les revendique pas dans les mobilisations. » (Lisa)

« Je ne suis pas sûre que mes sensibilités politiques... je vote à gauche mais je ne suis pas non plus une fervente militante politique et j'ai déjà probablement voté pour 4 ou 5 partis de gauche différents... je ne suis pas sûre qu'elles aient jouées un rôle important... Mais je me souviens tout de même avoir étudié différents textes d'Isabelle Allende en cours d'espagnol, proposés par ma prof qui avait vécu le coup d'État au Chili. Je connaissais donc un minimum le contexte mais pas de manière très approfondie... Par contre, avec ma binôme, bien plus sensibilisée que moi à cette cause puisqu'elle même est Chilienne, je commence à creuser un peu cet aspect qui me semble encore bien complexe, entre dictature fasciste, socialisme fort et néolibéralisme... » (Juliette)

Alors que l'on a tendance à croire que les étudiants en partance pour l'Amérique Latine présentent une nette tendance politique de « gauche révolutionnaire », il semble que cette conclusion ne puisse pas être tirée de l'échantillon en question. À cette question, Anna répond qu'elle ne se considère pas comme révolutionnaire, ni même vraiment comme à gauche selon ses propres termes, même si ses idées sont « plus orientées à gauche ».

L'apport de Vayssière est éclairant, au sens où il aborde la révolution sous le prisme culturel et affirme que « *l'engagement révolutionnaire ne relève pas seulement du politique* » (1991, p.289). Il poursuit en soulignant que cet engagement « *présuppose aussi chez les militants des motivations personnelles plus ou moins conscientes — croyances intimes relatives au futur; rêves, émotions refoulées —, masquées par les mots du discours politique. L'espérance révolutionnaire peut parfois occulter chez certains individus le refus d'une destinée triviale, par le moyen de l'idéalisation et de la sublimation de la réalité, maquillée à travers le prisme déformant de la foi.* » Ainsi, même si les discours des uns et des autres ne sont pas particulièrement « politisés » au sens premier, il n'en reste pas moins que tous sont imprégnés de rêves, d'émotions et d'espérances (entre autres politiques), même si leurs manifestations peuvent être discrètes.

2. L'Amérique Latine, une terre d'aventures pour héros Occidentaux ?

Nombreux sont ceux qui ont en tête une image du Che comme un aventurier romantique qui parcourt le continent latino sur sa motocyclette, et le film *Carnets de voyage*⁷⁴ y est pour beaucoup. Cela attise bien évidemment les rêves d'aventure des jeunes (et moins jeunes) depuis des générations. Serait-ce alors un trait identitaire commun à tous les jeunes rêvant d'Amérique Latine ? C'est en tous cas un élément que plusieurs ont évoqué, dont Arthur :

« Bon le petit côté aventurier... bon pour être honnête, un des trucs que j'aimerais bien dans ma 3A c'est me mettre un peu en danger, sortir un peu du confort, j'en ai vraiment un peu marre... et du coup l'idée du baroude... [...] En plus récemment, je sais pas si tu connais Sylvain Tesson... et j'ai lu son bouquin qui s'appelle Le petit traité sur l'immensité du monde, où il parle du baroude... enfin c'est le concept de wander il appelle ça, un terme allemand qui veut vraiment dire ça, c'est le retour au nomadisme, pas se poser de questions, pas vraiment savoir ce dont demain sera fait. Et ça ça m'attire un peu... [...] Et puis en plus j'ai trop envie de changer mon... mon mode de pensée là-bas. Je me dis que les notions de distance et de temps euh... enfin en gros si je te dis un peu le projet que j'ai c'est après le stage au Costa Rica de descendre, enfin si j'ai mon stage au Chili ce qui serait trop cool, de descendre jusqu'au Chili en bus et de voyager... J'ai trop envie d'aller à Cuba aussi ! ».

C'est « un petit côté aventurier » qu'ils aiment à évoquer, à mettre en avant parfois, mais qui généralement une fois là-bas se trouve effectivement être présent. Le récit de Manon en témoigne :

« Parce que moi ce que j'ai fait en Amérique Latine, c'est que j'ai pris mon petit sac à dos et puis je prenais des bus, je campais dans des endroits, je restais un peu plus ou je repartais. Et puis tu sais tu vas dans des campings et puis t'as des hippies boliviens, des hippies mexicains... et du coup c'est des manières de voir et de penser le monde totalement différentes. Et ça c'est super enrichissant ».

Même si des conclusions assez générales peuvent être tirées sur les profils des personnes interrogées (familles voyageuses, « ouvertes », suivant souvent des modèles un peu alternatifs), il ne faut pas négliger la part d'intime et de « bagage personnel » de chacun. Ils ont peut-être des profils similaires, mais ont pu sur

74 Titre original : *Diarios de motocicleta*, réalisé par Walter Salles, sorti en 2004

certaines thématiques apporter des réponses bien différentes, ce qui aurait pu nous conduire à réaliser une sorte de typologie. Nous avons choisi de nous concentrer cependant davantage sur le groupe en tant qu'échantillon représentatif d'une génération qui apparaît comme « avide d'Amérique Latine ».

3. L'Amérique Latine comme *Voyage de la génération Y* et miroir de notre époque

Entre rêve romantisé et nostalgique d'un passé révolu et projections politiques ambitieuses, l'Amérique Latine apparaît donc comme le miroir de notre époque. En partie intemporelle, la fascination pour le continent prend également sens dans le contexte actuel et dans le contexte de chacune des trajectoires des personnes interrogées. Pour comprendre ces flux à destination de l'Amérique Latine, « touristiques » ou « voyageurs » dirons nous, il est donc nécessaire, et nous l'avons déjà partiellement entrepris, « *d'identifier les modèles de représentation et les structures de l'imaginaire qui, selon les mentalités et les sensibilités d'époque, informent et guident les pratiques* » (Urbain, 2012). Cette démarche relève selon ses dires de ce que l'on appelait autrefois la « psychologie générale » et qui peut être appliquée à l'anthropologie du tourisme. Les modèles et les imaginaires qui sous-tendent le schème de pensée des jeunes en question sont directement à l'origine des phénomènes de mobilité et des choix de destination. Ces modèles, variables en fonction des contextes historiques et des changements de paradigmes et de vision du monde (directement liés à la psychologie), vont générer puis orienter les rêves de tout un chacun et provoquer, en l'occurrence, cet « appel de l'Amérique Latine ».

Il est intéressant de repenser comparativement les modèles de voyage ou de tourisme plébiscités dans les dernières décennies. Si l'on partait majoritairement en tant que « *petit bourgeois émancipé de jadis adhérent du Touring Club de France* » (Urbain, 2012) dans les années 20, puis en « *citadin en mal de grand air, employé et ouvrier récompensés* » à la fin des années 30, ensuite grâce aux « *congés payés des trente glorieuses au cœur des années 1960* » et qu'on était enfin un « *routard rebelle des années 1970* », c'est bien que chaque génération, chaque classe d'âge ou chaque classe sociale apporte sa vision du monde et du voyage, nourrie de désirs, de modèles

de comportements et d'un imaginaire foisonnant. *Serions-nous donc LA génération « aventure en Amérique Latine » ?*

B. Crise identitaire et recherche exotique

Si les personnes enquêtées ne partagent pas forcément un corpus si important de traits identitaires communs, un élément qui semble davantage caractéristique du panel, et peut-être de la génération, est celui d'une forme de crise identitaire. Cette crise peut sans doute être en partie reliée à un important processus d'individuation, qui a des effets ambivalents. S'il est en partie positif, car se traduisant par l'affranchissement par rapport à des tutelles traditionnelles⁷⁵, il génère aussi ce qu'Ehrenberg qualifie d'une « *fatigue liée à une épuisante quête de soi* »⁷⁶ et c'est pour cette raison que certains semblent projeter beaucoup d'espoirs sur l'Amérique Latine en tant que lieu lointain, distinct (...) pour se trouver.

1. Latino américanisme et soif d'absolu

« *Je réponds ordinairement à ceux qui me demandent la raison de mes voyages : que je sais bien ce que je fais, mais non pas ce que je cherche* »⁷⁷ écrivait Montaigne, et Miguel de Unamuno⁷⁸, dans le même ordre d'idée, proclamait : « *On ne voyage pas pour chercher son destin mais pour fuir l'endroit d'où l'on est parti* ». C'est bien la thématique de la fuite qu'il convient désormais d'aborder.

a. Fuite et recherche d'un autre espace temps

« *Le voyageur désire un réaménagement radical de son rapport au monde, avec toute la résonance symbolique et initiatique d'une telle aspiration* ». Ce que souligne ici Christin, c'est que le voyage n'est bien évidemment pas un simple changement de décor. Dans une certaine mesure, le voyageur naît aussi avec le monde qu'il parcourt ; il est comme « *accouché par son périple* ». Une citation de Pierre Masson

75 C'est le processus de « désaffiliation positive » décrite par F. De Singly dans *Les uns avec les autres* (2003)

76 Ehrenberg, A., *Le Culte de la Performance*, 1991

77 Montaigne, *Essais*, 1595

78 Poète, romancier, dramaturge, critique littéraire et philosophe espagnol appartenant à la « Generación del 98 » (1864-1936)

semble ici particulièrement pertinente : « *Le voyage est d'abord un abandon, une séparation, d'avec une personne, une société, une forme de vie, ou d'avec soi-même. Si partir revient à mourir, ne serait-ce qu'un peu, c'est surtout mourir pour ceux qui restent, c'est leur abandonner sa chrysalide, cette dépouille qu'on a été autrefois et dans laquelle on ne veut plus se reconnaître, du moins provisoirement* »⁷⁹. L'imaginaire voyageur semble ainsi très fortement lié au thème de la dépossession de soi, en vue d'une autre participation, à un autre monde, agrandi. Quand on pense au voyage et aux raisons du départ, il importe de voir que le changement que cela implique est multiforme. Il y a certes un changement d'espace et de regard, mais aussi une volonté de « *changer au monde en changeant de monde* » (Christin, 2000), de découvrir l'ailleurs et de se découvrir autre.

L'idée qui revient beaucoup dans l'ouvrage est celle de l'aspiration à l'exotisme pour se désocialiser. C'est décrit par Christin comme un « *processus désocialisateur du réel* ». L'idée est de rechercher explicitement une forme de déstabilisation, et cette idée est particulièrement appropriée pour traiter du cas de l'Amérique Latine. Christin fait ici référence à Peter Berger et Thomas Luckmann⁸⁰, qui affirment que la réalité sociale émerge d'un processus dialectique composé de trois phases: extériorisation, objectivation, et intériorisation. Christin explique alors que le rêve d'exotisme, d'Ailleurs et le voyage en lui même sont placés sous le signe d'une inadéquation entre les références intériorisées du voyageur et la réalité extérieure. Le monde auquel on s'apprête à se confronter est hors de portée d'une « *pensée courante instantanée* » (et bien souvent d'une saisie par le langage), l'univers qui se déploie devant le voyageur est en cela une « *tâche blanche* » pour lui non-interprétée. En somme, le voyage est bel et bien une déstabilisation de l'ordre cognitif intérieur. Le voyage est remise en cause de son identité, il est souvent anticipé et vécu comme libérateur. Le voyage, comme il représente une forme de rupture de la maîtrise du monde, est alors une expérience totale, un engagement plénier de l'individu.

La « fuite » recherchée joue sur deux dimensions, celle de l'espace et du temps. Théophile Gautier écrivait en 1863 : « *Il y a deux sens de l'exotique : le premier vous*

79 Masson, P., *André Gide. Voyage et écriture*, Presses Universitaires de Lyon, 1938, p.67

80 Berger, P. et Luckmann T., *La construction sociale de la réalité*, 1966

donne le goût de l'exotique dans l'espace, le goût de l'Amérique, le goût des femmes jaunes, vertes, etc. le goût plus raffiné, une corruption plus suprême ; c'est ce goût de l'exotique à travers les temps : par exemple, Flaubert serait ambitieux de forniquer à Carthage, vous voudriez la Parabère ; moi, rien ne m'exciterait comme une momie ! »⁸¹. Cette double fuite et cette double aspiration à renouveler son rapport au monde sur le mode du temps et de l'espace est particulièrement évocatrice en ce qui concerne l'Amérique Latine. L'espace envisagé est ainsi un espace lointain, situé dans l'autre hémisphère, matérialisé comme une terre encore pensée comme « vierge » dans certains imaginaires. Le temps, que nous avons déjà évoqué sous le prisme du mythe et de l'utopie, stimule quant à lui doublement l'imaginaire, avec une dimension nostalgique et une projection vers un futur fantasmé.

Au final, le départ en Amérique Latine obéit en partie, même s'il s'en éloigne, à des logiques exotiques : *« il s'agit moins d'une valorisation de l'autre que d'une critique de soi, moins de la description du réel que de la formulation d'un idéal »* (Fléchet, 2008, p.22). En fin de compte, *« Discours sur l'autre, l'exotisme est avant tout un discours sur soi et nous renseigne moins sur le spectacle que sur les spectateurs »*. Ces considérations nous orientent vers une approche encore davantage axée sur les acteurs et leurs projections.

b. La recherche volontaire d'un choc pour sortir de sa zone de confort

Certains voient l'Amérique Latine comme un lieu vers lequel ils tendent naturellement, d'autres au contraire comme un potentiel « choc » pour sortir de leur zone de confort. De façon unanime, les entretiens font ressortir la volonté de se confronter à une réalité bien distincte de celle connue. L'anticipation du « choc culturel » est évoqué de façon centrale par deux personnes, Lisa et Grégoire :

« Et puis c'est aussi la vie cool... qui me correspond pas du tout (rires). Je suis très cadrée, je rythme mes journées et tout. Du coup ça va être un peu compliqué de se laisser aller [...] Le schème de pensée qui me correspond c'est plutôt les pays scandinaves. Parce que je suis écolo, on est comme ça à vélo, on est tous riches, tout est couleur pastel, Ikea, bois, compagnie (rires)... et je me suis dit l'Amérique Latine c'est pas du tout du tout mon truc, mais c'est ça qui

81 Adresse aux frères Goncourt dans le *Journal des Goncourt*, 23 Novembre 1863

intéressant aussi. Parce que je vais totalement être hors de ma zone de confort. Et je sais que ça va me plaire. [...] tu peux pas ne pas être enthousiasmé par l'Amérique Latine. » (Lisa)

Quand j'interroge Grégoire sur le fait qu'il se prépare ou non à un éventuel et fameux « choc culturel », il acquiesce vigoureusement en affirmant que le choc a déjà commencé :

« Même là, en gros le conflit commence déjà un peu. Entre mon histoire familiale, enfin mes déterminismes familiaux tu vois, et le côté des gens avec qui je parle qui sont en Bolivie actuellement, où c'est très à la cool, on fait ça là et ça se fait. D'un côté j'ai ça sur mon Facebook, et par téléphone j'ai ma mère qui me dit « ça, ça, ça, faut que tu penses à ça, ça, ça » et du coup il y aura forcément un énorme décalage entre moi qui aime bien quand même un peu planifier, savoir ce que je fais là... vraiment essayer de maîtriser un peu ce que je fais tu vois. Et aussi j'aime bien quand je lance un truc, que ça se passe tu vois. Et là-bas apparemment c'est pas tout à fait comme ça. »

Le terme de « voyage initiatique » fut quant à lui avancé par Mathilde lors de l'entretien, et utilisé pour expliciter son choix de partir « loin ». Il semblerait que l'éloignement géographique est un critère fondamental pour beaucoup d'entre eux, l'élément qui leur permet de s'extraire pleinement de la réalité européenne.

« Alors moi, si on m'avait dit il y a trois ans, je pense, que j'aurais maintenant été en train de préparer un voyage pour l'Amérique Latine, j'aurais dit jamais, trop loin, je me sens pas [...] mais bon quand on associe un peu ça à un a un voyage de rupture de vie, initiatique, tu te dis si je pars à Londres bon y'en a à qui ça peut correspondre mais moi c'est pas forcément ce que je cherche. »

« L'idée d'une étape un peu, et l'idée de dans quarante ans si je me dis « qu'est-ce que j'ai fais quand j'étais jeune », ben c'est maintenant qu'il faut que je fasse ça. L'idée de marquer le coup un peu, un rite initiatique. Parce que dans mes études j'ai été très... « bon alors je passe le bac, je fais prépa, je passe des concours, j'en repasse, ah tiens j'ai une formation, tiens j'ai mon master... ». A un moment fallait couper, et se demander « bon alors que veux-tu faire dans ta vie » ? Ah, je sais pas. Donc il va falloir y réfléchir. Et peut-être le faire dans un autre endroit, ou peut-être tu as pas toutes les contraintes, la pression... les « qu'est-ce que tu veux faire plus tard », « ben je sais pas »... l'idée d'aller dans un endroit où on va te demander non pas « qu'est-ce que tu veux faire plus tard » mais « qu'est-ce que tu es », « qu'est-ce que tu aimes », « ça te dirait de faire ça ? »... et puis découvrir des gens aussi... »

« Et puis aussi peut-être l'envie d'avoir un lieu d'attache, tu sais moi je t'ai dit que j'en avais pas. Peut-être plus tard pouvoir dire que j'ai envie de retourner à tel endroit parce que je le connais... des lieux qui font partie de toi et que tu seras content de retrouver, ce sera plus seulement une carte postale [...] Rechercher des points d'ancrage. Car parfois rester tout le temps au même endroit c'est être renvoyé tout le temps aux mêmes choses, aux mêmes valeurs, c'est angoissant, déprimant... une sorte de havre de paix personnel, que tu associes à des valeurs, même si c'est pas forcément les mêmes que pour les autres ».

Les termes utilisés par Mathilde évoquent quelque peu l'orientalisme, au sens où elle évoque dans l'entretien une forme de voyage « pittoresque » qui lui apporterait un nouveau souffle, ce qui était la motivation principale des orientalistes, considérés comme une génération romantique qui se sentait mal à l'aise dans son époque et qui avait une véritable soif d'absolu.

c. Le voyage « de tous les excès » ?

Le départ en Amérique Latine est aussi recherche, dans une certaine mesure, d'une démesure, d'un monde sauvage qui soit le lieu possible de transgressions, de rêves et de fantasmes. *« Aventures et fantasmes expliquent que l'espace exotique soit celui de tous les excès. La mer et le ciel y sont communément les plus bleus, les femmes les plus sensuelles et les dangers les plus terribles. L'exotisme [...] a pour fonction de représenter la violence et la passion charnelle dans un lieu étranger à celui du lecteur »* (Fléchet, 2008, p. 23).

L'idée d'un lieu de transgression s'est, dans une certaine mesure, révélée être appuyée par les propos de Camille, sur le retour, qui s'est proposée de concrétiser en Amérique Latine ce qu'elle n'avait jamais osé faire ici. Le lointain favorise toujours ce sentiment, mais l'ensemble des éléments que nous venons de citer fait qu'on a réellement l'impression que le départ en Amérique Latine représente un certain vent de liberté. L'aspect fondamental du départ en Amérique Latine reste qu'il se double surtout d'une quête identitaire.

2. Une quête identitaire... qui conduit à se « sentir latino américain » ?

L'altérité est perçue comme un complément nécessaire pour déterminer sa propre identité, et ce désir croissant d'altérité est lié d'une certaine manière à la mondialisation, qui nous permet de nous imaginer avec diverses identités, flexibles, malléables, parfois associées. La mondialisation crée les conditions nécessaires pour que chacun conçoive que son identité n'est pas figée ni déterminée définitivement, ni réductible à son pays d'origine. Il est ainsi vu comme légitime de partir en quête identitaire et de combiner des identités.

a. Identité charismatique et séduction de l'autrui ethnique

Dans l'imaginaire collectif français, le « latino » a un charisme différent, un « charme » diront certains. Nous avons en chapitre I cité un extrait de la biographie familiale de Camille, qui depuis toujours était fascinée par ses cousins péruviens. L'image de la femme latino américaine est à ce titre également révélatrice, dans sa double dimension charismatique et érotisée.

Le discours de Mathilde permet d'aborder cette question de la séduction de l'autrui ethnique et de la sensualité par le prisme de la danse :

« Enfin tu vois c'est toute une culture, tout un rapport au corps... dans la souplesse féline, la démarche, une façon d'être avec son corps... tu vois dès que petit garçon on te fait danser... c'est comme les petits russes qui font la gym... c'est pas seulement dans la puissance, mais aussi quelque chose de l'ordre de la délicatesse, de la souplesse, la dextérité... »

La question centrale devient alors celle des origines de ces propriétés charismatiques qu'une personne ou une culture acquiert au regard de la personne fascinée. « Comment, dès lors, une identité culturelle autre acquière-t-elle des propriétés charismatiques ? Certains individus sont-ils prédéterminés, par leur histoire, leur génération à une affinité pour une autre ethnicité ? » (Belleau, 2015, p. 20).

Belleau nomme « xénologie » la matrice où les informations propres à l'ethnie en

question sont sédimentées, organisées et orientent les imaginaires. Elle comprend nécessairement une part individuelle (liée à l'éducation, au degré d'exposition au savoir et à l'altérité) mais surtout une part collective très importante et dépendante des contextes historico-culturels, nous l'avons vu, qui rendent certaines altérités plus attractives à une époque et en un lieu donné. « *L'ethnophile peut aimer pour des raisons qui tiennent à son histoire personnelle, familiale et collective, il aime dans des termes culturels et il choisit son ou ses identités culturelles d'élection, souvent selon une xénologie qui depuis longtemps ordonne les ethnicités assignées avec leur lot d'enchantement, de magie et d'horreur, une classification épistémique et normative où parfois les images précèdent les rencontres* » (Belleau, 2015, p.21).

Cet autrui ethnique fascine donc... au point de vouloir l'intégrer à sa propre identité ? Ceci n'est pas sans susciter des débats et polémiques.

b. « Ethnophilie mimétique » et limites

L'idée de « se sentir latino américain » fait avant tout appel au concept d'« ethnophilie mimétique », la dernière de la typologie de Belleau que nous n'avions pas encore évoquée. Il s'agit d'une « *identification à une identité culturelle autre, un processus qui peut aller de l'appropriation, temporaire ou permanente, de marqueurs identitaires spécifiques, jusqu'au projet de « métamorphose » de l'identité personnelle via la préhension de la totalité d'une identité culturelle* » (Belleau, 2015, p.12).

Belleau soutient qu'un individu peut passer d'une identité à l'autre, d'une allégeance à l'autre, et qu'on ne doit pas concevoir des individus à intégrité. Il peut y avoir un projet de désocialisation d'avec la société française, nous l'avons entraperçu. Dans une société moderne, l'individu est alors comme dit Belleau « *sa propre autorité identitaire* », et juge donc seul de l'identité qu'il a envie d'adopter. « *Le désir, et parfois le projet, d'appartenir à une communauté ethnique ou nationale autre sont récurrents dans le discours des individus identifiés ici comme ethnophiles. Non seulement la frontière qui sépare les identités culturelles est franchie mais le sujet ambitionne une incorporation par l'altérité de son choix [...] Il souhaite*

consciemment son incorporation dans une altérité culturelle pour enfin accomplir son devenir identitaire » (Belleau, 2015, p.66).

Avec Camille, nous avons un exemple parfait d'incorporation de références culturelles propres au continent (et dans ce cas, au pays dans lequel elle a séjourné, le Chili) et donc de revirement identitaire suite à un premier contact avec l'Amérique Latine :

« Le problème c'est que j'ai opéré un peu un virement violent parce qu'avant j'écoutais vachement de l'électro française, de l'électro que tout le monde écoute un peu ici quoi. Et puis j'ai découvert d'autres musiques là-bas, je pensais pas que ça allait me toucher... et de là ben ouais, maintenant j'écoute pratiquement que des trucs de là-bas [...] Bon donc j'ai commencé à me focaliser sur la cumbia, après l'électro latino et maintenant j'ai une grosse playlist avec que des sons de là-bas et j'écoute ça quasiment tous les jours. Et du coup ça m'a ouvert des portes aussi sur autre chose, maintenant j'écoute des choses d'Afrique, afrobeat etc. Et voilà, j'aime trop [...] Donc voilà j'ai un peu le double aspect. Genre j'ai aucune culture de la musique française, je connais rien, une catastrophe. Je déteste ça, d'une, et en plus je connais rien. Mais alors tu me parles de la musique pré dictature au Chili, je connais bien quoi, enfin voilà ».

Au-delà des références culturelles, ce sont même parfois des schèmes de pensée qui sont intégrés par le voyageur. Parmi les intellectuels français les plus célèbres ayant voyagé en Amérique Latine, Alain Touraine en est un cas d'école. Il a consacré une très grande partie de sa vie à l'étude du sous-continent américain⁸², s'est marié avec « *une jeune Chilienne rayonnante* »⁸³ qui est revenue avec lui en France et souligne qu'en voulant se « *chiléniser* », il a commencé à appuyer ses réflexions non seulement sur des faits et idées « du Nord » mais également sur des manières de pensées considérées comme latino-américanistes : « *Sans être un latino-américaniste exclusif, je continue à appuyer ma pensée sur des faits et des idées d'Amérique latine autant que sur ceux du « Nord* » ».

Cette volonté affichée ou ce processus parfois inconscient de « latino-

82 Études sociologiques portant sur la conscience ouvrière dans les mines et le domaine de la sidérurgie

83 Touraine, A., *La Recherche de Soi. Dialogue sur le sujet*, livre d'entretiens entre Alain Touraine et Farhad Khosrokhavar, « Biblio Essais », 2000

américanisation » n'est pas sans créer des débats. C'est notamment l'objet d'un article de Belleau⁸⁴. Certains interprètent cette volonté d'altérité culturelle comme la manifestation d'un sentiment de supériorité, car la possibilité de s'arroger une autre identité serait un « privilège blanc ». Mais Belleau affirme avec force que les rencontres interculturelles comme celle que nous étudions actuellement ne sont pas nécessairement vouées à des mises en hiérarchie. *« Ces rapports peuvent aussi ouvrir sur l'éblouissement, la séduction, la valorisation. L'ethnophilie est aussi banale que l'ethnocentrisme »*. En cela, la notion d'ethnophilie est particulièrement adaptée au cas de l'Amérique Latine.

3. Les dimensions « spirituelles » de la fascination

Cette fameuse « quête » évoquée par plusieurs des personnes interrogées n'est pas seulement identitaire, mais aussi plus profondément spirituelle, répondant peut-être à une situation globale de « désenchantement » en Occident.

a. Religion, mysticisme : « ouvrir des portes au niveau spirituel »⁸⁵

L'aspect mystique n'est pas un élément que l'on retrouve dans tous les entretiens, mais il reste un facteur explicatif important de certaines « passions d'Amérique Latine ». Zoé parle notamment de sa pratique du bouddhisme⁸⁶, et Camille, sur le retour, évoque ces « portes » qu'elle a pu « ouvrir au niveau spirituel » et l'importance que cette spiritualité a prise dans sa vie :

« Je pense aussi que c'est pour ça que j'ai beaucoup de mal à revenir en France, parce que les gens sont pas du tout dans ce mode de vie là et cette manière de penser. Et j'ai découvert... des disciplines. J'ai fait de la musicothérapie, du reiki... je sais pas si ça te parle. Le reiki c'est... bon tu me prends pas pour une tarée hein ! En fait tu soignes par une énergie terrestre... tu te connectes à l'énergie de l'univers. Tout le monde peut en faire, on a tous du potentiel. Et du coup tu as un canal... on est tous des êtes énergétiques, on vibre tous, je sais pas comment expliquer... »

Dans plusieurs des entretiens, on observe une valorisation des religions des

84 « L'amour des autres cultures est-elle un tabou ? », LeMonde.fr, 23-06-2015

85 Expression utilisée par Camille en entretien

86 Voir son entretien en annexe (4)

peuples indigènes, perçues comme des symboles de résistance à la colonisation. Ces religions, souvent polythéistes et animistes, sont fortement liées à une mythologie, ce pour quoi elles habitent l'imaginaire européen qui a pu avoir connaissance de ces mythes. J-L Benoit⁸⁷ évoque la résurgence de ces cultes dans les dernières décennies, qui est selon lui à relier notamment aux mouvements indigénistes. Cette résurgence de la volonté de retrouver des racines religieuses mais aussi culturelles non seulement stimule les imaginaires des européens mais entre aussi en résonance avec des éléments déjà évoqués, tels que les revendications socialistes et la condamnation du rôle des États-Unis.

Ceci traduit de façon plus globale un renouvellement du rapport au religieux et au spirituel, ce que D. Hervieu Léger, dans *Le Pèlerin et le Converti* (1999), décrit comme l'apparition d'un « *individualisme religieux* » : plus qu'une crise du religieux, c'est bien une modification des rapports à l'institution religieuse qui se manifeste par une identité religieuse héritée bien plus faible et par la revendication d'un « *droit au bricolage religieux* » qui puise son inspiration dans des traditions hétéroclites.

b. Écotourisme et « contact avec la nature »

Cette dimension de la recherche exotique, très liée à la dimension spirituelle, est particulièrement importante en Amérique Latine car fondamentale dans les cultes des peuples indigènes, comme en témoigne la cosmovision des Amérindiens. En effet, la relation symbolique qu'ils ont avec la nature va bien au-delà de la relation utilitaire que nous avons tendance à avoir (la nature est perçue comme une ressource).

Dans son article « La nature, un lieu de spiritualité pour les peuples du Sud »⁸⁸, Matthieu Stricot explique que le sacré est omniprésent pour ces peuples : « *Le sacré n'est pas uniquement transcendantal, situé dans l'au-delà. Il aussi est présent, ici et maintenant, sur Terre, dans les arbres, dans le vent, dans les phénomènes naturels. Les Amérindiens ont bien sûr un rapport utilitaire à la Terre, qui leur fournit nourriture, habitation et habits. Mais ils entretiennent par ailleurs une relation symbolique et spirituelle avec elle. Pour eux, le Wakan Tanka, le Grand Esprit,*

87 Benoit, J-L., « Religion populaire et crise identitaire en Amérique Latine », *Amerika*, 2012

88 LeMondeDesReligions.fr, 12-02-2015

habite les lieux. Il faut y ajouter une multitude d'esprits de la Nature, attachés aux sites sacrés (montagnes, arbres, rivières...). Quand les Indiens sont dépossédés de leur montagne ou de leur forêt, la crise qu'ils subissent prend les visages d'un drame à la fois écologique, anthropologique et spirituel. » Cette aspiration à rendre en quelque sorte à la nature un pouvoir sacré est très présente chez Zoé :

« C'est en Amérique du Sud où je pourrais aussi découvrir encore plus et approfondir mon lien avec la nature... parce que quand mon pote, il m'a raconté son premier contact avec la forêt amazonienne... j'en ai pleuré, je te jure. Il était là, il me racontait, on était tous les deux... « la nuit est tombée, tu te sens entouré de vie » il disait. Un truc de ouf, tous les bruits, partout, ça résonne. Tu en as des frissons partout apparemment. Tous les bruits de oiseaux, des machins... je ressentais tout ce qu'il disait. Du coup il a dormi quelques nuits dans la forêt amazonienne avec un groupe, ils sont partis pendant trois jours dans la forêt. Il a vu une tribu et tout! Et puis là pareil mon ami colombien est parti en Équateur il y a un mois, il a des photos il est avec des gamines avec de la peinture sur la gueule, avec un serpent dans les bras et tout ».

Le désir d'un changement de paradigme, d'un rapport renouvelé à la nature est très souvent présent en filigrane dans les entretiens, et l'environnement naturel peut parfois aller jusqu'à être pensé comme tout puissant, comme il l'était pour Camus en 1949⁸⁹. Il décrit une nature gigantesque, menaçante pour la ville qui, même en étant un haut lieu de la modernité, est en réalité dérisoire. Camus écrit : *« D'immenses étendues vierges et solitaires auprès desquelles les villes, accrochées au littoral, ne sont que des points sans importance. A tout moment, cet énorme continent sans routes, livré tout entier à la sauvagerie naturelle, peut se retourner et recouvrir ces villes faussement luxueuses »*, ou encore : *« Le Brésil avec sa mince armature moderne plaquée sur ce continent grouillant de forces naturelles et primitives me fait penser à un building, rongé de plus en plus avant par d'invisibles termites. Un jour le building s'écroulera et tout un petit peuple grouillant, noir, rouge et jaune, se répandra sur la surface du continent, masqué et muni de lances, pour la danse de la victoire »⁹⁰.*

Significativement, cette victoire d'une humanité colorée (*« noire, rouge, jaune »*)

⁸⁹ A l'occasion d'une tournée de conférences qu'il effectue en Amérique du Sud (Brésil, Uruguay, Argentine, Chili), en 1949, il retranscrit ses impressions

⁹⁰ Extraits cités dans l'article « Un rendez-vous manqué : le voyage d'Albert Camus en Amérique du Sud (1949) » de Jean-L Andreu (1992)

est en réalité une victoire sur l'homme blanc et l'Occident. Au-delà de l'élément purement naturel, ce sont donc aussi les peuples qui stimulent l'imagination des européens.

c. **Tourisme(s) ethnique, mystique, chamanique**

L'intérêt des populations occidentales pour le chamanisme est croissant, comme en atteste la mode du « tourisme chamanique » (pèlerinages à caractère symbolique au Mexique par exemple, mais également organisation de stages d'éveil au chamanismes ou de festivals en France) décrite par Vincent Basset dans « Tourisme et chamanisme : entre folklorisation et revitalisation culturelle ? »⁹¹. Ce type de tourisme et cette « reproduction » des rites en France est possible car le chamanisme est flexible, en s'adaptant même à des cultures sécularisées et urbanisées comme la française.

Au Mexique, dans l'État de San Lui Potosi, Wirikuta est devenu un lieu de pèlerinage symbolique⁹². La tribu originaire de ces terres est devenu le symbole d'une « indianité idéalisée », que nous avons déjà explorée avec le cas de la musique. L'imaginaire des occidentaux se nourrit des nombreuses images archétypales présente dans l'importante littérature disponible à ce sujet.

Camille évoque concrètement sa fascination pour le personnage du chaman et les cérémonies auxquelles elle aimerait assister :

« Du coup la prochaine fois que je retourne au Chili, au Pérou, n'importe où, je veux aller dans la forêt, je veux aller en Amazonie, rencontrer des peuples voilà... je veux faire des trucs un peu mystiques quoi, c'est un peu mystique mais voilà. Et l'Ayahuasca ça me fascine trop ! Une drogue à partir de plantes... tu le prends dans une cérémonie avec un chaman. L'Ayahuasca vraiment c'est un voyage en fait [...] il y a plein de gens qui prennent ça et qui disent que... enfin je sais pas comment expliquer ça, mais ça te fait un truc quoi, ça te... ça t'ouvre les yeux sur quelque chose. C'est un peu un espèce de... tu entres dans ta conscience

91 Chapitre extrait de l'ouvrage de Furt J-M. Et Michel F., *Tourisme, patrimoines et mondialisations*, Éditions L'Harmattan, 2011

92 Dans la cosmogonie, Wirikuta est symboliquement le lieu de naissance supposé du soleil et du peyotl (cactus contenant des hallucinogènes et qui représente dans leur tradition l'esprit d'un ancêtre)

pendant longtemps. Et c'est un voyage en fait. Ça m'intrigue trop. »

C. S'épanouir en Amérique Latine ?

1. Une recherche de...

Au moment d'analyser par eux-mêmes l'élément qui explique vraiment la raison de leur départ (dépassant par là-même le stade de la fascination), les personnes interrogées soulignent trois aspects majeurs. L'Amérique Latine leur semble ainsi être un lieu propice au relationnel, à des relations humaines renouvelées, une terre de « liberté », dans des sens multiples qui vont de la célébration de l'esprit de 68 à une interprétation plus personnelle (« la liberté d'être qui j'ai envie d'être ») et enfin la matérialisation territoriale du « bonheur ».

a. ... « Qualités et vertus que je galère à trouver en France »⁹³

Le témoignage de Lisa est sans doute le plus éloquent pour traiter de l'aspect relationnel rêvé et valorisé en Amérique Latine :

« En fait, quand je me vois en Amérique Latine, déjà il fait super beau, tout va bien, je suis contente, tout le monde est content, tout le monde est chaleureux... enfin rien que se sourire dans la rue. En France, c'est qu'est-ce qui se passe, tu me dragues ? Alors que là ce serait plus... l'idée de communauté en fait. Plus qu'en France, où tu as le cliché du chacun pour soi, personne se parle. Et même là par exemple, cette année j'arrive en sas à Sciences Po, et c'est clairement super fermé. On se retrouve totalement hors du groupe de promo, et je vois pas du tout ça comme ça en Amérique Latine. À partir du moment où tu fais un effort, c'est tout de suite... pas récompensé mais il y a tout de suite de l'intérêt, les gens sont curieux... alors qu'ici, ça se distance super facilement. Il faut entretenir le truc et tout, si tu t'es pas vu pendant deux semaines, ben tu coup tu fais comme si tu le connaissais pas... alors que je pense que c'est plus spontané, ouais communauté et spontané pour décrire les relations en Amérique Latine ».

Ce témoignage est assez symbolique de l'élan vers l'altérité que décrit Belleau, et qu'il affirme être bidimensionnel. Il évoque en effet « *une sortie de soi qui est double, vers des personnes différentes de moi, vers une culture différente de la mienne* ». Et en l'occurrence, l'élan vers l'autre est très fort dans la grande majorité

⁹³ Expression employée par Zoé au cours de l'entretien

des entretiens. Les termes de « communauté », « générosité » et « spontanéité » sont les plus utilisés pour décrire leurs attentes en ce qui concerne l'aspect relationnel de leur voyage.

Selon Belleau, on observe souvent chez les ethnophiles « *une valorisation des autres, de la sociabilité, des liens relationnels, d'une capacité à la complicité dans certaines sociétés, de connexions intenses, profondes et durables avec les autres – en deux mots, l'intelligence relationnelle* » (Belleau, 2015, p.135). C'est aussi, par la même occasion, la valorisation d'une société de l'acceptation, de l'intégration, fondée sur des rapports plus chaleureux et sincères, qui peut potentiellement répondre à un besoin fort d'appartenance non satisfait en France.

b. ... « Liberté » : attrait pour le « sauvage » et les « grands espaces »

Nicolas comme Camille évoquent l'Amérique Latine comme une allégorie de la liberté :

« Une autre image qui me vient en tête est celle de la « liberté ». On a l'impression que l'Amérique Latine est un continent où on ne se prend pas la tête, on fonce et on voit après. On quitte toute cette rigueur américano-européenne. » (Nicolas)

« Ah et si ! Liberté. Alors ça, je crois que c'est le principal en fait. Enfin à Valparaiso surtout, tu es libre de faire ce que tu veux, d'être qui tu veux... mais la liberté vraiment type Mai 68 en France, ou le mouvement hippie en général, vraiment à ce point là. » (Camille)

Cette « liberté » entre en général en résonance avec l'idée de « grands espaces », de « sauvagerie » et d'un éloge de la nature. « *Le recours au sauvage devient le mobile privilégié d'un voyage avide d'une liberté exigeant des zones franches, des aires d'altérité où l'on peut se dévêtir de sa civilisation et entrer dans un univers symboliquement purifié* » écrit Christin (2000, p.167), qui consacre tout un chapitre de son ouvrage aux « grands espaces », une partie particulièrement exploitable dans le cadre de ce mémoire. En appliquant l'analyse de Christin à l'Amérique Latine, il semble en effet que la réalité de ces terres peut être qualifiée de « sauvage » car déconceptualisée, vierge du travail de nos propres habitudes mentales. Ces « grands

espaces » sont hors de l'emprise de la culture, suggèrent et font appel à la survie, à l'autonomie, à l'isolement. Le terme de « sauvagerie » apparaît alors comme particulièrement pertinent ; et il est essentiellement de l'ordre de la représentation. Ainsi, est sauvage ce qui échappe aux codes, à l'usage, à la domestication; ce qui résiste aux cadres sociaux reconnus de l'existence, à la compréhension spontanée. L'expérience de la « sauvagerie » est celle d'un « dehors culturel », c'est une expérience positive de résistance et de déconstruction d'une norme culturelle envahissante.

Christin suggère que la nature porte en elle une « *efficacité évasionnelle* », puisqu'elle offre des espaces de retraite et d'isolement. Elle incarne un potentiel dépouillement : alors que le territoire est une construction historique, le sauvage est une attitude spontanée, immédiate, et suggère un principe d'aventure et de liberté (liberté de vivre en dehors des cadres). L'auteur affirme que dans cette nature sauvage, on goûte « *la liberté de n'être « plus rien* », c'est-à-dire d'être tout ce que l'on peut réellement être : « *bien davantage qu'une identité ou qu'une fonction sociale, qu'une appartenance étroite, qu'un état civil* ». L'attrait pour les « grands espaces » s'explique donc selon lui par cette potentialité de décentrage, cette force libératoire de la nature.

Christin cite à de nombreuses reprises dans son ouvrage l'écrivain américain Edward Abbey⁹⁴. Ce dernier est en effet connu pour avoir défendu sa volonté de maintenir hors de l'emprise sociale l'univers de la nature, notamment parce que cette nature offrait la potentialité d'un retour à une forme de « point zéro » : « *Je suis ici non seulement pour fuir pendant quelque temps le tumulte, la saleté, la confusion de l'appareil culturel, mais aussi pour affronter, immédiatement et directement si possible, l'ossature à découvert de l'existence, l'élémentaire et le fondamental, le tuf qui nous porte* ».

Cette dimension de valorisation du « sauvage », du « paradis perdu », allant parfois jusqu'au « hors civilisation », peut selon Marcela Castro Garrido (dans son mémoire sur l'imaginaire des Français ayant passé un an au Chili) être analysée de

94 Écrivain et essayiste américain, ainsi que militant écologiste radical (1927-1989)

trois façons différentes dans les discours des européens, et ce sont bien les trois aspects présents en fonction des entretiens. Les européens, et notamment les Français, évoquent ainsi l'Amérique Latine en faisant référence à trois grands types d'Eden : une version « type Disney », qui se matérialise par une fascination pour la « jungle amazonienne », une version plus « écolo » qui se fonde sur un discours de type engagé sur la préservation de la biodiversité et enfin une version anthropologique qui peut s'appuyer sur un éloge de la nudité des indigènes par exemple. Cette analyse semble particulièrement pertinente pour éclairer par exemple les propos relatifs au développement durable que nous avons pu présenter, tout comme ceux sur « l'indianité ».

De plus, la « liberté » que quasiment tous les jeunes interrogés évoquent prend aussi sens dans la mesure où le rêve d'Amérique Latine se base également sur une espérance non perdue d'atteindre le plein développement des libertés (politiques, économiques...) pour ses citoyens et peut-être sur l'idée un peu utopique qu'on peut encore éviter là-bas les erreurs que nous aurions commises ici.

c. ... « Bonheur » latino-américain

Le terme de « bonheur » est revenu dans plusieurs entretiens, et renvoie directement à la question du voyage, de ses motivations profondes. On voyage souvent « en quête de bonheur », le voyage « rend heureux ». Malgré le fait qu'à notre époque, il ne s'agisse plus de découvrir des terres promises, ni de fuir des périls, ni de chercher des ressources élémentaires, Urbain relève que nous persistons dans notre désir de mobilité, et ce malgré de nombreuses critiques, crises et le mépris de certains pour ces « tendances touristiques ».

Au-delà d'être une « *pratique sociale de classe* » ou l'objet d'un « *marché juteux capté par des vendeurs de paradis* » comme le formule Urbain dans son article « Pourquoi voyageons-nous ? », le rêve d'évasion en Amérique Latine renvoie à des désirs profondément ancrés, à des rêves, des peurs. « *L'envie de voyager, l'envie du monde, recèle nos préférences et nos tendances. Elle parle de nous. Elle nous révèle* » (Urbain, 2012).

Concrètement, la recherche du « bonheur » en Amérique Latine repose sur des attentes sous-jacentes comme l'illusion qu'une nouvelle société est encore possible, moins individualiste et donc capable de « *générer de grands discours d'identification sociale* » selon les termes de Marcela Castro Garrido.

2. Y rester ? Y retourner ? Y vivre ?

Dans un dernier temps, et afin de prolonger la réflexion avec les personnes rencontrées, il s'est agi de se projeter également à plus long terme sur le continent. Si ceux qui en reviennent décrivent très souvent le sentiment d'une appartenance quasi « naturelle » à l'Amérique Latine, ceux qui ne sont pas encore partis rêvent bien souvent d'un endroit où ils se sentiraient en mesure de s'installer, et considèrent éventuellement le continent latino-américain. Nous accorderons une place particulière aux ethnophiles de retour en France et à l'impact identitaire que le voyage a pu avoir sur eux.

a. Projets de vie et processus de « totalisation »⁹⁵ des ethnophiles

Le discours d'Alexandre exprime une certaine réticence à projeter trop de rêves et aspirations sur un autre continent :

« Après j'aime pas trop être dans cette attitude là de « ils sont plus sympas ailleurs », parce que le nombre de français en Australie que j'ai croisés qui sont partis de France en imaginant... enfin je sais pas, c'était une sorte de ruée vers l'or pour eux, un El Dorado... « En Australie je vais faire ceci, je vais faire cela, je vais gagner des mille et des cent », tu as beaucoup de Français qui quittent la France parce que « tout est pourri ici »... et moi je leur disais que c'était une solution de facilité de partir, de pas essayer de changer les choses plutôt ».

Néanmoins, cet avis n'est pas partagé par tous, bien au contraire. Dans l'ensemble, tous évoquent le continent comme le terrain potentiel d'une forme de quête, comme nous l'avons déjà évoqué. C'est le cas de Mathilde, qui affirme : « *Et tu vois moi je rêve de ça, d'un endroit où j'aurais envie de me poser, ou après tu aies des gens que tu connais. Parce que tu vois moi je connais pas ça. Donc c'est peut-*

95 Expression utilisée par Belleau (voir la citation quelques lignes plus bas)

être ça, une recherche, une quête ».

Cette quête semble trouver concrétisation dans les mots de ceux sur le retour. C'est ainsi que Camille s'exclame : *« Ça m'a paru tellement naturel... genre une fois arrivée sur le continent, c'était évident que c'était là que je devais venir ! C'était là qu'il fallait que j'aie ».*

Au final, c'est intéressant d'échanger aussi avec des gens déjà revenus parce que cela permet d'observer de près ce que Belleau nomme le processus de « totalisation » des ethnophiles : *« attirés par un aspect (l'art, le relationnel, etc.), ils finissent par valoriser une identité culturelle dans son entier »* (Belleau, 2016, p.57).

b. Le retour en France... et les changements identitaires

« Je ne sais pas trop comment cela est possible, mais c'est ainsi : je suis Indien. Je ne le savais pas avant d'avoir rencontré les Indiens, au Mexique, au Panama. Maintenant, je le sais. Je ne suis peut-être pas un bon Indien. Je ne sais pas cultiver le maïs, ni tailler une pirogue. Le peyotl, le mescal, la chica mastiquée n'ont pas beaucoup d'effet sur moi. Mais pour tout le reste, la façon de marcher, de parler, d'aimer ou d'avoir peur, je peux le dire ainsi : quand j'ai rencontré ces peuples indiens, moi qui ne croyais pas avoir spécialement de famille, c'est comme si tout à coup j'avais connu des milliers de pères, de frères, d'épouses » écrit J.M.G. Le Clézio dans *Hai* (1971). Ces mots révèlent un cas d'école d'un véritable devenir-ethnique, c'est à dire qu'on a quelqu'un qui glisse très clairement d'un intérêt initial à la fascination puis au mimétisme. Ce sont des affirmations identitaires fortes, qui entrent en contradiction avec les identités culturelles d'origine.

Camille témoigne de ces changements identitaires et de cette sensation que tout était possible en Amérique Latine :

« En fait en Amérique Latine j'ai vécu tout ce que j'avais pas pu, entre guillemets, construire ici, depuis que je suis consciente de qui je suis et que j'avance dans la vie [...] J'ai pas de passions, j'avais du mal à me faire des amis... au Chili j'ai vraiment vécu des fantasmes entre guillemets, que j'avais toujours eu. Avoir une grande bande de potes, qu'on sorte tous

ensemble, qu'on se marre trop, qu'on cuisine ensemble, qu'on fasse la fête ensemble, qu'on soit tous soudés et tout [...] Et aussi construire une relation qui fonctionne, qui soit belle et pure entre guillemets, presque. Et aussi faire des trucs toute seule ! Genre me dire je me casse toute seule au Pérou pendant deux mois, c'est parti ! En France je me serais jamais dit « je vais partir trois semaines en vacances en Espagne toute seule ». Maintenant je le ferais, mais avant je l'aurais pas fait. »

Ce ressenti d'une infinité de possibilités peut aller jusqu'à causer une perte de repères au moment du retour, le sentiment de revenir « étranger » à son pays d'origine. C'est, en somme, une fascination qui va très loin dans le processus de construction identitaire, comme en atteste encore une fois le cas de Camille :

« Ce qui est assez horrible dans ma vie maintenant, c'est qu'on me demande « qu'est-ce que tu vas faire au mois de septembre l'année prochaine ? », je vais te dire « j'en sais rien » ; mais si tu me demandes « qu'est-ce que tu vas faire quand tu repars en Amérique Latine ? », ben là je vais te faire une liste de tout ce que j'ai envie de faire, et c'est trop chiant... parce que je me projette vachement pas au présent en France mais au futur au Chili ou en Amérique du Sud, je me vois trop. »

Conclusion

A l'heure du bilan, comment, en fin de compte, comprendre cette fascination pour l'Amérique Latine ? Quelle explicitation spécifique apporter à ce cas particulier d'ethnophilie ? En analyser les chemins par lesquels le continent pénètre dans nos vies, puis en inventoriant les types de représentations générées et enfin en sondant les implications identitaires d'une telle fascination, il semble que nous soyons parvenus à dresser un portrait à la fois social et plus intime des personnes sur lesquelles se fonde l'enquête.

Il importe aussi de souligner l'aspect évolutif de cette fascination, ses ancrages historiques mais également le renouveau représenté par la génération étudiée. À ce titre, Patrice Claude dans son article « Réfugiés » publié dans *L'Amérique Latine de A à Z*, apporte un éclairage intéressant : *« La jeunesse française ne s'en va plus puiser depuis longtemps dans les soubresauts de l'Amérique Latine de quoi alimenter ses rêves révolutionnaires. Les belles et généreuses idées des années 1960 paraissent antédiluviennes, les héros et les modèles sont épuisés, dépassés, dévoyés. Pourtant, il n'y a rien à faire : dans une France qui vieillit doucement, le dynamisme latino fascine toujours, excite l'imaginaire et, plus d'un siècle après l'irruption du tango argentin dans les salons parisiens – bien avant ceux de la planète entière –, le son latino fait toujours danser les corps et les cœurs ».*

Même si certaines de nos conclusions tendent à ne pas minorer le regard utopique et les rêves à caractère parfois révolutionnaires qui percent dans les discours, on peut discerner effectivement une évolution de cette fascination séculaire dans les dernières décennies. Les grand-parents et parents des jeunes avec qui j'ai pu échanger en entretien avait peut-être été eux aussi des férus d'Amérique Latine, et peut-être dans une autre perspective... Alors qu'à l'époque les modèles et perspectives politiques qui en émanaient étaient sans doute au cœur de la fascination, il y a certainement eu un certain décalage du politique au culturel, de l'utopie à la recherche d'un renouvellement. Il est certain que certaines dimensions de la fascination se transmettent aussi de génération en génération.

Le fait d'échanger avec des jeunes sur le départ et d'autres de retour a réellement permis de renouer les deux bouts de la chaîne. En faisant bien la part des choses, les retours de ceux ayant confronté leur rêve à la réalité ont permis de nourrir une réflexion sur les clichés mais aussi sur la construction identitaire.

Si initialement j'avais pu être inquiète de voir que les personnes interrogées n'avaient que peu de références culturelles, un élément que je proposais comme base du travail d'enquête, c'est ce « vide » qui a en réalité rendu le travail fécond et intéressant, en offrant l'opportunité de déceler ce par quoi les gens sont habités sans savoir l'explicitier.

A une époque où le « taux d'exotisme » diminue fortement (Fléchet, 2008), sous l'effet conjoint du développement des moyens de communication qui réduit l'exotisme géographique, des progrès de la démocratie qui réduit l'exotisme social, de l'émancipation des femmes qui réduit l'exotisme sexuel, l'Amérique Latine reste et peut-être devient de plus en plus une destination sur laquelle on projette une jungle d'images et de mythes, en somme un imaginaire des plus complexes à démêler.

Pour que naisse la fascination, il suffit en fait d'une juste distance entre ipséité et altérité (Fléchet, 2008) pour que l'intérêt soit suscité mais sans sombrer dans l'incompréhensible. L'Amérique Latine est peut-être en ce sens l'espace géographique le plus parfaitement adapté à ce va-et-vient entre étranger et familier. En effet, des aires géographiques trop occidentalisées n'attirent plus, mais des zones encore très inassimilables à notre réalité sont peut-être plus difficiles à appréhender avec nos structures mentales occidentales.

Les « clichés » et stéréotypes en tous genres n'ont pas réellement été appréhendés comme un problème, dans la mesure où l'on traite d'un sentiment de valorisation. Ce sentiment, même en s'appuyant sur des représentations parfois folkloriques ou mythifiées, ne perd pas pour autant en sincérité, et c'est réellement cet élan vers « l'Autre latino-américain » que j'ai tenu à mettre en avant.

Sources

Mémoires consultés

- ◆ Castro Garrido, M., « Utopías de Bolsillo : Chile en el imaginario de estudiantes franceses », Mémoire réalisé sous la direction de Obregon Iturra J., 2008
- ◆ Martinez Soto D.C., « La Marque pays : Marca País Colombia. Étude de son fonctionnement dans la valorisation du patrimoine culturel immatériel colombien », Mémoire réalisé sous la direction de Heiniger-Casteret P., 2014
- ◆ Piron, D., « Quel regard sur l'Amérique Latine ? Analyse du traitement médiatique français de l'actualité latino-américaine », Mémoire réalisé sous la direction de Cabedoche B., 2015
- ◆ Rochet, F., « Réflexions sur le cheminement poétique du voyage. Entre allers et retours, à quel schéma imaginatif obéit le voyage ? », Mémoire réalisé sous la direction de Duperrin, B. et Dupuy, L., 2013

Articles de presse (actualité)

- ◆ « Le peyotl, cactus hallucinogène au cœur d'un tourisme mystique », Le Parisien.fr, 01-08-2013 :
<http://www.leparisien.fr/insolite/le-peyotl-cactus-hallucinogene-au-coeur-d-un-tourisme-mystique-01-08-2013-3023613.php>
- ◆ « L'amour des autres cultures est-elle un tabou ? », Jean-Philippe Belleau, Le Monde.fr, 23-06-2015 :
http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/06/23/l-amour-des-autres-cultures-est-elle-un-tabou_4659993_3232.html
- ◆ « La nature, un lieu de spiritualité pour les peuples du Sud », Matthieu Stricot, LeMondeDesReligions.fr, 12-02-2015 :
http://www.lemondedesreligions.fr/actualite/la-nature-un-lieu-de-spiritualite-pour-les-peuples-du-sud-12-02-2015-4514_118.php
- ◆ « Curitiba, « une ville faite pour les gens, pas pour les voitures » », Weronika Zarachowicz, Telerama.fr, 20-12-2008 :
<http://www.telerama.fr/monde/curitiba-une-ville-faite-pour-les-gens-pas-pour-les-voitures,37182.php>
- ◆ « Des mouvements étudiants à la mairie, découvrez celui qui promet un « Valparaíso aux citoyens » », Camille Russo, Crossworlds.fr, 21-12-2016 :
<http://crossworlds.fr/des-mouvements-etudiants-a-la-mairie-decouvrez-celui-qui-promet-un-valparaiso-aux-citoyens/>
- ◆ « Ce chef indien qui combat la déforestation de l'Amazonie au prix de sa vie »,

Audrey Garric, LeMonde.fr, 20-03-2015 :

<http://ecologie.blog.lemonde.fr/2015/03/20/ce-chef-indien-qui-combat-la-deforestation-au-prix-de-sa-vie/>

Pages web

- ◆ Page web de l'agence de tourisme Selectour – Destination Amériques, consultée le 15-10-2016 :

<http://www.destination-ameriques.com/voyages-en-amerique-du-sud/>

- ◆ Page web de France Diplomatie, onglet « La France et l'Amérique Latine », consultée le 03-05-2016:

<http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/dossiers-pays/ameriques/amerique-latine/la-france-et-l-amerique-latine/>

- ◆ « Corps, musique et danse : sociétés andines et des basses terres de l'Amérique », Descriptif d'une Journée d'étude du Centre de Recherche en Ethnomusicologie (CREM-CNRS), 09-11-2015 :

<http://crem-cnrs.fr/journee-anthropologie-du-geste-musical-et-de-la-danse>

- ◆ « Le mouvement « Hippie »... (1960-1980) », Médias Citoyens Diois, 09-05-2015 :

<http://mediascitoyens-diois.info/2015/05/le-mouvement-hippie-1960-1980/>

Ouvrages à caractère non scientifique

- ◆ Collectif Ulysse, *Amérique Latine et Caraïbes - 50 itinéraires de rêve*, Éditions Guides de voyage Ulysse, 2016
- ◆ *Chili et île de Pâques*, Guide Lonely Planet, 3ème édition, 2012
- ◆ *L'Amérique du Sud*, publication du site Tintin.Com, 2012, disponible en format PDF (en téléchargement depuis le site)

Bibliographie

Ouvrages

- ◆ Belleau, J-P., *Ethnophilie, l'amour des autres nations*, Presses Universitaires de Rennes, 2015
- ◆ Christin, R., *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, Éditions L'Harmattan, 2000
- ◆ Couffignal G., *La Nouvelle Amérique latine, Laboratoire politique de l'Occident*, Presses de Sciences Po, 2013
- ◆ Dabène O., *L'Amérique Latine, idées reçues*, Éditions Le Cavalier Bleu, 2009
- ◆ Furt J-M. Et Michel F., *Tourisme, patrimoines et mondialisations*, Éditions L'Harmattan, 2011 → Chapitre de Basset, V., « Tourisme et chamanisme : entre folklorisation et revitalisation culturelle ? » pp. 133-142
- ◆ Vargas Llosa, M., *Dictionnaire amoureux de l'Amérique Latine*, Éditions Plon, 2005
- ◆ Vayssière, P., *Les révolutions d'Amérique latine*, Éditions du Seuil, 1991

Articles de revues et périodiques

- ◆ Andreu, J-L., « Un rendez-vous manqué : le voyage d'Albert Camus en Amérique du Sud (1949) », *Caravelle*, n°58, 1992, pp. 79-97
- ◆ Araujo Rodrigues, R.C. (de), « Le cinéma latino-américain et la constitution de l'Imaginaire de résistance », *L'espace politique*, n°28, Janvier 2016
- ◆ Baudot, G., « L'image de l'Amérique Latine en France depuis 500 ans », *Caravelle*, n°58, 1992, pp. 3-6
- ◆ Benoit, J-L., « Religion populaire et crise identitaire en Amérique Latine », *Amerika*, n°6, Décembre 2012
- ◆ Borrás, G., « La « musique des Andes » en France : « l'Indianité » ou comment la récupérer », *Caravelle*, n°58, 1992, pp. 141-150
- ◆ Dortier, J-F., « Homo viator », *Sciences Humaines*, n°240 (Août-Septembre 2012)
- ◆ Dreyfus L. (dir.), *L'Amérique Latine de A à Z*, Numéro spécial du Monde réalisé à l'occasion des 70 ans de la Maison de l'Amérique Latine, 2016
- ◆ Fléchet, A., « L'exotisme comme objet d'histoire », *Hypothèses* 2008/1 (11), pp. 15-26
- ◆ Gilard, J., « Utopies hebdomadaires. L'Amérique Latine des bandes dessinées », *Caravelle*, n°58, 1992, pp. 117-139

- ◆ Staszak J-F., « La construction de l'imaginaire occidental de l'ailleurs et la fabrication des *exotica* – le cas des *toi moko* maoris », *Geografía de los imagerarios*, 2012
- ◆ Urbain, J-D., « Pourquoi voyageons-nous ? », *Sciences Humaines*, n°240 (Août-Septembre 2012)

Annexes

Annexe 1 : Tableau des entretiens.....	101
Annexe 2 : La grille de questions.....	102
Annexe 3 : Le jeu des « mots et images d'Amérique Latine ».....	104
Annexe 4 : Retranscription de l'entretien avec Zoé.....	105

I. Annexe 1 : Tableau des entretiens**Récapitulatif des entretiens réalisés**

Prénom (*)	Âge	Études	Destination	Durée de l'entretien	Lieu de l'entretien
Céline	21	IEP 2A	Part au Chili	30 min	IEP de Rennes
Anna	22	IEP 3A	Part au Chili	45 min	IEP de Rennes
Mathilde	23	ENS géographie et Sorbonne urbanisme	Part très probablement au Chili ou en Argentine	1H30	Chez elle (internat de l'ENS)
Manon	24	École de la Santé Publique M1	Connaît l'Argentine et le Mexique, y repart en stage	1H	Café à Rennes (La Brioche Dorée)
Zoé	19	LEA L2	Souhaite partir (imprécis pour le moment)	1H15	Chez elle, à Rennes
Alexandre	19	LEA L2	Part au Chili (Osorno)	45 min	Café à Rennes (La Brioche Dorée)
Lisa	21	IEP 2A	Part au Chili	45 min	IEP de Rennes
Juliette	23	Urbanisme M1	Part à Valparaíso (Chili)	1H	Café à Paris
Grégoire	20	IEP 2A	Part en Bolivie	30 min	IEP de Rennes
Maxime	20	IEP 2A	Part au Chili	30 min	IEP de Rennes
Arthur	20	IEP 2A	Part au Costa Rica	45 min	IEP de Rennes
Camille	22	IEP 4A	Revient du Chili	1H	Chez elle, à Rennes

(*) Les prénoms ont été changés

A cela, il faut rajouter les échanges que j'ai pu avoir par messagerie instantanée avec Nicolas et Hélène, tous deux étudiants de l'ESC.

II. Annexe 2 : La grille de questions

Les questions ont été très variables d'un entretien à l'autre, mais voici la grille que j'avais initialement construite et qui a quelque peu évolué au fil de la recherche.

1) Premières images

L'Amérique Latine, qu'est-ce que ça évoque d'emblée pour toi ? Les 5-10 premiers mots ou images qui te viennent à l'esprit pour la caractériser?

2) Terminologie / « connaissances »

Dans la terminologie utilisée, est-ce que la différence « Amérique Latine » / « Amérique du Sud » signifie quelque chose ou a une quelconque importance pour toi ?

Tu penses que tu dirais que tu « connais » les pays d'Amérique Latine, au sens de leur histoire par exemple ?

3) Trajectoire biographique qui a conduit au départ

Comment l'Amérique Latine est-elle venue à toi? Il y a des moments particuliers de ta vie qui ont déclenché cette envie? Tu penses pouvoir dater ton premier « contact » avec l'Amérique Latine éventuellement ? Tu as envie d'y partir depuis combien de temps ?

4) Thématique du voyage en général

Tu dirais que tu es un(e) grand(e) voyageur(euse)? Tu as eu la chance de voyager en famille, avec tes amis ?

Le nomadisme, ou l'éternel voyage, ce sont des choses qui te parlent / t'inspirent ?

5) Thématique de l'imaginaire, du temps, de l'histoire

Les cultures pré colombiennes, c'est quelque chose qui t'intéresse ou t'as intéressé par le passé ? Et le temps cyclique, tu as entendu parler du concept ?

L'histoire des pays, c'est quelque chose qui attise ta curiosité ?

6) Place de l'aspect culturel

Que ce soit du cinéma, de la musique, de la littérature, de l'art (...) il y a des éléments

de culture latino américaine que tu apprécies particulièrement ?

7) *Thématiques politiques*

Tu penses que tes sensibilités politiques peuvent entrer en résonance avec des causes actuelles en Amérique Latine ?

Tu perçois le continent comme une sorte de laboratoire social? La notion d'utopie te paraît légitime ? Et l'Amérique Latine, tu la vois comme un modèle sociétal enviable (en certains points par exemple) ?

8) *“L'Occident”*

L'image que tu as de l'Occident et des États-Unis, de façon générale elle ressemble à quoi ?

En partant en Amérique Latine, tu as l'impression de fuir ou de rejeter quelque chose d'ici ?

9) *Thématique des “grands espaces” / du “sauvage” / du “hors civilisation”*

Les paysages ont-ils une importance pour toi, notamment dans le choix de destination ? Quel type de paysages s'il y en a un en particulier ?

La notion de “grands espaces” te parle t-elle?

10) *Thématique écologique*

Tu vois l'Amérique Latine comme un sanctuaire écologique ? Quelle importance ont les préoccupations et mobilisations écologistes dans ta vie ?

11) *Identité(s)*

Quelle image tu as et quelle description tu ferais du “latino” ? Tu t'attends à quoi au niveau des relations sociales/humaines là-bas ?

Tu penses qu'il y a des chocs culturels, des changements identitaires en perspective ?

Tu te sens particulièrement français(e)/européen(ne) ? Tu t'imagines vivre sur un autre continent un jour ?

III. Annexe 3 : Le jeu des « mots et images d'Amérique Latine »

Céline : Chaleureux, musique, inégalités, divers, cosmopolite

Anna : Multiculturalisme, colonisation, soleil, tourisme, paysages, corruption, spontanéité, ouverture d'esprit

Mathilde : Danses, montagnes, végétation, mer, rire

Manon : Mouvements sociaux, droits de l'Homme, étudiants, 68, multiculturel, multiethnique, diversité, climat

Zoé : Bonheur, soleil, épanouissement, passion, liberté

Alexandre : Aventure, évasion, nature, histoire, expérimentations et expériences politiques, immensité

Lisa : Vivant, coloré, passionné, teintes chaudes, vaste, chantant, musical

Juliette : Chaleur de vie, diversité, lointain, nouveau, avocats, paysages grandioses et grands espaces, couleurs, grandes découvertes, Andes, Amazonie

Grégoire : Richesse, espace, convivialité

Maxime : Chaleur, accueillants, salsa, plats typiques, foot, favelas, amérindiens, narcotrafiquants

Camille : Amour, joie, chaleur, musique, danse, choc esthétique, chaleur, beauté des gens, amitié, douceur, liberté

Nicolas : Continent chaud (climat, tempérament des latinos), ouverts, continent festif, liberté, drogue

Hélène : Couleur, grandes étendues arides, villes aux mille couleurs, soleil, gaieté, sympathie

IV. Annexe 4 : Retranscription de l'entretien avec Zoé

J'ai choisi de retranscrire intégralement cet entretien (réalisé chez elle, à Rennes, le 01 Mars 2017, pendant 1H15), à la fois parce qu'il me semble représentatif au sens où il a nourri de nombreux passages du mémoire sur la socialisation familiale, l'école, les mythes, les utopies, les questionnements identitaires, mais aussi parce qu'il comporte une dimension plus exceptionnelle au sens où d'une part, sa socialisation scolaire a favorisé un goût pour le départ (Lycée international avec le label des langues), et d'autre part elle s'est étendue longuement sur une dimension que peu ont évoqué, celle du mystique/spirituel. De plus, au vu de l'omniprésence des enquêtés provenant de l'IEP dans mon enquête, il m'a semblé intéressant de valoriser le témoignage d'une personne suivant un autre cursus et pouvant apporter un éclairage différent.

Est-ce que tu peux commencer par me dire de façon générale comment est née chez toi l'envie d'Amérique Latine?

La première fois que j'ai pris conscience du continent latino, c'était par mon père. Donc mon père est musicien, et donc il a une collection de flûtes de pan des Andes, il est à fond là dessus... Je sais pas si tu connais Los Calchakis, c'est un groupe chilien de musique engagée traditionnelle qui ben... voilà, c'est la musique qui m'a bercée toute mon enfance et encore maintenant. Donc déjà découvrir la culture là-bas de par ce groupe de musique... les flûtes, le Machu Picchu, tout ça ça m'a toujours émerveillée depuis que j'étais gamine. Et puis après, en cours j'ai pris conscience un peu de tous les enjeux historiques, la colonisation, tout ça.. et donc ça m'a d'autant plus intéressée. Et puis j'ai toujours trouvé ça beau quoi, leurs vêtements, leurs vêtements traditionnels, tout m'a toujours fascinée, et particulièrement la musique. J'écoute beaucoup de musiques traditionnelles du monde. J'adore aussi la musique arabe, arménienne et compagnie, mais alors les musiques latinos quand même c'est mon fort, alors voilà.

Et du coup en très peu de mots ce que ça évoque d'emblée pour toi l'Amérique

Latine ?

Euh ben... je sais pas en vrai... le bonheur, le soleil, je sais pas... l'épanouissement, la passion... la liberté.

Sur la terminologie, « Amérique du Sud », « Amérique Latine », ça a une importance pour toi, qu'est-ce que tu utilises ?

J'ai des cours justement pour bien faire la différence. Et puis, bon moi quand je parle d'Amérique du Sud, naturellement en fait j'inclue l'Amérique Centrale, pour moi l'Amérique du Sud c'est tout ce qui est hors Amérique États-Unis, donc le Mexique aussi. Donc pour moi l'Amérique du Sud, même si géographiquement c'est pas le cas, c'est tout ça et j'ai le même attrait pour tous ces pays. Et Amérique Latine, c'est un mot qui me fait toujours plaisir à entendre.

Quelle connaissance tu as des pays en termes d'histoire, de présidents, de culture de façon générale ? Est-ce que tu dirais que tu « connais » l'Amérique du Sud ?

Et ben justement, pas du tout (rires). J'ai beaucoup d'informations dans mes cours de langues et société, on évoque ça tout le temps, c'est vraiment culture, politique, histoire, géographie, tout ça. Donc ça m'intéresse et je découvre des choses toujours. J'ai un point de vue global sur voilà... la *conquista*, et puis les dictatures, tout ça... mais c'est un peu des idées reçues, je sais pas trop, donc je demande qu'à découvrir. Donc je construis mes connaissances au fur et à mesure, mais c'est vrai qu'au début... maintenant j'apprends vraiment des trucs intéressants et je peux dire que je connais certaines choses, les présidents tout ça, que depuis cette année ou l'année dernière un petit peu. C'était pas assez poussé encore en cours... là on a dû apprendre tous les présidents de chaque pays, toute l'histoire politique de chaque pays, tout quoi ! Donc là évidemment il y a plein d'informations dont je me rappelle plus, alors que je connaissais tout par cœur le semestre dernier, mais il y a des trucs qui restent. L'année dernière on était beaucoup plus tournés vers l'Espagne, sur le franquisme, tout ça, et puis là cette année en langues et société, bon c'est la même matière mais on fait beaucoup plus sur l'Amérique du Sud. Après bon évidemment l'histoire de

l'Amérique du Sud est liée à l'histoire de l'Espagne donc on évoque tout le temps l'Espagne aussi, mais on est plutôt tournés sur l'Amérique du Sud et centrale.

Peut-être que tu veux développer un peu ce que tu disais au tout début, sur la musique, et comment l'Amérique Latine est ainsi venue à toi...

Ben oui la musique, et puis je sais pas... l'espagnol... déjà mon père faisait de l'espagnol quand il était petit, donc déjà lui c'était l'époque de la réforme, on pouvait faire de l'espagnol, alors qu'avant c'était de l'allemand... donc c'était nouveau, on pouvait faire de l'espagnol, et j'ai été dans le même collège que mon père, ma sœur a pris espagnol, et puis ma sœur et moi on a été pile au moment de la réforme qui permettait de commencer les langues en primaire, à sept ans. Donc moi j'ai commencé l'espagnol à sept ans. J'avais le choix, en CE1, à la fin de l'année, il y a un prof d'espagnol qui est venu, que mon père connaissait d'ailleurs, et une prof d'anglais. Et les deux nous ont fait une petite présentation, et à l'issue de ça on devait choisir pour l'année suivante si on commençait l'espagnol ou l'anglais. Et si on commençait l'anglais on commençait l'espagnol qu'en quatrième, alors que si on commençait l'espagnol on pouvait commencer l'anglais en sixième. Du coup dès le début j'étais là je voulais faire plein de langues, comme ma sœur, mon père, ma tante... tous étaient dans ce collège là et on fait espagnol. Je voulais faire ça à tout prix. Donc déjà c'était un peu le chemin de mon père, de ma sœur...

Et la langue espagnole d'emblée c'était quelque chose qui te touchait ?

Ah oui. J'ai toujours adoré, je me suis acharnée dès le début. C'est vraiment ma passion et... bon, ça a fait des hauts et des bas, parce qu'après j'ai commencé l'anglais et en même temps que j'ai commencé l'anglais en cours euh... j'ai commencé l'anglais en milieu, mon père travaillait dans un camping hollandais en France, mais du coup il y a que des hollandais, donc j'ai appris le hollandais. Du coup, j'ai pas eu beaucoup l'occasion de parler l'espagnol en milieu, même si je suis partie deux fois en Espagne avec les cours... j'ai plus eu l'occasion de parler l'anglais quand je voyageais, et du coup j'ai un petit peu perdu le rythme en espagnol, et du coup je suis tombée avec des gens au lycée qui commençaient juste l'espagnol, moi ça faisait déjà sept ans que j'en

faisais... je suis restée sur mes acquis, j'ai rien foutu. Je m'y suis remise là à la fac et je redécouvre ma passion, et de plus en plus avec la géographie aussi.

Et le russe [Elle m'en a parlé lorsqu'on s'est contactées pour convenir d'un entretien]
c'est apparu à quel moment ?

Ben l'année dernière. En fait j'ai des origines russes, et je devais choisir une troisième langue, ben soit je prenais continuation anglais ou espagnol mais j'avais pas du tout envie, soit je choisissais une langue rare selon Rennes 2. J'hésitais entre l'arabe classique et le russe. [Explicite son choix].

Plus sur la thématique du voyage en général, est-ce que tu as beaucoup voyagé, est-ce que dans ton idéal de vie tu es une grande voyageuse, voire une nomade ?

Ben alors j'ai pas trop trop voyagé encore. Je suis pas sortie de l'Europe... je suis allée une fois au Maroc, mon copain m'y a emmenée. Je suis partie en République Tchèque avec ma mère, après en Pologne avec les cours. Avec le lycée ouais... en fait j'étais au lycée VHB, Victor Hélène Basch, un des cinq établissements français qui ont le label des langues, dont quatre universités, donc c'est le seul lycée français qui a le label des langues... et moi j'étais acceptée en international là-bas, donc au dessus d'européenne... après je me suis fait virer hein (rires). Donc j'étais en européenne, et puis voilà du coup on avait pas mal de profs de la fac déjà, des profs de langues, et on avait une prof polonaise qui depuis des années maintenait un échange entre la Pologne et la France, du coup j'ai pu profiter de ça. Je suis d'origine polonaise, russe et lituanienne du coup ça m'a motivée ! Ça m'intéresse beaucoup aussi les pays slaves. Du coup voilà les voyages j'ai vraiment envie d'aller partout, et ouais... l'Amérique du Sud principalement, tous les pays, j'aimerais bien aller en Afrique quand même aussi, en Égypte, en Russie, puis partout aussi (rires).

Et concrètement... ce que tu aimerais faire en Amérique du Sud ?

Plein de choses en fait. J'ai envie de découvrir, j'ai envie de vivre là-bas, j'ai envie de travailler là-bas, de rencontrer des gens, de créer un projet, d'avoir des idées, je sais

pas... de faire quelque chose vraiment de constructif avec les gens de là-bas. Je sais pas encore, voilà.

Et des pays particulièrement qui te tentent ?

Ben du coup euh... je sais pas trop. J'ai toujours des opportunités un peu partout, on me raconte des trucs. Ben mon meilleur ami est parti en Colombie l'année dernière. Du coup il a rencontré plein de gens là-bas, des mecs qui m'ont chopée sur Facebook, et du coup ça fait six mois que je parle à T.Muñoz sur Facebook, by night. Je me suis fait des potes là-bas donc déjà... j'ai trop envie d'y aller. Et là mon meilleur pote est encore en train de faire une saison... il arrive pas à être à la fac. Du coup à chaque fois il commence la fac, il galère, il part en saison, il se fait de la thune, il part en Colombie. Il refait ça cette année et là il veut se faire son road trip dans toute l'Amérique Latine, en descendant par les Andes et je sais pas quoi... J'ai qu'une envie, c'est de partir. Donc je sais pas trop quel pays en particulier, j'ai des affinités avec la Colombie, je connais pas mal de trucs dessus du coup maintenant, et puis aussi j'ai un parent qui est à Brasilia. Et du coup, comme il vient en France bientôt et qu'il a pas de logement, il vient chez nous et il nous a dit, ben si vous voulez venir au Brésil venez... mais ça parle portugais, c'est pas trop représentant de la culture latino à mon sens, enfin c'est encore une idée reçue mais ça me parle pas trop... j'ai pas trop envie d'aller au Mexique, pas du tout même, ce serait peut-être le seul pays qui me désintéresse un petit peu. Sinon, je sais pas, tous.

Autour du temps cyclique, des cultures précolombiennes, du réalisme magique... tu semblais avoir des cœurs dans les yeux quand tu m'en as parlé tout à l'heure...

Je ne connais pas trop... mais c'est vrai que j'aimerais bien me plonger dans les courants de pensée de l'époque... je suis pas en LLCE, donc pas trop tournée vers la littérature, mais c'est vrai que ça m'intéresse beaucoup [...] J'ai lu une nouvelle du courant du réalisme magique, c'était *La continuidad de los parques*, de Julio Cortázar. Cette nouvelle je l'ai lue pour la première fois en français, j'étais en sixième ou en cinquième je crois. Et rien qu'en français déjà elle m'avait donné froid dans le dos, j'avais adoré. J'avais jamais vu une manière telle d'écrire une histoire. [Raconte

l'histoire]. C'est génial, et du coup au lycée on a dû la ré étudier en littérature espagnole, et du coup j'ai présenté mon projet de bac là dessus, j'ai fait une réécriture de ce truc là et ça m'a passionnée. De tous les courants littéraires qu'il peut y avoir c'est vraiment celui qui peut être le plus surprenant et... tu vis ta lecture quoi. Et je me rend compte de plus en plus que c'est ce que je préfère dans les films, les séries... le réalisme magique. Le lien entre tout ce qui te paraît vrai et... là y'a un putain de truc magique qui apparaît. Ma sœur en arts plastiques au final elle fait exactement la même chose. Elle fait des installations immersives en mélangeant tout ce qui est commun, chaleureux... avec le spectaculaire [Explique le travail de sa sœur].

Pour rester un peu sur le culturel... qu'est-ce qui te plaît d'Amérique Latine ? Tu as cité déjà un groupe de musique, mais en cinéma, livres... ?

J'avoue que je suis pas du tout calée là dessus... rien que pour les films, les séries... j'aime beaucoup regarder des séries comme Dexter ou Narcos, parce qu'il y a de l'espagnol et de l'anglais dedans, j'adore. Mais des films ou séries de réalisation latino-américaine je sais pas trop. Au niveau des groupes, il y en a une pelletée. Tu connais Calle 13 ? ça c'est la base chez moi, depuis cinq ans je connais tout par cœur, j'adore ça.

[Parle de son père et des flûtes de pan, cf plus haut]. Il est jamais allé en Amérique du Sud, mais c'est sa passion. C'est sa destination de prédilection... il y est jamais allé mais il a toujours adoré les cultures de là-bas... depuis que je suis gamine il nous montre qu'il adore ça mais il y est jamais allé quoi. Et mon père, y'a aucune autre culture qui l'intéresse vraiment... bon l'Espagne et l'Amérique du Sud quoi.

C'est plus pour la culture, la politique ?

Ah ben lui tout ce qui est politique mon père de toute façon ça le dégoûte. C'est clairement, vraiment culturel. Et puis les paysages...

Et toi sur le politique ? Est-ce que tes sensibilités politiques entrent en résonance avec ce qui se passe là-bas ? Est-ce que tu vois ça comme une réalisation

potentielle d'utopies ?

Ben justement... je me dis plein de choses et je sais pas ce qui prime. Ben ouais ya du potentiel politique là-bas, et social dans la politique surtout. Après quand on regarde les études de... je ne sais plus qui. Mais selon lui chaque pays ou groupe de pays... comme les États-Unis ou l'Europe... ils sont dans le même mood, dans la même avancée. Et les pays en développement suivent un peu le même parcours que nous. Nous on a déjà eu les révolutions, les mouvements... c'est un peu un truc duquel tu peux pas te sortir donc je sais pas si ya vraiment du potentiel... ça ça me bloque un peu. Mais j'estime quand même que là-bas c'est le réveil des pensées déjà, et toutes les conditions politiques qui font que c'est favorable à un soulèvement de la population, tout ça... il y a quand même pas mal de potentiel à ce niveau là.

Il y a des causes qui te marquent plus que d'autres là-bas ?

Bon je suis pas trop au courant au jour le jour... il y a déjà tellement de trucs en Europe ou aux États-Unis, donc je mets un peu tout sur le même plan. J'ai pas favorisé particulièrement dans mes connaissances les problématiques d'Amérique du Sud. J'essaie d'être un peu au courant mais j'arrive pas à tout suivre. Je suis sûre que y'a plein de populations d'Amérique du Sud qui sont en plein mouvement là, évidemment bon y'en a un qui est historique. Tu dois connaître le film *También la lluvia*... évidemment oui ce genre de luttes... et puis j'étudie ça aussi, donc la lutte pour l'eau...

Pour notre dossier de bac, il y avait quatre thèmes, « Mythes et héros », « Idées de progrès »... et du coup il y avait *También la lluvia* comme élément pour appuyer sur la thématique du pouvoir... bon ça rentrait dans tous les thèmes en fait. Je devais faire une présentation avec des documents en lien et qui rentraient dans la problématique. Du coup moi j'ai demandé si je pouvais faire Calle 13, *Latinoamérica*... et elle m'a fait oui bien sûr, elle connaissait pas. Elle voulait nous mettre une vieille chanson de Ska-P... du coup elle me dit « ah ouais c'est quoi cette chanson ? » et elle m'a demandé de la chanter devant la classe. Et du coup pour le bac j'ai lié *También la lluvia* et *Latinoamérica*, parce que « *tu no puedes comprar el sol, la lluvia, el*

viento »... c'est le même engagement que dans le film. Donc j'ai fait mon dossier là-dessus.

Ta vision des États-Unis et de « l'Occident » de façon générale ?

Bon ça m'intéresse les États-Unis, mais... ça me dégoûte. Du coup euh... j'ai pas envie de mettre les pieds là-bas parce que ça me dégoûte vraiment. Et puis euh... ouais, je sais pas... j'ai vraiment pas d'aspiration à aller là-bas. Au début un petit peu, vu que j'étais en international, et on avait en plus la possibilité, si j'étais restée en international, de partir aux États-Unis avec le lycée. Mais je sais pas... justement arrivée au lycée... je suis arrivée sur Rennes, je me suis un peu plus intéressée à la politique, et puis y'avait tout... mariage pour tous et tout... et j'ai commencé un peu à me rendre compte que les États-Unis c'était de la merde et puis tout le monde commençait à le dire... et puis je sais pas, j'ai commencé à me dégoûter un peu au fur et à mesure. Bon du coup, c'est pas mal d'idées reçues je pense... mais j'ai pas envie de rentrer dans un système comme ça. Et puis j'ai une super bonne amie du lycée qui est partie justement, avant le lycée, elle a passé son année de cinquième à Chicago. Et après le lycée, au lieu de rentrer à la fac, elle est allée repasser son année, là c'était à Los Angeles. Nourrie logée chez des potes à ses parents... et puis elle me dit ouais, le matin je veux m'acheter un truc à manger, une petite barquette de frites, j'en ai pour 7 dollars... moi je vais pas là-bas hein... que des trucs comme ça [...]. Moi c'est mort hein, en plus le système de santé, d'aides sociales... puis la politique actuellement voilà... moi je veux pas aller là-bas (rires). Bon j'aimerais bien qu'il y ait des choses qui me disent que ça peut être trop bien, mais au final...

Comme je travaille un peu aussi sur les images qu'on diffuse de l'Amérique Latine, enfin par exemple les images d'agences de voyage, sur les réseaux sociaux... est-ce que toi les paysages, les grands espaces, c'est quelque chose qui te parle ? Est-ce que tu regardes des images comme celles là sur le net par exemple ?

Bon il y a déjà les innombrables photos que mon pote a pris pendant son voyage de cinq mois l'année dernière. Les vidéos et tout... le mec rentre, tu passes quatre jours avec lui... t'en peux plus après. Et lui est là, « je fais une dépression » (rires). Et puis

oui, des articles des fois... oh le Chili c'est quand même putain de beau. J'ai une pote qui est partie là-bas pendant deux ans, elle vient de revenir, elle arrête pas de partir partout... je sais pas comment elle fait. Genre elle publie tous les jours « là je suis à l'ONU »... enfin des trucs ! Mais bon, moi je vais obtenir mes diplômes et ensuite avoir le bagage nécessaire pour partir. C'est le proverbe de je sais plus quelle tribu... il vaut mieux... alors attends c'est quoi... en gros, pour construire la pirogue pour pouvoir voyager, il te faut l'arbre. Donc il te faut t'enraciner... il te faut le bois, donc il faut que tu deviennes un arbre fort. En gros... (rires). C'est vrai en même temps...

Du coup ça me fait penser... les racines... tu te sens des racines quelque part ou pas vraiment ? Tu penses que tu pourrais vivre un peu n'importe où dans le monde ?

Ben justement... j'ai déménagé de ma ville natale j'avais quinze ans... mon père avait déjà déménagé depuis des années donc... de Dinan. Mon départ était horrible... c'était horrible, j'ai passé une année de merde. C'était vraiment atroce ma réinsertion. Et du coup je me suis toujours dit que je retournerais vivre dans ma ville d'enfance. Mais je me rends compte au fur et à mesure des années que je m'en déracine quoi... effectivement j'ai toujours le même attachement mais j'y pense plus... j'en fais abstraction... donc je me dis aussi que je pourrais faire abstraction de la France, peut-être de la même manière, je sais pas...

Sur les thématiques plus écologiques... est-ce que les préoccupations écologistes c'est quelque chose qui te tient à cœur ?

C'est super important pour moi ! Là actuellement en cours de communication journalistique je suis en train de travailler sur un projet de magazine, et je fais mon magazine sur la société et l'environnement. C'est le thème que j'ai choisi. Bon j'ai un groupe d'absents, donc j'ai un peu pris en main le projet pour choisir le thème, ils avaient pas d'idées... j'ai tout fait le sommaire, là je dois dessiner la couverture. Bon, c'est un peu beaucoup de responsabilités, du coup j'ai choisi des articles... il y a une fille colombienne dans notre classe, et du coup je lui ai demandé des articles sur le Costa Rica... qui depuis peu a une politique... en gros, 95% des énergies du pays est

de source renouvelable. Et y'a plein d'autres trucs que j'ai vus récemment, qu'il faut que je creuse... plein d'autres trucs du fonctionnement de leur société qui est vachement écolo. C'est eux qui ont la meilleure législation du monde en termes de protection de la biodiversité. J'ai découvert ça cette année, il y a un mois, pendant que je faisais mon sommaire, et je trouvais ça génial. Donc tous les articles que je trouve sur internet tout le temps, d'écologie et tout... j'ai une base de données et je dois écrire tous mes articles. Là j'écris un article sur comment bien consommer, pas faire de déchets... pour tous les niveaux de vie possible. Et là je me retrouve avec je ne sais pas combien de caractères, alors qu'au début c'était le problème de la page blanche. Là j'ai trop de trucs...

Donc l'environnement c'est vachement important pour moi. J'ai tellement de choses à dire que je me perds et j'arrive jamais à être concise et synthétique. Donc en Amérique du Sud il y a quand même pas mal de choses qui me paraissent... du coup Costa Rica, et d'autres pays aussi... du coup c'est super intéressant et vu que j'aimerais bien me diriger dans mes études et dans ma vie vers... l'aide, que ce soit humanitaire ou environnementale.... mêler les deux, je ne sais pas... enfin vraiment faire quelque chose pour aider, que ce soit notre planète ou nous-mêmes, parce que c'est la même chose au final. Et du coup c'est vrai qu'en Amérique du Sud, au Costa Rica... y'a peut-être carrément moyen de faire quelque chose. Je sais pas, tu vois... j'aimerais bien aussi l'aide aux populations défavorisées, dans l'éducation par exemple... tu vois j'ai des connaissances en langue, en grammaire, plein de trucs. Au niveau de l'éducation ou de l'environnement, faire un truc vraiment engagé en Amérique du Sud, c'est mon projet.

Un truc du style pas assistant dans le sens je suis assistant au prof mais dans le sens je suis assistant, je sais pas comment dire... tu peux créer aussi ton métier, moi j'essaie d'inventer des métiers, je me dis ça serait cool. Par exemple t'es assistant, ouais au prof de langues, mais pas vraiment assistant du prof, tu vois tu changes de pays, d'école, de classe toujours... et tu intègres un groupe en gros avec le prof, et tu... l'aides à la pédagogie, à la communication avec les élèves. Créer une relation... parce qu'à moins que les formations des profs changent au fur et à mesure il y en a quand même une centaine d'autres qui auraient besoin d'un petit coup de pouce de la

jeunesse dans leurs cours...

Bon c'est un peu compliqué aussi l'éducation chez moi... je me suis vachement retournée contre ça quoi... et du coup c'est un exploit que je sois à la fac ! Je voulais pas aller à la fac moi, je disais toujours jamais j'irais dans ce système à la con quoi... donc une grosse contradiction chez moi. Et j'essaie de trouver l'intérêt et les valeurs qui sont là dedans. Parce qu'au final, c'est quand même un peu dur, ça me dépasse... Mais il faut rentrer dans le système, avoir une place et là tu peux changer les choses au niveau de l'éducation.

Un latino américain, c'est quoi ?

Ben non mais... (rires) c'est horrible comme question (rires). Tu veux que je te fasse un dessin ? (rires). Je sais pas... enfin si je sais mais c'est horrible à dire quoi. J'en connais... et puis j'en vois des images de latino-américains et tout. C'est vrai que pour moi, le typique, c'est voilà... la *piel morena* et je sais pas moi... les cheveux noirs. Non mais là je peux pas, j'ai l'image du colombien en tête, c'est pas possible (rires).

Et en termes plus humains ? De personnalité ?

Ben ça varie beaucoup, en fonction des personnes que je connais... en fonction de là où elles ont voyagé, de si elles ont bougé de leur pays et tout. Et justement le colombien c'est le cliché typique. Et vu que je le connais, enfin je le connais d'internet donc je le connais pas bien non plus, mais je le connais aussi au travers de mon meilleur pote qui a passé du temps avec lui et... du coup, je sais pas... justement, c'est très bizarre. J'arrive pas à me déterminer, parce que bon... tu sais déjà les espagnols ils sont très coquins, voilà... mais les latinos c'est encore pire (rires). Bon c'est un gros cliché. Mais bon je suis désolée là le mec il m'appelait *mi amor* alors que j'étais en couple quand je l'ai rencontré... direct il m'a dit « quitte le pour moi ». Ça va faire huit mois maintenant qu'il m'appelle mon amour et il vient me parler tout le temps. Donc bon, je sais pas trop comment réagir et il veut à tout prix venir en France... donc voilà. Mais en même temps, est-ce qu'il rentre typiquement dans le cliché ou est-ce que c'est... ?

Après, de ce que m'a dit mon pote, il a quand même des qualités et des vertus... que je galère à trouver en France. Ouais il est humain, il est attentionné sur plein de trucs... et puis en fait il est en train de faire des études de médecin vétérinaire, il a un blog sur les animaux, et il travaille dans le *Parque de los Nevados*, donc c'est une réserve naturelle où il y a des volcans, des montagnes, des rivières, plein d'animaux... il s'occupe des animaux et il est guide en haute montagne. Du coup il a un contact avec la nature que moi j'ai aussi de par mon père et... c'est un truc de fou quoi, on a plein de points communs. Mes oiseaux, enfin mes perruches... le mec il a des perruches aussi, et ça ça me parle de fou...

Ah oui, vas-y si tu veux développer sur le contact avec la nature et les animaux ?

Je sais pas... enfin justement, c'est en Amérique du Sud où je pourrais aussi découvrir encore plus et approfondir mon lien avec la nature... parce que quand mon pote, il m'a raconté son premier contact avec la forêt amazonienne... j'en ai pleuré, je te jure. Il était là, il me racontait, on était tous les deux... « la nuit est tombée, tu te sens entouré de vie » il disait. Un truc de fou, tous les bruits, partout, ça résonne. Tu en as des frissons partout apparemment. Tous les bruits de oiseaux, des machins... je ressentais tout ce qu'il disait. Du coup il a dormi quelques nuits dans la forêt amazonienne avec un groupe, ils sont partis pendant trois jours dans la forêt. Il a vu une tribu et tout! Et puis là pareil le colombien est parti en Équateur il y a un mois, il a des photos il est avec des gamines avec de la peinture sur la gueule, avec un serpent dans les bras et tout, j'étais là « mais putain ! ». Du coup j'ai des contacts là-bas pour aller dans ce genre de trucs si tu veux donc j'ai qu'une envie, c'est d'aller là-bas, et puis mon pote Oscar il a aussi passé une semaine avec des pêcheurs dans des cabanes là, il a vécu avec des pêcheurs là... enfin que des trucs trop bien !

Et tout ça c'est venu comment, enfin je veux dire... tu as grandi en campagne ?

Ouais, j'ai quand même grandi en campagne avec mon père. Et puis mon père est guitariste et animateur sportif. Ben il était sportif de haut niveau avant, mais pas du sport co, il déteste le sport co, il déteste la ville, il déteste les gens. Monsieur aime être tout seul, aime être dans sa montagne. Depuis que je suis gamine on va dans le

Jura tous les ans, c'est super beau, on y allait à toutes les petites vacances scolaires, tout le temps pendant des années. Mon père adore être tout seul, voilà le contact de l'eau, les lacs, la nature, tout, il adore ça. Du coup il nous a toujours emmenées partout en pleine nature, faire des randonnées, faire des trucs... bon c'était un peu traumatisant mais (rires)... mais j'ai quand même ce contact là avec la nature et j'ai du mal des fois... je le sens. Je reste en ville, je suis aigrie et tout, je me sens pas bien. Je rentre chez moi à la campagne, bon c'est une petite campagne mais je me sens tellement mieux... et là j'ai besoin de partir, je suis pas partie pendant les vacances et là c'est horrible, j'arrive pas à ré enchaîner, je me sens pas bien. Besoin de la nature, vraiment, de l'air frais, des paysages...

J'ai quand même un bon contact avec les animaux, et quand j'ai perdu mes perruches j'ai apprivoisé un merle dans la rue... pas avec tous les animaux évidemment mais certains si, donc voilà... la connexion. Donc je me doute bien qu'en Amérique du Sud j'aurai l'occasion déjà de revoir des perroquets, et puis en liberté et tout... j'ai trop envie. Regarde, j'ai des plumes de perroquets là, et de chouettes des neiges. Les animaux endémiques c'est un truc qui me passionne, ceux qui se trouvent juste sur un territoire. Et puis quand même, la forêt amazonienne dénombre autant d'espèces de faune et de flore connues que d'espèces inconnues. Il me semble qu'il y en a 70 000 qui sont connues... je sais plus si c'est sur la Terre entière ou juste en Amazonie. Ou 700 000, je sais plus (rires). En tous cas il y a autant d'espèces inconnues que d'espèces connues, sauf qu'au rythme auquel elle rétrécit la forêt, on est quand même en train de détruire un sacré paquet de plantes qui ont des propriétés qu'on ne connaît pas encore... donc bon.

Les plantes et leurs propriétés c'est un truc qui te parle aussi ?

Ah ouais. Je me suis jamais soignée aux antibiotiques, j'ai même pas été vaccinée quand j'étais petite. C'était la guerre avec le médecin. Du coup les huiles essentielles, l'homéopathie... depuis combien de temps je me dis « c'est quoi cette économie du médicament de merde là »... pourquoi on pourrait pas mêler... en France on dit médecine normale et médecine parallèle, et c'est ce lien là qui m'intéresse [Montre un grand intérêt quand je lui parle des hôpitaux interculturels au Chili].

[Je lui parle de d'autres entretiens dans lesquels on me dit « je pars en AL pour comprendre pourquoi ils paraissent aussi heureux »]. Ah... moi c'est plutôt *Comment peuvent-ils me rendre heureuse ?* Parce que je sens que là-bas il y a vraiment quelque chose qui peut m'être apporté. Mon complément est là-bas quoi, je sais où je dois aller pour me trouver vraiment. Je le vois vraiment comme un objectif, une quête et un point de départ aussi. C'est un objectif et un point de départ en même temps. C'est ça qui rend le truc magique et vraiment riche quoi...

Et c'est spirituel ?

Ah ouais. C'est très ancré dans la réalité mais c'est très spirituel aussi ouais. Je saurais pas trop dire pourquoi mais... ben en fait je suis bouddhiste, je pratique le bouddhisme et la spiritualité c'est pas mal mon truc. Et puis ben je sais pas, il y a plein de choses, pas forcément liées au bouddhisme, mais dans l'accomplissement de soi... enfin moi je sais que je tends vers là-bas, que les réponses à mes questions sont là-bas, je sais pas... voilà. Je sais que j'ai beaucoup à découvrir mais j'ai aussi envie d'apporter des choses. Il y a un échange là à faire... l'échange, c'est la base. [Me parle du bouddhisme, m'explique sa prière etc]. Du coup j'ai aussi envie de voir comment ça se passe là-bas. Si je pars à l'étranger en Erasmus la première chose que je vais faire c'est contacter les pratiquants bouddhistes. C'est la religion qui touche le plus de pays au monde.

Table des matières

Chapitre I.NAISSANCE DU DÉSIR D'AMÉRIQUE LATINE ET « CLÉS D'UN CONTACT » MULTIFORME AVEC LE CONTINENT.....	14
A.Socialisation(s) propice(s) au latino-américanisme.....	14
1.Un contexte familial opportun.....	15
a.Familles voyageuses, « globe-trotter », nomades.....	15
b.Des histoires d' « amour familial » pour le continent.....	16
c.Des biographies familiales intimement liées au continent.....	17
2.Socialisation secondaire et rôle des pairs « latino-américanistes ».....	18
a.Une relation passionnelle à l'Amérique Latine qui se transmet.....	18
b.Destination « fashion » et « ethnophilie stratégique ».....	20
B.L'Amérique Latine à l'école... et au quotidien.....	21
1.L'Amérique Latine dans le système scolaire et universitaire français.....	21
a.« J'aime les mots de l'espagnol ».....	22
b.L'Amérique Latine dans les travaux scolaires et universitaires	23
c.La presse	25
2.Le contact direct avec les latino-américains.....	26
3.Institutions et associations de l'Amérique Latine en France.....	27
a.Le rapprochement par la diplomatie : la Maison de l'Amérique Latine.....	28
b.Le rapprochement par la solidarité : l'association FAL.....	28
C.Un bain culturel latino américain ?.....	30
1.Des références et connaissances... peu nombreuses ?.....	30
2.Des références latino-américaines communes.....	30
a.Le cinéma latino-américain plébiscité pour son « engagement ».....	30
b.La littérature latino-américaine dans les rayons de nos librairies.....	32
c.La musique et la danse latino américaines... « tout un univers ».....	33
d.Le foot comme vecteur d'une passion latino-américaine	36
D.Images d'Amérique Latine.....	37
1.Cartographie, images et reportages d'un continent fantasmé.....	38
2.Comment agissent ces « images latino américanisantes ? ».....	40
Chapitre II.UNE AMÉRIQUE LATINE ANCRÉE ET MYTHIFIÉE DANS L'IMAGINAIRE COLLECTIF OCCIDENTAL	43
A.Rejet du « rêve américain » et des carcans occidentaux.....	43
1.Le discours « anti USA ».....	44
2.Rêve d'Amérique Latine et éloge du « hors la loi ».....	46
a.Sortir du « rationalisme occidental » ?.....	47
b.Un rejet de la société de départ... qui rend « marginal » ?.....	48
B.Du mythe... ..	49
1.« Je suis convaincu que le paradis terrestre se trouve là ».....	50
2.Rêves et fantasmes de civilisations précolombiennes	51
3.Le carnaval comme « royaume utopique de l'universalité, de la liberté, de l'égalité et de l'abondance ».....	52
4.Entre mythe(s) et utopie(s) : les « héros révolutionnaires »	54
C.... à l'utopie ?.....	55
1.Un « laboratoire » au « potentiel politique » fort ?	55
2.Un(des) modèle(s) sociétal(aux) enviable(s) ?	57

a. Un « laboratoire d'expériences urbaines ».....	57
b. Écologie, respect de la nature et initiatives communautaires.....	59
c. Les mouvements sociaux... qui « inspirent l'Europe pour son propre renouvellement » ?.....	60
d. Les terres du possible... les femmes latino américaines sur la scène politique ..	62
D. Entre clichés et confrontation à la réalité.....	64
1. Un néo exotisme ?.....	64
2. Une prise de distance avec les idées reçues.....	66
a. Un regard auto-critique sur le « rêve latino-américain ».....	66
b. La gêne « d'être européen ».....	67
3. Au-delà des clichés, réhabiliter l'ethnophilie.....	68
Chapitre III. LA QUÊTE IDENTITAIRE DES JEUNES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE LATINE.....	70
A. Les traits identitaires des latino-américanistes.....	70
1. L'Amérique Latine, une promesse d'épanouissement pour des « révolutionnaires » au mode de vie alternatif ?	71
2. L'Amérique Latine, une terre d'aventures pour héros Occidentaux ?	73
3. L'Amérique Latine comme Voyage de la génération Y et miroir de notre époque. .	74
B. Crise identitaire et recherche exotique.....	75
1. Latino américanisme et soif d'absolu.....	75
a. Fuite et recherche d'un autre espace temps.....	75
b. La recherche volontaire d'un choc pour sortir de sa zone de confort	77
c. Le voyage « de tous les excès » ?	79
2. Une quête identitaire... qui conduit à se « sentir latino américain » ?	80
a. Identité charismatique et séduction de l'autrui ethnique.....	80
b. « Ethnophilie mimétique » et limites.....	81
3. Les dimensions « spirituelles » de la fascination	83
a. Religion, mysticisme : « ouvrir des portes au niveau spirituel ».....	83
b. Écotourisme et « contact avec la nature ».....	84
c. Tourisme(s) ethnique, mystique, chamanique	86
C. S'épanouir en Amérique Latine ?.....	87
1. Une recherche de.....	87
a. ... « Qualités et vertus que je galère à trouver en France ».....	87
b. ... « Liberté » : attrait pour le « sauvage » et les « grands espaces »	88
c. ... « Bonheur » latino-américain.....	90
2. Y rester ? Y retourner ? Y vivre ?	91
a. Projets de vie et processus de « totalisation » des ethnophiles.....	91
b. Le retour en France... et les changements identitaires.....	92